

**SAS [065] – Le
fugitif de
hambourg**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE FUGITIF DE HAMBOURG

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



LE FUGITIF DE HAMBOURG

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© S AS / Vauvenargues, 1998.

© Éditions Gérard de Villiers, 2007.

ISBN 978-2-84267-847-0

CHAPITRE PREMIER

Un bruissement léger fit frémir quelques-unes des hautes tiges du champ de maïs, à droite du fossé où était tapi Malko. Celui-ci tourna la tête, immédiatement sur ses gardes. Elko Krisantem, accroupi à quelques mètres derrière son maître, glissa la main vers le parabellum Astra passé dans sa ceinture. Un petit chevreuil émergea timidement des épis, suivi aussitôt de trois autres. Ils flairèrent le vent un instant puis traversèrent la route, avec des bonds maladroits et comiques, pour s'éloigner dans les sillons d'un champ déjà moissonné. Malko se détendit. Cette zone, le long du rideau de fer séparant l'Autriche de la Tchécoslovaquie, était le rêve impossible des chasseurs. Chevreuils et faisans y pullulaient pour une raison très simple : la chasse y était prohibée. Les animaux avaient appris à ne s'aventurer ni trop près des villages à l'Ouest, ni dans les champs de mines à l'Est. Parfois une explosion secouait la paisible campagne autrichienne : un cerf avait marché dans la zone interdite, à l'Est. Ce qui permettait à la police des frontières tchèque ou hongroise de manger un peu de viande fraîche.

Malko se souleva et tourna son regard vers l'Est. On avait du mal à imaginer qu'on se trouvait à la frontière de deux mondes. Le fossé où ils se cachaient bordait une petite route déserte coupant à travers champs, qui reliait jadis le village de Deutsch Jahrndorf en Autriche, à Rusovce en Tchécoslovaquie. Maintenant, à cent mètres de l'endroit où se tenait Malko, la route était coupée par une muraille de barbelés : partie ouest du rideau de fer. À leurs pieds une vieille borne révélait une date : 1922. Fin de l'empire austro-hongrois. Tout près un écriteau indiquait *Achtung ! Grenze Staat* (1). De l'autre côté, l'immense plaine d'Europe centrale filait jusqu'à l'Oural. Aucun véhicule ne l'empruntait jamais plus. Malko avait laissé sa Rolls un kilomètre derrière, sous un châtaignier. La route abandonnée continuait par-delà les barbelés, envahie par les herbes, bloquée trois cents mètres plus loin par un mirador de bois construit en pleine chaussée, à la hauteur d'une seconde haie de barbelés, électrifiés ceux-là, doublée d'un chemin de ronde pour les patrouilles. Entre les deux barrages s'étendait un *no man's land* truffé de mines antipersonnel. Ces barbelés et ce mirador jetaient une note discordante dans ce paysage paisible d'automne éclaboussé de soleil. Les insectes bourdonnaient, les faisans piétinaient tranquillement, soulignant le calme de la campagne autrichienne. Mais, à part le gibier, il n'y avait aucune présence vivante. C'était ce vide qui prenait à la gorge. Comme l'ombre invisible de la mort. Malko prit ses jumelles et les braqua sur le mirador : deux soldats tchèques étaient accoudés à la balustrade de bois, regardant vers

l'ouest. Des constructions semblables talonnaient la frontière, tous les cinq cents mètres. À l'intérieur, la zone de démarcation était interdite sur un kilomètre de profondeur.

Un bruit de moteur domina tout à coup le bourdonnement des guêpes, accélérant les battements du cœur de Malko. Krisantem se rapprocha de lui et dit à voix basse, comme si les guetteurs avaient pu les entendre :

— *Sie kommen*(2).

Malko ne répondit pas, le regard fixé sur la gauche du mirador. Le chemin de ronde serpentait jusqu'à Bratislava, à une dizaine de kilomètres au nord. Une tache sombre surgit à la corne d'un bois, disparut derrière les épis d'un champ, puis réapparut, roulant sur le chemin de ronde. Le véhicule avait une silhouette différente des Tatrás tchèques, c'était une Grenz-Trabant est-allemande, modèle utilisé par les *Grenzetruppen*(3) de la DDR(4) le long des 1378 kilomètres de frontière entre les deux Allemagnes. L'angoisse tempéra aussitôt l'excitation de Malko et il adressa au ciel une prière silencieuse.

Pourvu que tout se passe bien !

La Grenz-Trabant stoppa environ deux cents mètres avant d'atteindre le mirador. Malko se redressa et, dans ses jumelles, aperçut trois militaires qui en sortaient. Deux d'entre eux arboraient des tenues tchèques, le troisième l'uniforme gris pierre des Allemands de l'Est, avec la haute casquette héritée des nazis. Malko était trop loin pour distinguer les traits de son visage, mais il était certain qu'il s'agissait du colonel Hans Dorbach des *Grenzetruppen* de la DDR. Flanké de ses deux guides locaux. Sur toute la longueur du rideau de fer, aucun officier, aussi haut gradé soit-il, n'avait le droit de circuler seul. Trois personnes étaient un minimum.

Malko se retourna vers Krisantem :

— Elko. Tenez-vous prêt.

Le Turc vérifia d'un coup d'œil l'arme étrange qu'il serrait contre sa poitrine. Le vent leur apporta une odeur d'herbe fraîchement coupée. Le paysage était toujours aussi calme. Des faisans piétèrent devant eux et disparurent dans le maïs.

Là-bas, les trois hommes s'approchèrent des barbelés suivant le chemin de ronde. Les deux Tchèques marchaient devant Rien que de très normal. Le colonel de la DDR était en inspection. En tant qu'expert du rideau de fer.

Malko retint son souffle, ignorant comment les choses allaient se dérouler. Les deux Tchèques avaient pris quelques mètres d'avance. Quand il vit le colonel est-allemand porter la main vers son étui à pistolet et l'ouvrir, Malko se retourna vers Krisantem.

— Maintenant !

Le Turc leva son arme à 45 degrés. Avec une faible détonation sourde, une grenade fumigène commença une gracieuse trajectoire vers le mirador. Les deux militaires tchèques n'eurent pas le temps de réagir. Le colonel Dorbach avait sorti son pistolet et le braquait dans leur dos. Deux autres détonations claquèrent, emportées par le vent. Les deux Tchèques titubèrent, cherchant à saisir leurs armes. Le colonel est-allemand tira de nouveau et ses deux victimes s'effondrèrent. Juste au moment où la grenade fumigène explosait au pied du mirador, le noyant d'une épaisse fumée jaunâtre. Déjà, Krisantem récidivait. Il s'était entraîné toute une semaine, à calculer l'angle de tir selon la distance.

Malko sortit du fossé, sans quitter des yeux le colonel est-allemand. Ce dernier, contournant les deux hommes qu'il venait d'abattre, s'affairait le long des barbelés. Il ne s'était pas arrêté à cet endroit par hasard : c'était une « *Schleuse* »⁽⁵⁾ un point de passage pour infiltrer des agents de l'Est. Un commutateur permettait de couper le courant sur une courte section des barbelés. Ce qu'était en train de faire le colonel est-allemand. Il se glissa ensuite entre les fils de fer, désormais inoffensifs, à l'intérieur du champ de mines le séparant de la dernière clôture installée en bordure du territoire autrichien.

Le son strident et répété d'une sirène jaillit du mirador neutralisé par les fumigènes. Les autres miradors n'auraient pas le temps d'intervenir. En cas de tentative de franchissement, les soldats avaient l'ordre de ne pas abandonner leur poste, afin de ne pas dégarnir un secteur pour contrer ce qui pouvait n'être qu'une diversion.

Le colonel est-allemand se lança dans le champ nu. Marchant en zigzag, au lieu de courir. De loin, cette absence de hâte pouvait sembler bizarre. C'était en réalité la seule façon d'arriver sain et sauf de l'autre côté. Le colonel avait appris par cœur le tracé du sentier libre de mines constituant « l'écluse ». En courant, il eût risqué de faire un faux pas et de sauter. Malko était suspendu à sa progression, tandis que la sirène hurlait toujours. Cette exaspérante lenteur sécrétait une angoisse intolérable. Les secondes s'écoulaient. À part la silhouette grise qui avançait à pas comptés, le paysage était immobile, comme figé. Malko reporta son regard sur le mirador au moment où une troisième grenade fumigène explosait à sa base. La lueur d'un projecteur tentait de crever le nuage jaunâtre. En vain. Une rafale partit du mirador et le colonel s'aplatit au beau milieu du champ de mines.

Malko ne respirait plus : il avait parcouru la moitié du chemin. Encore trois minutes environ. Les barbelés séparant l'Autriche du *no man's land* n'étaient pas électrifiés et ne présentaient aucun danger.

Le colonel se releva et reprit sa marche en avant. Malko dut se retenir de crier pour l'encourager ! C'était fantastique, cette évasion

montée comme un mécanisme d'horlogerie.

Ce suspense insoutenable enchaînait sur des semaines de patience et de rendez-vous ultra-secrets. La CIA était sur le coup depuis le jour où un « contact » de la « Company » avait fait savoir qu'un officier supérieur des *Grenzetruppen* de la DDR était prêt à passer à l'Ouest !

Bien entendu, la CIA avait, au début, manifesté le plus grand scepticisme... Il y avait tant de provocations... Cependant son agent à Berlin-Est avait bonne réputation et on lui devait déjà plusieurs informations classées A + + . C'est-à-dire extrêmement fiables.

Alors, sur la pointe des pieds, la Company avait donné suite. Explorant le cas. Bien entendu en liaison avec le BND(6) ouest-allemand. Les informations arrivaient au compte-gouttes, transmises dans des containers minuscules dissimulés dans le gond des WC d'un wagon circulant régulièrement entre les deux Allemagnes. D'abord le nom du défecteur : colonel Hans Dorbach, des *Grenzetruppen*, responsable d'un secteur long de quatre-vingts kilomètres, le « balcon de Thuringe », juste en face de Francfort. Ce n'était pas tous les jours qu'un militaire de ce rang acceptait de passer à l'Ouest. Le BND avait vérifié. Il existait et devait être au courant de secrets multiples allant de la préparation des troupes à l'identité des agents infiltrés par son secteur... Le BND avait, de plus, appris à la CIA que Hans Dorbach avait travaillé avec le Generaloberst Scheibe, un des responsables du MFS(7), les services secrets de la DDR. On ne pouvait pas lui dire « non »... Les détails de son évasion avaient été mis au point par la même méthode compliquée. Et maintenant, il ne se trouvait plus qu'à une minute de la liberté.

Malko faillit crier de joie : le mirador, noyé de fumigènes, ne réagissait plus. Le fugitif s'approchait pas à pas des derniers barbelés. Mentalement, il lui tira son chapeau. La moindre faute de mémoire risquait de lui coûter la vie. Il se retourna vers Krisantem qui venait de tirer sa dernière grenade fumigène, épaississant encore le nuage jaune autour du mirador, dont la sirène continuait à hurler.

— Allez chercher la voiture !

Il valait mieux ne pas s'éterniser. Certes, les gardes-frontière tchèques ne les poursuivraient pas à l'Ouest, mais ils pouvaient être tentés de se servir de leurs armes dans cet endroit désert, dès que la fumée se dissiperait. Cela serait trop bête de perdre le colonel Dorbach à la dernière seconde.

Elko Krisantem allait se mettre à courir lorsqu'il poussa un cri :

— Regardez là-bas, sur le chemin de ronde !

Malko tourna la tête et aperçut quelque chose qui se mouvait lentement, venant de la lisière d'un champ de maïs. Impossible de voir de quoi il s'agissait à l'œil nu. Il prit ses jumelles et crut que son cœur allait s'arrêter.

Un engin insolite et terrifiant avançait vers le colonel Dorbach empêtré dans le terrain miné. Un robot à chenilles, réplique miniature d'un char, équipé d'une arme automatique, surmonté d'un appendice rectangulaire, avec une grande antenne, une caméra de télévision et un émetteur-radio. L'engin s'arrêta et la caméra commença à tourner lentement, pour finalement se braquer dans la direction du fugitif. Ce dernier, attiré par le bruit des chenilles tourna la tête et se laissa aussitôt tomber à terre, afin d'échapper à l'œil électronique du robot.

Cloué au sol à quelques mètres de la dernière clôture de barbelés !

Le robot pivota, entrant dans le champ de mines, à la recherche de sa proie. Allongé sur le sol, le colonel Dorbach hésitait. S'il se relevait pour parcourir les derniers mètres, il risquait d'être fauché par l'arme de son adversaire électronique !

Malko contemplait la scène, horrifié. Les gardes du mirador avaient trouvé la parade aux fumigènes avec ce monstre téléguidé. Invulnérable, cahotant sur ses chenilles, il se dirigeait vers sa cible. Malko se tourna vers Elko Krisantem :

— La Marlin !

Le Turc prit au fond du fossé la carabine de Malko équipée d'une puissante lunette. Il était temps. Le robot infernal tournait sa tête chercheuse vers sa cible.

Malko cadra dans la lunette de sa carabine l'objectif de la caméra et appuya sur la détente. Le recul lui secoua l'épaule. Là-bas, à la lisière du champ, le robot eut une brusque secousse et s'arrêta. À cause du pare-soleil de la caméra, Malko ne pouvait être certain de l'avoir touché. Il reprit sa visée et de nouveau, la grosse carabine tapa contre son épaulé. Cette fois, la caméra de télévision explosa sous l'impact, touchant aussi l'émetteur. Le robot, le canon de sa mitrailleuse pointé vers le ciel, se mit à tourner sur lui-même, déréglé.

Le colonel est-allemand se releva aussitôt. Il franchit les derniers vingt mètres, se glissa sous les barbelés et roula dans le champ de maïs, en Autriche !

Malko jeta la Marlin à Krisantem, qui fonça aussitôt vers la voiture et lui-même courut dans la direction du fugitif. Il se trouva nez à nez avec lui, comme il émergeait des épis, chassant sous ses pas plusieurs faisans, les traits creusés par l'effort, la casquette de travers. Il avait un visage allongé, des traits fins, neutres, des yeux gris très pâle. Il s'arrêta, encore sur ses gardes. Malko se hâta de lui dire en allemand :

— Venez vite, Herr Oberst !

Il n'arrivait pas à détacher son regard des épaulettes vertes, signe des *Grenzetruppen*, avec des tresses argentées où brillaient trois carrés dorés, signe de son grade. L'officier est-allemand s'ébroua.

— *Danke schon !*

— Partons, dit Malko.

Il inspecta le paysage derrière lui. La sirène hurlait toujours, le robot et les deux corps n'avaient pas bougé à côté de la Grenz-Trabant. La fumée se dissipait autour du mirador. Scène irréelle, sous le ciel bleu de cette belle journée d'automne. Heureusement qu'ils se trouvaient dans un endroit isolé ; le bruit des coups de feu n'avait pas dû parvenir jusqu'au village.

Ils replongèrent dans le maïs, parallèlement à la route, Malko menant la marche. Il se bénissait d'avoir emporté la Marlin, en dépit des ordres du chef de station de la CIA de Vienne, proscrivant formellement tout usage d'armes à feu contre les gardes-frontière tchèques. Il n'avait pas pensé aux robots...

Écartant les épis de maïs, Malko progressait le plus vite possible, débuisquant sans cesse des faisans. Derrière lui, il entendait le souffle court du colonel. Ils parcoururent ainsi cinq cents mètres, puis Malko bifurqua sur la gauche, pour retomber sur la route. Elle tournait légèrement et cette partie n'était plus visible du mirador. Essoufflé, Krisantem arrivait en marche arrière, au volant de la Rolls bordeaux. Malko ouvrit la portière et s'effaça pour faire passer le colonel Dorbach. Celui-ci se laissa tomber sur les sièges de cuir et ôta sa casquette, découvrant des cheveux très noirs rejetés en arrière. La grosse voiture démarra silencieusement dans un glissement doux. Le visage entre les mains, l'officier est-allemand demeura muet Malko respecta son silence. Tirant un flacon de cristal plein de Gaston de Lagrange du bar installé dans l'accoudoir central, il remplit deux verres de cognac et en tendit un au colonel Dorbach. Il leva le sien :

— Bienvenue en Autriche. Herr Oberst. *Prosit !*

Le colonel Dorbach esquaissa le même geste et tourna vers Malko ses yeux gris sans expression. Deux grandes rides soulignaient sa bouche, mais ses traits s'étaient raffermis.

— Excusez-moi, dit-il. Ces derniers jours, j'ai été soumis à une grande tension nerveuse. Au dernier moment, ils ne voulaient plus que je parte en inspection...

— Qui, « ils » ?

— Les camarades du MFS.

Enfin, une opération réussie par la CIA ! se dit Malko.

Il était au courant de la raison invoquée par Hans Dorbach pour sa défection : Un *Feldwebel*(8) et un *Gefreiter*(9) de son unité étaient passés à l'Ouest dans son secteur, quelques mois plus tôt, ce qui avait entraîné pour lui un blâme disciplinaire.

Ce blâme risquait de le faire expédier en Afghanistan ou en Angola et de ramener sa solde à 390 marks au lieu de 1400 qu'il touchait comme chef d'unité. En plus, il ne s'entendait plus avec sa femme, acharnée du Parti. Tout ce qu'il demandait d'après le « contact », c'était de l'argent et la possibilité de recommencer une nouvelle vie.

Le BND s'était montré très prudent. Une telle défection risquait d'envenimer les relations avec la DDR. On les accuserait sûrement d'avoir fomenté l'opération. Comme les Américains insistaient, le BND avait suggéré que le colonel est-allemand arrive par l'Autriche, ce qui serait moins compromettant... Quinze jours de négociations avaient permis de choisir le point de sortie, non loin du château appartenant à Malko. Mais là, nouveau problème : les Autrichiens ne seraient sûrement pas chauds pour participer à une opération de ce genre. On les avait donc tenus à l'écart. Les ordres de Malko étaient de rapatrier le colonel Dorbach sur Munich avant que les Autrichiens ne soient même au courant de sa présence sur leur territoire. Il n'y avait que trois cents kilomètres de Vienne à Salzbourg, sur la frontière austro-allemande. Et de là, Munich ne se trouvait qu'à une heure de route.

Une équipe du BND attendait à l'hôtel *Impérial* à Vienne, avec un agent de la CIA.

Les premières maisons de Deutsch Jahrndorf apparaissaient déjà. Le colonel Dorbach se retourna, examinant à travers la lunette arrière de la Rolls les champs de maïs. Le Rideau de fer avait disparu. Ils traversèrent le village sans encombre. Personne ne semblait avoir remarqué les coups de feu, ni les grenades fumigènes. Il est vrai que nul ne se hasardait dans la zone de la *Grenze Staat*.

L'Allemand de l'Est humait voluptueusement le parfum du vieux cuir. Malko se tourna vers lui.

— C'est la première fois que vous venez à l'Ouest, Herr Oberst ?

Hans Dorbach secoua la tête.

— Non. Je suis déjà venu. Sous une fausse identité. Dans ma zone.

Régulièrement, les responsables de zones devaient passer à l'Ouest reconnaître ce qui serait le terrain d'une éventuelle offensive. Quant aux faux papiers, ils avaient l'air plus authentiques que les vrais ! Hans Dorbach précisa :

— Sur les ordres du *Hauptverwaltung für Aufklärung* (10).

La Rolls avait bifurqué, prenant la route de Liezen.

— Je pense que vous souhaitez vous changer, dit Malko. Nous allons chez moi. J'ai préparé ce qu'il faut.

Hans Dorbach consulta sa montre et demanda d'une voix soudain inquiète :

— Il n'est que quatre heures, n'est-ce pas ?

— Exact, dit Malko.

— À combien, sommes-nous de Vienne ?

— Une heure environ.

L'officier hocha la tête.

— Bien.

Pourquoi était-il donc si pressé ? se demanda Malko. Son interrogatoire par le BND n'allait pas être une partie de plaisir. Il avait

le temps de se détendre... Pour meubler le silence, il demanda :

— Vous n'avez pas eu de problèmes avec votre famille ?

Hans Dorbach but une gorgée de cognac.

— Ma famille ! *Herr Gott* ! Ma femme est folle. Elle ne pense qu'au Parti. — Il se pencha vers Malko :

— Chaque fois que je mangeais des betteraves, elle me disait que c'était grâce au Parti ! Je ne pouvais plus la supporter.

— Vous avez des enfants ?

— Deux. Ils m'oublieront vite.

Le silence retomba. Le colonel lissa ses cheveux noirs. Il avait un beau visage, avec un nez busqué et le menton un peu fuyant. Il se retourna plusieurs fois, puis regarda distraitemment le paysage. Le silence se prolongea jusqu'au moment où le sable de la cour du château de Liezen fit crisser les pneus de la Rolls. L'officier eut l'air surpris.

— Où allons-nous ? Je croyais...

— Nous sommes chez moi, le rassura Malko. Vous allez vous détendre, vous changer et ensuite nous partirons pour Vienne.

Krisantem ouvrait déjà la portière. Hans Dorbach examina avec curiosité les vieilles pierres.

— Il y a un château superbe à Bratislava, remarqua-t-il, qui domine le Danube.

— Je sais, dit Malko. Il a jadis appartenu à des amis de ma famille. Avant que les marxistes ne s'en emparent.

L'Allemand de l'Est ne releva pas. Malko le conduisit jusqu'à une chambre d'amis au premier, avec un grand poêle de faïence. Sur le lit, il y avait des vêtements et une valise.

— Je vous laisse, dit-il. Je viens vous chercher dans une demi-heure. Comme vous vous en doutez, certaines personnes à Munich ont hâte de vous rencontrer...

Il referma la porte et descendit dans la bibliothèque qui sentait le neuf, en raison des réparations nécessitées par l'attaque dont il avait été l'objet, quelques mois plus tôt (11). Presque tous ses tableaux étaient en restauration, la salle de bal était encore un désastre, la moitié des vitrines avait disparu et, seule, la bibliothèque avait repris son aspect normal, avec des boiseries neuves. Un peu partout, il manquait des rideaux...

Il se versa une vodka et composa le numéro de *l'Impérial* à Vienne. Eric Russel, le responsable du projet pour la Company, normalement basé à Bonn, en Allemagne, ne devait plus vivre...

* *

*

— Notre ami est arrivé, annonça Malko dès qu'il eut son correspondant en ligne.

— Je sais, dit l'Américain.

— Comment ? s'exclama Malko.

— Les nouvelles vont vite, expliqua Eric Russel. Par un de nos contacts, nous savons que les gens d'en face se sont déjà plaints ici. Les Autrichiens sont tombés des nues. Ils nous soupçonnent d'être dans le coup... Nous avons nié.

— Ils savent où est notre ami ?

— Non, heureusement, mais il ne faut pas s'éterniser. Kreisky(12) est un fin renard. Il se doute sûrement qu'il y a une magouille. Ne le mettons pas dans une situation difficile. Il vaut mieux être loin, quand il commencera vraiment à chercher notre ami. Je vous attends dès que possible. Dans le hall de l'hôtel. Nous prendrons la route aussitôt OK ?

— OK, dit Malko.

— J'ai l'impression que les gens de la DDR vont faire un foin du diable... Cette crapule neutraliste de Helmut Schmidt va en faire une maladie. Et Mischa Wolf aussi. Pour une fois que c'est nous qui lui jouons un tour !

— Dieu vous entende, dit Malko.

Mischa Wolf était le patron du *Hauptverwaltung für Aufklärung* est-allemand. Un israélite retors et plein d'humour qui s'était une fois amusé à envoyer au chancelier Schmidt la liste de tous les agents du BND avec leurs émoluments...

Malko raccrocha. C'était une bonne nouvelle, il pourrait passer la soirée avec Alexandra, sa fiancée de toujours. Depuis sa mission à Manille(13) qui avait failli se terminer tragiquement pour lui, ils s'étaient rapprochés, sans encore reprendre leurs relations d'antan. Il avait passé toute sa convalescence au château et il ne restait de la balle qui lui avait traversé la tête qu'une cicatrice, en partie effacée à la neige carbonique, sur la joue, et une raideur dans la nuque.

Il était invité avec Alexandra chez des amis qui possédaient un château en Haute-Autriche, et il espérait que cela se passerait bien. Il laisserait partir avec joie le transfuge pour Munich... Sa mission se terminait là. La Sécurité autrichienne finirait par connaître son rôle et il risquait quelques problèmes. Kreisky était un maniaque de la neutralité...

Des ouvriers étaient en train de travailler sur les boiseries refaites de la salle à manger. Malko s'y attarda quelques instants. La mission des Philippines était loin d'avoir payé tous ses frais et la CIA se faisait tirer l'oreille pour régler les entrepreneurs. Il allait être obligé de laisser encore quelques vieux poêles de faïence dans des pièces qu'il espérait équiper du chauffage central... Heureusement, le vieux couple qui s'occupait du château avait développé un véritable jardin potager.

Grâce à des trocs avec les chasseurs de la région, ils arrivaient à survivre presque en autarcie... Seuls les produits manufacturés venaient de Vienne.

Il traversa le long couloir décoré de trophées de chasse et frappa à la porte du colonel Dorbach.

— Herr Oberst, si vous êtes prêt...

L'officier achevait de plier avec soin dans sa valise sa tenue grise. Il plaça dessus son pistolet Makarov 9 mm et se redressa, avec un sourire ambigu.

— On ne sait jamais...

Il y avait peu de chances qu'il remette jamais sa tenue de colonel. Les Allemands de la DDR n'avaient pas une tendresse particulière pour les traîtres. Il boucla sa valise et se tourna vers Malko.

— Avant d'aller à Vienne, je dois m'arrêter quelque part, annonça-t-il.

— Vous avez besoin d'acheter quelque chose ?

— *Nein, nein...* Je dois aller à Schwechat, à l'aéroport. Chercher quelqu'un.

Malko le fixa, interloqué.

— Je ne comprends pas. Qui...

Le colonel Dorbach eut un sourire vaguement teinté d'humour et précisa :

— Herr Linge, je ne suis pas passé seul à l'Ouest. Je dois retrouver à Schwechat quelqu'un à qui je tiens beaucoup. Qui arrive de Berlin-Est. Une femme.

CHAPITRE II

Malko sonda les yeux gris pâle du colonel Dorbach sans dissimuler sa surprise. Jamais il n'avait été question d'une seconde personne dans la défection de l'officier est-allemand. Si elle existait, pourquoi ne pas les avoir prévenus ?

Hans Dorbach le fixa avec un sourire ironique.

— Herr Linge, dit-il, je suis un homme prudent. Mon passage à l'Ouest comportait déjà des risques énormes. Je les aurais considérablement multipliés en vous parlant de cette personne. Il m'était impossible de l'emmener avec moi dans ma « tournée d'inspection », en Tchécoslovaquie. Je ne voulais pas non plus la laisser derrière moi. Je lui ai procuré un visa de sortie avec un ordre de mission, faux, naturellement, qui lui ont permis de prendre un vol d'Interflug à destination de Vienne.

— Je comprends, dit Malko.

La défection du colonel prenait une nouvelle dimension. C'était une fugue amoureuse... L'Allemand de l'Est précisa aussitôt :

— J'ai toute confiance en cette femme. D'ailleurs, je lui ai remis certains documents qui intéresseront sûrement vos amis de la CIA et du BND, concernant des agents de la DDR infiltrés au plus haut niveau dans des organismes ouest-allemands. N'oubliez pas que j'ai travaillé plusieurs mois directement avec le Generaloberst Scheibe à l'*Aufklärung*. J'ai fait aussi partie de *Interkontrolle* et du Groupe 2000⁽¹⁴⁾. Il m'était impossible de venir en inspection avec ces documents.

— Et cette personne, comment va-t-elle les sortir ?

Hans Dorbach eut un sourire mesuré.

— Ils sont bien dissimulés. Dans des pages de magazines de mode. En plus, c'est la femme d'un officier de l'Armée populaire, membre du Parti, qui se trouve à l'étranger en ce moment. Personne ne s'étonnera de son départ... J'ai envie de la retrouver rapidement. Vous aussi, *nicht wahr* ?

— En effet, dit Malko à peine revenu de sa surprise. M'autorisez-vous à prévenir mon contact à Vienne ?

— Pas encore, pas encore, Herr Linge, faisons-leur la surprise, dit Hans Dorbach. On ne sait jamais.

Une brève lueur inquiète passa dans les yeux gris de l'officier est-allemand. Tant de choses avaient pu se produire !

Cependant, la nouvelle de son passage à l'Ouest n'avait pas dû encore atteindre Berlin-Est. Heureusement, car le MFS pouvait parfaitement ordonner à un appareil d'Interflug de faire demi-tour.

— Allons à Schwechat, dit Malko, saisi à son tour par l'anxiété.

* *

*

Les tours de cracking de l'immense raffinerie jouxtant l'aéroport de Schwechat étaient en vue depuis longtemps, mais la circulation se traînait. Ils avaient pourtant mis moins de cinquante minutes pour parcourir les quatre-vingts kilomètres de routes sinueuses et encombrées. Le colonel Dorbach consultait sa montre toutes les trente secondes. La Rolls franchit enfin le dernier croisement et pénétra dans l'aéroport. Un appareil bulgare et un 727 d'Air France étaient alignés sur le tarmac de Schwechat. Malko consulta le tableau des arrivées : L'avion en provenance de Berlin-Est allait se poser dans dix minutes.

La tension du colonel Dorbach tomba d'un coup. Il regarda avec convoitise le petit hall propre.

— Vous voulez un verre ? demanda Malko.

Le colonel secoua négativement la tête.

— *Nein, danke*, je n'ai pas soif. D'où peut-on voir arriver l'avion ?

Ils gagnèrent le restaurant au premier étage. Quelques minutes plus tard, un Iliouchine d'Interflug se posait sur la piste : le vol en provenance de Berlin-Est. Il s'immobilisa devant l'aérogare et les passagers commencèrent à sortir. Hans Dorbach était collé à la glace.

— La voilà ! s'exclama soudain le colonel d'une voix enrouée.

Malko aperçut en haut de la passerelle une rousse flamboyante moulée dans une robe de lainage blanc, à la démarche assurée, un grand sac de toile accroché au bras.

Hans Dorbach dévalait déjà l'escalier. Malko le laissa prendre de l'avance et se rua sur une cabine téléphonique pour appeler l'*Impérial*. C'était gai de se promener dans l'aéroport avec un transfuge tout frais, entré clandestinement en Autriche...

Il retrouva le colonel dans le hall des bagages. Impossible de joindre Eric Russel. Hans Dorbach tenait la rousse par le bras.

— Herr Linge, je vous présente Renata Hurwitz, annonça-t-il d'une voix ravie et compassée.

Malko ne s'attendait pas à ça. Renata Hurwitz avait d'étonnants yeux bleus, un visage ravissant moucheté de taches de rousseur, avec un impertinent nez retroussé. La bouche épaisse, trop maquillée et le provocant décolleté carré de sa robe révélant deux seins laitueux et épanouis attiraient irrésistiblement les yeux. L'Allemande de l'Est fixa Malko, légèrement déhanchée, l'enveloppa d'un long regard intéressé et lui tendit une main aux ongles vermillon, pas du tout celle d'une prolétaire. Les jambes un peu lourdes gainées de bas gris dégageaient une sensualité vulgaire et l'ensemble rappelait à Malko quelques-unes

des plus superbes salopes qui aient jamais croisé sa route.

— *Guten Tag, Herr linge*, dit-elle d'une voix rauque, travaillée.

Elle pencha un peu la tête de côté, passa d'un pied sur l'autre. Chacun de ses gestes semblait étudié pour provoquer. Elle se retourna aussitôt vers le colonel, posa la tête sur son épaule et dit d'une voix tendre et amoureuse :

— Dépêchons-nous, *Schatzi*(15) j'ai tellement envie de te retrouver seul.

Discrètement, Malko fit un pas de côté, elle le rappela aussitôt.

— Ne partez pas, Herr Linge ! Ici, de toute façon, il y a trop de monde...

Elle s'enroulait autour de son amant, avec une mimique naïvement énamourée. Compagne inattendue pour un officier prussien. Elle récupéra enfin sa valise en carton bouilli et ils se dirigèrent vers la Rolls. Renata Hurwitz poussa un cri de joie et se tourna vers Malko :

— C'est à vous ?

— C'est à moi.

— C'est la première fois que je monte dans une Rolls...

Galamment, Malko la laissa s'installer à l'arrière avec le colonel et monta à côté de Krisantem. Direction l'*Impérial*. Qu'allaient-ils faire de la pulpeuse Renata Hurwitz ? Il imaginait la tête d'Eric Russel en la voyant.

Les faubourgs de Vienne n'étaient pas d'une gaieté folle. On aurait dit que les responsables de la circulation s'étaient ingéniés à établir le parcours le plus déprimant possible. À l'arrière de la Rolls, Hans Dorbach et sa maîtresse devisaient à voix basse, tout à la joie de se retrouver... Avec son corps épanoui, son magnétisme sexuel naturel, son besoin de plaire, Renata Hurwitz devait attirer les hommes comme des mouches...

La Rolls franchit enfin le canal bordant le centre de la ville et s'engagea dans le Ring, la grande artère encerclant le vieux quartier de Vienne, presque entièrement transformé en zone piétonnière...

Les deux Allemands de l'Est arrêtaient de parler, fascinés par les vitrines innombrables et par la circulation. Avec ses majestueux bâtiments, restes de l'empire austro-hongrois, Vienne était demeurée une ville splendide.

— C'est bien de retrouver la civilisation, soupira Renata.

Elko Krisantem gara la Rolls devant l'*Impérial*. Malko se retourna vers ses hôtes.

— Restez ici, c'est plus prudent, conseilla-t-il. Servez-vous du bar.

* *

*

Eric Russel, l'agent de la CIA, se précipita sur Malko. Avec sa petite taille, ses cheveux longs et ses yeux vifs, il ressemblait à un lutin. À force d'être en Allemagne – sans compter qu'il avait épousé une Allemande –, il parlait anglais avec l'accent allemand, alors qu'il était né dans le New Jersey !

— Je commençais à être inquiet ! Où est-il ?

— Dans ma voiture, dit Malko, mais pas seul.

Il mit rapidement Eric Russel au courant du nouveau développement de la situation. L'Américain l'écoutait, bouche bée.

— Ça alors ! fit-il. Je croyais que ces Prussiens ne baisaient jamais !

— Il y a des exceptions, remarqua Malko. Une de mes arrière-grand-mères, Prussienne, pratiquait beaucoup ce sport. Que faisons-nous ?

Eric Russel n'hésita qu'un court instant.

— On file ! *Richtung München*(16). Vous les gardez dans votre voiture. Moi, je monterai avec les gars du BND. Il ne faut pas s'éterniser. Notre contact chez Kreisky m'a averti que les Tchèques n'arrêtent pas de harceler les Autrichiens. *They are rising hell*(17) ! Ils réclament notre colonel. Au cas où il y aurait un contrôle sur l'Autobahn, je préfère ne pas être avec vous. On se retrouve à Munich.

— Mais je croyais que ma mission s'arrêtait ici ? protesta Malko. Je vais vous donner Krisantem et ma voiture. Cela fait près de quatre cents kilomètres...

— *Holy shit* ! soupira l'Américain. C'est vous que je veux !

— Ça ne m'arrange pas, dit Malko. J'avais un dîner ce soir.

Eric Russel lui jeta un regard noir.

— Il faudrait savoir si vous avez besoin d'argent ou non.

— Si vous m'aviez prévenu, j'aurais emmené ma fiancée, dit Malko.

— Pas question, coupa Eric Russel. C'est du boulot super confidentiel. Cette Renata Trucmuche est déjà de trop. Elle connaît le rôle que nous avons joué ?

— Vous lui demanderez, dit Malko, furieux.

Il se dirigea vers une des cabines du hall pour appeler Alexandra. Encore une scène en perspective. Sa fiancée de toujours ne le laissa pas terminer ses explications.

— Bravo ! explosa-t-elle. Dès que tu commences à être mieux, je ne compte plus ! Eh bien, le frère de notre ami Sellers est célibataire, il sera ravi de s'occuper de moi, ce soir. Et cette nuit aussi, si je me sens trop seule. Amuse-toi bien à Munich...

Le bruit de récepteur raccroché fit trembler le tympan de Malko. Aussi n'était-il pas d'une humeur de rêve lorsqu'il remonta dans la Rolls. Le flacon en cristal de Gaston de Lagrange était pratiquement vide et le colonel Dorbach et sa compagne avaient l'œil brillant. Pudiquement, en voyant Malko, Renata baissa sur ses genoux la robe

de lainage blanc découvrant une partie de ses cuisses.

— Tout va bien, annonça Malko. Je vous convoie à Munich. Avec Madame.

— Très bien, *Herr Hoheit*, dit Elko Krisantem sans se troubler. Votre valise est dans le coffre. Avec votre robe de chambre rouge.

Lui connaissait la CIA.

Malko prit le volant pour se détendre et ils gagnèrent la sortie ouest de Vienne pour se retrouver sur l'Autobahn N° 5 sinuant à travers les forêts et les collines de la Basse Autriche, vers Salzbourg et la frontière allemande. Il mit une cassette et se concentra sur la conduite.

Un peu plus tard, le jour baissa et il dut allumer ses phares. La cassette s'arrêta. Aussitôt, il perçut, venant de l'arrière, des rires, des soupirs et le crissement énervant de nylons glissant l'un sur l'autre. Le rétroviseur lui renvoya l'image du colonel Dorbach et de Renata, étroitement enlacés. Il lui sembla même qu'une main du colonel s'aventurait très haut, le long des jambes de la jeune femme. Il se réintéressa à la route déserte. Un peu plus tard, il risqua furtivement un œil dans le rétro... La lune s'était levée et la nuit était beaucoup plus claire. Cette fois, il sentit ses artères se dilater sous une violente poussée d'adrénaline comme il « photographiait » en une seconde une scène incroyable : le colonel Dorbach était toujours étalé sur son siège, mais Renata Hurwitz avait glissé de la banquette. A genoux sot la moquette, la tête se trouvait à la hauteur du ventre de l'officier est-allemand. La main droite du colonel Dorbach était posée sur ses cheveux roux.

Troublé, Malko revint à la route, essayant de s'intéresser aux sapins qui défilaient de chaque côté de l'Autobahn. Elko Krisantem somnolait. Un panneau apparut brièvement dans les phares : *Salzburg, 83 km*. Un soupir plus fort ramena son regard au rétroviseur. Renata embrassait passionnément son partenaire, à demi couchée sur lui, une jambe découverte jusqu'à l'aîne. Malko devina dans la pénombre le trait noir d'une jarretière.

Le ronflement du moteur et le souffle de la vitesse couvraient la plupart des bruits et Malko avait l'impression de regarder un film érotique en version muette... Il vit soudain Renata se glisser carrément sur les genoux du colonel Dorbach, sans cesser de l'embrasser. À califourchon, comme une gamine qui veut jouer.

Un gros effort de volonté ramena son regard sur l'Autobahn ! Heureusement qu'il n'y avait pas de virages... Un gémissement un peu plus fort le retransforma pour quelques secondes en voyeur. D'après la position des passagers de l'arrière, il en conclut que Renata Hurwitz venait de s'empaler sur son amant !

Quelques mouvements répétés suggéraient même plus ; elle se

soulevait pour retomber sur le membre qui la transperçait. Il n'eut pas le temps d'en voir plus. Averti par son sixième sens, il reporta son regard sur l'Autobahn et donna aussitôt un violent coup de volant. Il était temps : la Rolls fonçait sur le bas-côté.

Stoïquement, il essaya de ne plus penser à ce qui se passait à l'arrière. Hélas, le couple semblait avoir complètement oublié sa présence. Des gloussements curieux, émis incontestablement par Renata envahirent soudain la Rolls, réveillant Elko Krisanem qui sursauta, mais eut le bon goût de ne pas se retourner. Profitant d'une longue ligne droite, Malko revint au rétroviseur. Ce qu'il y distingua lui assécha la gorge ! La masse sombre formée par le colonel et Renata s'agitait de plus en plus vite.

Renata poussa soudain un cri à peine étouffé :

— *Dos ist gut !*

Elle haletait, se démenant frénétiquement comme si elle avait voulu se débarrasser du sexe enfoncé dans son ventre. Malko sentit le sien prendre vie, et se hâta de détacher son regard du rétroviseur. Presque aussitôt, il y eut un cri aigu derrière lui, suivi d'un raclement de gorge et d'un grognement, comme un chien effrayé. Lorsqu'il se laissa tenter à nouveau par la curiosité le colonel et Renata ne bougeaient plus, toujours enlacés.

Malko se reconcentra sur l'asphalte, le ventre en ébullition. Son cognac avait fait de l'effet... venant à bout de l'éducation prussienne du colonel Dorbach.

Plus tard, la voix du colonel demanda, parfaitement naturelle :

— C'est encore loin ?

— Une heure et demie environ, répondit Malko. Le voyage ne vous semble pas trop long ?

— *Nein, nein*, affirma le colonel.

La lueur d'un briquet éclaira la voiture : il allumait une cigarette.

Privé de spectacle, Malko se remit à compter les sapins. Se disant que les cris et les gémissements de Renata semblaient forcés, pas vraiment naturels. Un orgasme un peu trop sur mesure... Mais, après tout, si le colonel Dorbach s'en contentait, il ne fallait pas être plus royaliste que le roi...

Il n'y avait presque pas de circulation. Deux phares blancs derrière lui ne le quittaient pas : la voiture d'escorte de la CIA et du BND, où se trouvait Eric Russel. Dans deux heures, ils seraient à Munich. Le séjour à l'Ouest du colonel Hans Dorbach commençait bien.

* *

*

La grande façade blanche de l'hôtel *Bayerischer Hof* apparat dans la

leur des phares. Le passage de la frontière s'était effectué sans encombre. Du côté autrichien, il n'y avait eu aucun contrôle et au poste de douane allemand, deux agents du BND, venus de Munich, avaient évité toute question aux occupants de la Rolls.

Lorsqu'ils descendirent de la voiture, Eric Russel, dont la voiture les avait doublés après la frontière était là pour les accueillir. Le portier salua respectueusement, à mille lieues de se douter que l'homme qui sortait de cette Rolls était un défecteur est-allemand. Ce n'était pas leur moyen de transport habituel...

Eric Russel enveloppa Renata Hurwitz d'un long regard méfiant. Malko les présenta. La jeune femme sourit, Cherchant le contact. Elle s'était remaquillée, mais les cernes noirs de ses yeux laissaient planer un doute sur ce qui s'était passé durant le voyage.

— J'ai retenu deux chambres, annonça l'Américain. Je pense que Madame désire se reposer à présent. Je voudrais que nous allions immédiatement à Pullach(18) avec le colonel. On vous attend, il y a certaines mesures à prendre...

Devant l'expression réticente du colonel Dorbach, il ajouta aussitôt :

— Herr Linge tiendra compagnie à votre amie pendant ce temps.

Deux hommes venaient de surgir du hall, chemise blanche, cravate grise et visage pâle. Ils s'approchèrent d'Eric Russel et eurent un bref conciliabule avec lui. Des agents du BND.

L'Américain prit Malko à part et lui glissa à voix basse :

— Ne la lâchez pas d'une semelle ! Nous allons interroger le colonel et cela risque d'être long.

— Parfait, dit Malko.

Le colonel et Renata parlaient à voix basse eux aussi. Elle s'enroula encore une fois autour de son amant puis s'en arracha avec toute la douleur d'un bernard-l'ermite quittant sa coquille et ondula jusqu'à Malko. Celui-ci était perplexe. Comment une telle salope avait-elle pu s'épanouir dans l'univers rigoriste de la DDR ? Ses prunelles bleues semblaient nager dans le sperme. Elle bâilla, découvrant des dents aiguës et blanches de carnivore.

— J'ai faim ! J'ai eu très peur.

— Nous allons dîner, dit Malko. Je vais vous montrer votre chambre.

— Une seconde, dit-elle, je voudrais acheter un attaché-case.

Le hall regorgeait de vitrines. Malko la mena chez le concierge et elle revint quelques minutes plus tard avec un superbe attaché-case en cuir bordeaux.

— Je l'ai assorti à votre Rolls, dit-elle à Malko, en riant. J'ai signé, je n'ai pas payé.

— Parfait, dit Malko, montons.

Silencieusement, Krisantem leur emboîta le pas, portant la valise de Renata. L'Opel noire du BND avait disparu, emmenant le colonel Hans Dorbach vers Pullach où se trouvait la centrale d'espionnage ouest-allemande. Les télex devaient crépiter entre les deux Allemagnes. Malko n'arrivait pas à se souvenir d'une défection aussi importante que celle du colonel des *Grenzetruppen*.

Il réalisa que cette mission qui avait si bien commencé, risquait de devenir un peu plus délicate. Il y avait un « agreement » entre les Américains et les Allemands. Officiellement, c'était la CIA qui « traitait » le colonel transfuge. Pour éviter les problèmes diplomatiques avec la DDR. Donc, il allait se trouver en première ligne. Les couloirs cossus du *Bayerischer Hof* étaient pourtant rassurants avec leur éclairage tamisé et leurs murs garnis de tissu. On les installa, Renata et lui, dans deux chambres communicantes. Renata s'engouffra aussitôt dans la sienne.

Malko prit une douche pour se détendre après ses quatre heures de conduite et le spectacle inattendu auquel il avait eu droit. Il était en train de se raser, lorsqu'un coup léger fut frappé à la porte de communication alla ouvrir.

C'était Renata, drapée, dans un peignoir de bain blanc, mais avec ses bas et ses chaussures. Le regard mal assuré. Elle s'assit sur le bord du lit ce qui fit glisser le peignoir, révélant le haut du bas et la cuisse nue. Elle le remit en place d'un geste machinal. Après ce que Malko avait vu dans la Rolls...

— Le téléphone a sonné dans ma chambre, annonça-t-elle. J'ai répondu, mais il n'y avait personne au bout du fil...

Malko sentit l'angoisse lui bloquer brutalement l'estomac. Il se força à un sourire rassurant.

— Sûrement une erreur, dit-il. Dépêchez-vous de vous préparer. Ils ne servent pas très tard ici.

Renata ne répondit pas et retourna dans sa chambre, laissant cette fois la porte ouverte. Grâce à la glace de l'armoire, Malko la vit ôter son peignoir de bain et enfiler une robe de velours noir, à même la peau. Elle ne portait ni slip, ni soutien-gorge.

Cette vision agréable ne calma pas son anxiété. Il était certain que le coup de téléphone n'était pas une erreur : les limiers de Mischa Wolf étaient déjà sur les traces des deux défecteurs. Pour les tuer.

CHAPITRE III

Les yeux bleus de Renata Hurwitz s'embruèrent. Un des violonistes de l'orchestre du *Bayerischer Hof* s'était penché sur leur table et faisait vibrer son archet au rythme de *Strangers in the night*.

— *So gemütlich* !⁽¹⁹⁾ murmura-t-elle.

À ses pieds se trouvait l'attaché-case bordeaux. Elle avait insisté pour ne pas s'en séparer.

Sa robe de velours noir au balconnet de dentelle offrait sa poitrine laiteuse comme sur un plateau, ce qui ne manquait pas de troubler les convives un peu guindés de la salle à manger du *Bayerischer Hof*. Les boiseries, les chandelles, le service feutré, la porcelaine luisante, tout respirait un luxe cossu et typiquement germanique. Quelques danseurs évoluaient sur la piste, raides comme des balais. Renata Hurwitz adressa à Malko un sourire ébloui, comme le violoniste s'éloignait.

— C'est tellement merveilleux d'être ici. *So wunderbar* !

— Vous n'étiez jamais venue à l'Ouest ?

— Si. Mon mari a été attaché militaire à La Haye, à Londres et à Paris. Je l'ai suivi dans tous ses postes.

C'est ce qui m'a donné envie de passer à l'Ouest. Chez nous, en DDR, on ne trouve rien, et la vie est si triste !

— Où est votre mari, maintenant ?

— En Angola. Il dirige une mission d'encadrement. Je devais le rejoindre... Mais il paraît que ce n'est pas très drôle là-bas...

— Vous êtes divorcée ?

Les yeux bleus ne cillèrent même pas. Mais Renata Hurwitz émit un profond soupir, qui faillit faire sauter sa poitrine hors des dentelles de sa robe de velours noir.

— Il ne sait même pas que je suis partie à l'Ouest, avoua-t-elle. Je suis avec Hans depuis longtemps déjà. Ça n'allait pas très bien avec mon mari, c'est un homme brutal, sans éducation, qui ne pense qu'à son avancement.

Elle vida son verre de bordeaux et le tendit à Malko, qui le remplit à nouveau. Ils en étaient à la seconde bouteille de Pape Clément, mais la jeune femme buvait ce nectar comme de l'eau. Ses yeux brillants se posèrent sur Malko.

— Et vous, vous êtes marié ?

— Non.

— Vous travaillez avec les Américains ?

— Oui.

— Vous êtes chargé de me garder ?

Il sourit.

— On m’a donné comme mission de vous protéger. La fuite du colonel Dorbach ne fera pas plaisir à tout le monde...

Une expression effrayée assombrit les extraordinaires yeux bleus de Renata Hurwitz.

— Vous croyez qu’ici, ils oseraient...

— Non, dit Malko, mais on ne sait jamais. Ils peuvent chercher à vous intimider, à vous convaincre de revenir à l’Est...

Elle éclata d’un rire gras et vulgaire.

— Jamais ! Jamais je ne retournerai là-bas. La vie est trop agréable ici. Il y a des magasins fantastiques, des cinémas, des choses à faire. Je veux aller sur la Riviera.

Malko se demanda si le colonel prussien allait faire le poids avec cette cavale décidée à tout. Il la revoyait au fond de la Rolls en train, littéralement de le violer : Renata Hurwitz savait ce qu’elle voulait. L’Allemande de l’Est l’observait, avec une curiosité gourmande.

— Le château dont Hans m’a parlé, c’est à vous ?

— Hélas !

— Pourquoi hélas ?

— Parce que cela me coûte très cher et que je n’ai pas beaucoup d’argent.

Un sourire carnassier retroussa les lèvres épaisses.

— Allons donc. Je suis sûre que vous êtes très riche ! Vous avez une Rolls-Royce. En DDR, même le Secrétaire général du Parti n’en a pas.

— Elle est vieille. Comme mon maître d’hôtel... et mon château.

L’orchestre continuait à moudre ses slows. Renata lui jeta un regard lourd de sous-entendus, puis se leva :

— Faites-moi danser ! J’ai envie de m’amuser...

Malko l’enlaça, ne pouvant s’empêcher de penser à ce qui s’était passé dans la Rolls. Renata s’appuya doucement contre lui. Sa bouche effleurait son cou comme s’ils se connaissaient depuis toujours. Le velours épousait son corps épanoui et ferme comme une seconde peau. Ce contact doux et chaud le troubla. Le pubis de la jeune femme se collait à son ventre sans ambages. Il s’éloigna un peu. Le colonel Dorbach risquait de surgir d’un moment à l’autre. Mais Renata se rapprocha comme si elle n’avait pas compris.

— N’allons pas trop loin de la table, demanda-t-elle. À cause de l’attaché-case.

Puis son regard se posa sur une table voisine et elle demanda, la bouche tout contre l’oreille de Malko :

— La brune, à côté, ses bijoux sont vrais ?

Elle faisait allusion à un énorme saphir au doigt d’une femme très maquillée, avec des jambes superbes.

— Je pense, dit Malko.

L'idéologie semblait avoir joué un rôle très limité dans la défection de Renata Hurwitz... Celle-ci s'abandonnait de plus en plus dans les bras de Malko. Elle plongea ses yeux dans les siens et soupira :

— Je voudrais m'amuser toute la nuit ! Il y a des boîtes de nuit à Munich ?

— Bien sûr, dit Malko, mais le colonel Dorbach serait sûrement furieux de ne pas vous trouver quand il rentrera de Pullach. Il semble très attaché à vous...

Elle eut un roucoulement ravi et demanda avec un regard trouble :

— Vous nous avez vus dans la voiture, n'est-ce pas ? J'aime bien faire l'amour partout... Avant, Hans ne le faisait que dans un lit. Je lui ai appris d'autres choses, mais il est toujours si timide, il a peur qu'on l'observe. Moi, cela m'excite. Surtout quand...

Elle se tut sans terminer sa phrase, au grand soulagement de Malko. Il préférerait stopper cette conversation brûlante. La situation était assez compliquée comme ça... Ils regagnèrent leur table. Renata avait du mal à garder son équilibre, mais elle exigea une bouteille de Moët et Chandon. La salle se vidait peu à peu. À Munich, on se couche tôt. La route et les émotions de l'après-midi avaient fatigué Malko. Il bâilla ostensiblement.

— Je pense que je vais vous raccompagner à votre chambre, dit-il.

— Vous allez me laisser seule ?

— Pas vraiment, corrigea Malko, il y a la porte de communication. Je ne la fermerai pas de mon côté...

— Vous êtes armé ?

— Oui.

Il avait emporté son pistolet extra-plat. À regret, Renata se leva après avoir vidé trois coupes de Moët, s'attardant longuement dans le hall devant les vitrines des bijoux, accrochée au bras de Malko, tenant toujours son attaché-case. Il était minuit et demi. Que faisait le colonel Dorbach ? L'ascenseur s'ouvrit avec un crissement doux et ils y pénétrèrent. Renata s'appuya à la cloison du fond, à côté de Malko, les yeux fermés.

— J'ai la tête qui tourne ! dit-elle.

— C'est le champagne et la liberté, dit Malko.

— Peut-être.

Elle posa la tête sur son épaule et se lova contre lui, le visage levé. Dans une attitude sans équivoque. Soudain, elle pivota et ses lèvres épaisses s'écrasèrent sur la bouche de Malko. Une langue aiguë s'enfonça dans sa bouche dans un baiser habile et profond. Instinctivement, les mains de Malko se refermèrent sur des hanches rondes et élastiques. Renata pesait de tout son poids contre lui, l'embrassant à lui couper le souffle. Elle se détacha brutalement quand la cabine stoppa, une lueur trouble dans ses yeux pervenche, respirant

rapidement. Elle reprit l'attaché-case.

— C'est bon ! souffla-t-elle, mais il ne faut pas ! Je ne peux pas faire l'amour avec vous, comme ça, je ne suis pas une putain. Un autre jour, peut-être.

Malko ne répondit pas, outré. Ce n'est pas lui qui l'avait embrassée. Renata avait l'art de retourner les situations... Il laissa sa main sur la hanche en amphore jusque devant la porte de la chambre. Renata se retourna et, de nouveau, lui offrit sa bouche, mais avec moins de sensualité.

— Bonsoir, dit-elle, j'espère que vous veillerez longtemps sur notre sécurité.

On ne pouvait pas dire qu'elle avait le colonel Dorbach dans la peau... Malko regarda la silhouette ondulante disparaître et gagna sa propre chambre. Frustré et agacé. Il avait horreur de ce rôle de gouvernante.

Le coup de téléphone anonyme le tracassait... Il connaissait les Allemands de l'Est. En ce moment, ils devaient se préparer à tout pour récupérer les deux défecteurs. Ou les éliminer. Il s'aperçut qu'il avait oublié de demander à Renata qui connaissait sa liaison avec Dorbach... Il aurait le temps demain, mais c'était important. Pour la chancellerie de Bonn, le colonel était arrivé tout seul. Eric Russel, Elko Krisantem, lui-même et quelques agents du BND étaient les seuls à savoir à quoi s'en tenir.

Il posa son pistolet extra-plat sur la table de nuit, une balle dans le canon. On ne sait jamais... Puis, nu sur son lit, il essaya de dormir. Guettant, malgré lui, les bruits venant de la chambre voisine. L'eau qui coulait dans la salle de bains et de la musique. Il s'attendait presque à ce que Renata ouvre la porte et vienne continuer ce qu'elle avait commencé dans l'ascenseur. Ce qui l'aurait mis dans une situation difficile... Il était chargé *seulement* de veiller sur elle. Ce qui le ramena au colonel Dorbach. Le *debriefing*(20) de l'officier est-allemand semblait prendre beaucoup de temps... Malko consulta sa Seiko-Quartz à double affichage ; une heure moins dix. Déjà trois heures à Pullach. Le tempérament volcanique de Renata devait souffrir. Il regrettait de ne pas avoir poussé son avantage, dans l'ascenseur. Plus aucun bruit ne filtrait maintenant de la chambre voisine. Le *Bayerischer Hof* était totalement silencieux.

Malko repensa à l'épisode de la Rolls. Le champagne l'empêchait de dormir et il avait encore dans la bouche le goût du rouge à lèvres de Renata. Pris d'une pulsion irrésistible, il se leva, enfila sa robe de chambre et frappa doucement à la porte de communication. Advienne que pourra ! Le colonel n'était pas encore rentré, il l'aurait entendu. Si Renata ne dormait pas, elle était peut-être dans les mêmes dispositions que lui. Aucune réponse. Renata devait dormir. Il frappa de nouveau,

sans plus de résultat.

Un peu penaud, il regagna son lit. Une mauvaise action évitée. Il était encore en train de faire la balance entre le regret et le remords, lorsque le téléphone sonna, l'arrachant à ses phantasmes. C'était Eric Russel. Tendü.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— *So far, so good*, dit Malko. Et vous ? Quand nous renvoyez-vous le colonel ?

— Plus tard, annonça l'Américain. Ils causent toujours. C'est pour cela que je vous appelle. Il voudrait parler à son amie... Il en a pour un moment ici. Je me demande s'il ne va pas y coucher.

— Il a dit des choses intéressantes ?

— Pas encore, fit évasivement l'agent de la CIA, mais cela va venir. Et vous, pas de réactions ?

— Rien, à part un coup de fil bizarre.

— Ouais... Ne la quittez pas...

— Vous voulez que je couche dans son lit ?

Eric Russel ricana.

— Ce serait l'idéal... En attendant, allez la réveiller et amenez-la au téléphone.

— J'y vais, dit Malko.

Il posa la récepteur et refrappa à la porte de communication, plus fort, cette fois. Rien. Il récidiva, sans plus de résultat, essaya alors d'ouvrir la porte côté Renata. Elle était verrouillée. « La salope », pensa-t-il. Après l'avoir bien excité, elle avait pris ses précautions... Il revint au téléphone.

— Elle doit dormir avec des boules Quies, je vais la réveiller par le téléphone. Je dois raccrocher, laissez-moi le numéro.

— 228 5473. Appelez vite.

Malko demanda aussitôt le standard de l'hôtel qui lui passa la chambre voisine. Il entendait la sonnerie à travers la cloison. Au bout d'une minute, la standardiste annonça d'une voix douce :

— Il n'y a personne, mein Herr...

Une brusque angoisse serra l'estomac de Malko. Renata était forcément là. Pourvu que rien ne lui soit arrivé.

— Merci, dit-il.

Il s'habilla à toute vitesse, dégringola à la réception déserte. Quelque chose accrocha aussitôt son regard : la clef du 446 était au tableau.

— Mme Hurwitz est sortie ? demanda-t-il.

L'employé le regarda avec curiosité.

— La dame rousse ? Oui. Il y a une demi-heure.

Malko essaya de ne pas montrer son désarroi, et consulta sa montre : 1 h 30.

— Elle était seule ?

— Oui, dit le concierge. Ennuyé et compatissant.

Les drames passionnels, dans les hôtels, il y en avait tous les jours : Malko tendit la main vers la clef, avec dans l'autre un billet de cent marks :

— J'aimerais voir si elle ne m'a pas laissé un mot...

L'employé n'hésita qu'une seconde.

— Redescendez-moi la clef, demanda-t-il, je ne veux pas d'histoires... Elle peut rentrer.

Malko était déjà dans l'ascenseur. Arrivé à l'étage, il ouvrit la porte du 446, puis examina la chambre. La valise de Renata et celle du colonel étaient toujours là. Son soulagement fut de courte durée : l'attaché-case bordeaux avait disparu. Malko ouvrit les deux valises et les fouilla. Son angoisse s'accrut : le pistolet Makarov du colonel n'était plus là non plus. Renata était bel et bien partie. Il se rua sur le téléphone et appela Eric Russel.

— Je vais chercher le colonel, fit l'Américain.

— Une minute, dit Malko. Renata Hurwitz a disparu...

Le silence à l'autre bout du fil fut minéral, puis Eric Russel explosa :

— Disparue ! Qu'est-ce que vous voulez dire...

Malko lui décrivit la situation, en concluant :

— Demandez à Hans Dorbach si elle avait des amis à Munich. Ce qu'ils avaient convenu entre eux. Ce n'est peut-être qu'une fausse alerte.

— J'y vais.

Malko attendit quelques minutes, puis une voix tremblante d'émotion éclata dans ses oreilles.

— Où est-elle ? Qu'en avez-vous fait ?

La voix du colonel prussien était méconnaissable, angoissée, détimbrée.

— Je l'ignore, dit Malko. Nous avons dîné ensemble et elle m'a dit qu'elle se couchait. Elle est peut-être allée faire un tour.

— Faire un tour ! explosa l'officier. Cette salope ne va pas faire de tour. Elle est partie retrouver un homme. Elle ne pense qu'à ça. C'est une chienne en chaleur, une...

Malko eut envie de lui faire remarquer que ça n'avait pas l'air de lui déplaire dans la Rolls... Mais ce n'était pas le moment...

— Vos paroles dépassent sûrement votre pensée, Herr Oberst, dit-il. Connaissiez-vous quelqu'un à Munich ?

— *Nein !*

L'officier prussien avait aboyé. Complètement déstabilisé, perturbé.

— J'arrive ! dit-il, avant de raccrocher.

Malko avait entendu en background les protestations des gens du

BND. Le colonel Dorbach semblait bien avoir la pulpeuse Renata dans la peau, jusqu'à l'os. Cela promettait. Où pouvait-elle être partie ? Une petite pensée s'infiltra dans la tête de Malko, redoutable. On ne va pas retrouver un homme avec un pistolet et des documents. Il y avait deux possibilités. Ou Renata avait été contactée par les gens de l'Est, qui lui avaient offert une fortune pour ses documents. Ou elle avait décidé de voler de ses propres ailes et de les négocier plus tard.

Sans l'aide du colonel Dorbach. D'après le peu qu'il savait d'elle, ce n'était pas impossible...

Malko fouilla la chambre très minutieusement, cette fois. Son regard tomba sur une enveloppe glissée sous l'oreiller. Un seul mot dessus, HANS. Il l'ouvrit. Elle contenait quelques lignes, d'une haute écriture penchée.

Schatzi, je crois que nous nous débrouillerons mieux chacun de notre côté. Bonne chance !

Il prit le papier et le plia dans sa poche. La fugue amoureuse du colonel Dorbach tournait mal. Il n'avait pas encore analysé toutes les conséquences de ce revirement quand l'officier est-allemand, fit irruption dans la chambre, les yeux hors de la tête, suivi d'Eric Russel.

Il s'arrêta, balaya la pièce du regard et sembla se ratatiner.

— Elle n'est pas revenue ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Non, avoua Malko.

Une heure cinquante du matin... Derrière Eric Russel, il y avait deux civils, des officiers du BND. Semblables avec leurs imperméables et leurs statures massives. Dépassés par les événements. Le colonel Dorbach se laissa tomber sur le lit la tête entre ses mains.

— Je veux la retrouver, murmura-t-il. Ce n'est pas possible...

Personne n'ouvrit la bouche. Malko cherchait à attirer le regard d'Eric et il y parvint enfin.

— Je vous laisse quelques instants, dit-il à haute voix au colonel Dorbach.

Il regagna sa chambre, accompagné de l'Américain, referma la porte de communication et lui tendit sans un mot le message laissé par Renata Hurwitz. Il vit le sang se retirer du visage d'Eric Russel. Celui-ci, décomposé, leva enfin les yeux et dit froidement :

— Vous l'avez laissée filer. À vous de la retrouver.

Un ange passa et s'enfuit aussitôt, écoeuré de tant de mauvaise foi.

— Si le colonel Dorbach m'avait trouvé dans son lit, fit remarquer Malko, il y aurait eu *aussi* un drame. Vous ne m'avez dit ni de coucher dans son lit ni de dormir sur le paillason de sa chambre... Ce n'est pas mon métier. Je m'attendais à une attaque, pas à une fugue.

L'Américain était affolé, perdu.

— Il est fou d'elle ! dit-il enfin. Il nous en a parlé tout le trajet. Il

n'a jamais baisé comme ça, paraît-il, c'est la reine des salopes. Il la trimbale dans sa tête...

— Il trouvera une autre, remarqua Malko, ce n'est pas ce qui manque, les salopes, dans ce pays... Pas besoin d'en importer... Il faudrait peut-être lui dire la vérité. Qu'elle est partie pour de bon...

— On a le temps, dit Eric Russel. Il va dormir. Demain matin, il réagira peut-être mieux. Attendons un peu.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Des coups violents ébranlèrent la porte de communication. Malko ouvrit et le colonel Dorbach fit irruption dans la chambre, la tête à l'envers, les yeux fous. Il se planta devant Malko.

— Les papiers, dit-il. C'est vous qui les avez ?

— Quels papiers ? demanda Malko, qui savait très bien à quoi s'en tenir.

— Les documents que cette salope a passés pour moi ! hurla Dorbach. Cette traînée, cette *Sckweinerei* !⁽²¹⁾

Bientôt, il allait être à court de vocabulaire. Il se calma d'un coup et ses traits se défirent comme s'il réalisait brutalement quelque chose. Il se laissa tomber dans un fauteuil et demanda d'une voix faible :

— Quelque chose à boire, je veux de la vodka...

Un des agents du BND se précipitait déjà vers le téléphone.

Malko dit, à haute voix :

— Eric, venez, nous allons fouiller l'autre chambre.

La porte repoussée, il apostropha Eric Russel :

— Il va falloir lui dire. Je m'en charge. Pendant ce temps, allez voir le standard, essayez de savoir si elle a téléphoné, et à qui.

Il regarda les vêtements épars et réalisa que la robe de laine blanche manquait. Plus pratique que la tenue qu'elle avait pour le dîner.

— À cette heure-ci, elle n'a pas pu prendre l'avion, dit Malko. Elle n'avait aucun bagage. À ma connaissance, pas d'argent. Donc, elle est allée retrouver quelqu'un. Qui peut simplement être son amant sans être au courant des documents explosifs qu'elle possède. Ou encore, elle a tout manigancé, et s'est adressée à un agent de l'Est qu'elle fait chanter.

— Il faut à tout prix savoir ce qu'il y a dans ces documents, dit Eric Russel. Le seul qui puisse nous le dire, c'est le colonel Dorbach...

— Je vais essayer de le faire parler, promit Malko. Demandez au BND de vérifier les hôtels, les locations de voitures, les gares. C'est à peu près tout... La police locale devrait donner un coup de main.

Eric Russel ne bougeait pas.

— La police locale est très CDU⁽²²⁾ remarqua-t-il. Antigouvernementale. Si cette histoire s'ébruïte, nous allons vers de sérieux problèmes.

— Si nous ne retrouvons pas Renata Hurwitz, fit sèchement Malko, les problèmes seront pires.

Il n'eut pas le loisir de continuer. À travers la cloison, la voix de Hans Dorbach hurla :

— *Herr Linge, kommen Sie sofort !*⁽²³⁾

Eric Russel leva les yeux au ciel. Malko lui fit signe de filer. Hans Dorbach était le seul à pouvoir l'aider à retrouver Renata. En révélant ses secrets. Encore fallait-il qu'il le veuille... Il poussa la porte et entra dans la pièce où l'attendait le transfuge. La nuit menaçait d'être longue.

CHAPITRE IV

Le colonel Hans Dorbach, la cravate défaits, affalé dans un fauteuil, le regard torve, fixait d'un air absent un coin de la chambre, un verre vide au bout des doigts. Une bouteille de vodka, posée par terre, était déjà sérieusement entamée.

Depuis une heure, il n'avait pas ouvert la bouche. Apparemment résigné. Malko ne lui avait pas parlé de la lettre d'adieu. Deux agents du BND campaient dans la chambre voisine. Il allait être trois heures du matin. Un coup léger fut frappé à la porte de communication qui s'entrouvrit sur Eric Russel. Malko le rejoignit.

— Alors ?

— Renata a pris un taxi en sortant d'ici, annonça l'Américain. Elle était seule et s'est éloignée à pied dans Schwabing. Le chauffeur a remarqué l'attaché-case. Elle semblait très calme, possédait de l'argent allemand, le chauffeur a vu la liasse. Elle n'a pas repris d'autre taxi-radio.

— Et les hôtels ?

— Rien.

— Le téléphone ?

— Elle a passé deux appels locaux. N'en a reçu qu'un.

— Merderie absolue ! murmura Malko. Munich est une grande ville et elle peut déjà l'avoir quittée. Avec la personne qu'elle a retrouvée...

— Qui ?

— Hans Dorbach le sait peut-être, mais j'ai été jusqu'ici incapable de lui sortir un mot. Il boit et devient de plus en plus hébété. Avec tout ce qu'il a avalé depuis cet après-midi, je me demande comment il tient encore debout. Vous êtes sûr de ne rien avoir appris qui puisse nous aider, pendant le « debriefing » ?

L'Américain fit la moue.

— Rien. Les gens du BND l'ont embarqué sur les projets offensifs de L'Allemagne de l'Est, les plans d'attaque, les liaisons entre les différents organismes d'espionnage de la DDR, le Groupe 2000, l'*Interkontrolle*, l'IPW⁽²⁴⁾ Quand on a mentionné des faits précis, des « taupes », il a dit qu'on en reparlerait après. Il a prétendu détenir le nom des principaux agents de l'Est infiltrés dans les services « sensibles » de la Bundesrepublik, y compris le BND, le *Verfassungsschutz*⁽²⁵⁾ et la Chancellerie. Il n'est pas revenu là-dessus, et les autres n'ont pas insisté, comme s'ils avaient la frousse de ce qu'il allait leur apprendre.

— Qui est au courant de sa présence ici ?

— Sept ou huit personnes, pas plus, dont la plus importante est le

directeur du Renseignement du BND, Günter Rosenberg. Le chancelier Schmidt n'a pas encore été prévenu. Ce sera fait demain matin. Les gens du BND piaffent pour retrouver Dorbach. Ils veulent continuer avant que l'histoire ne soit publique. Nous aussi.

— Dans l'état où il se trouve, dit Malko, il n'est pas capable de grand-chose : je crois qu'il faut crever l'abcès. Il va peut-être nous donner une piste. Je n'aime pas la façon dont Renata a disparu. Elle a pu être manipulée par des agents de la DDR qui la liquideront et récupéreront ses documents.

— Je vais me reposer, dit Eric Russel. Faites-moi signe s'il y a du nouveau.

Malko regagna l'autre chambre. Hans Dorbach s'était redressé et le fixait d'un œil glauque.

— Où est passé cette salope ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

Malko eut un sourire plein de compassion.

— Herr Oberst, dit-il, je dois vous avouer quelque chose. Frau Hurwitz est partie pour de bon. Elle vous a laissé une missive que nous venons de découvrir.

Il lui tendit le papier laissé par Renata. L'officier s'en empara. Il resta à le lire comme si cela avait été une lettre de douze pages. Puis il releva sur Malko des yeux gris, sans expression. Les muscles de sa mâchoire tremblaient. Ses traits s'étaient affaîsés. Il réprima un hoquet et dit d'une voix cassée :

— Vous saviez depuis ce soir ?

Malko s'abstint de répondre. Cela ne changeait rien.

— Il y a peut-être une chance de la retrouver, dit-il. Frau Hurwitz a donné plusieurs coups de fil. Connaissait-elle des gens à Munich ?

— À Munich ? dit Hans Dorbach d'une voix absente. Non, je ne crois pas.

— Elle a emporté vos papiers, fit Malko. Y aurait-il dedans quelque chose qui nous donne une piste ? Que contiennent-ils ?

Le colonel Dorbach le fixa avec une expression bizarre, puis ses traits s'éclairèrent d'une espèce de sourire sardonique.

— De quoi déclencher une épidémie, Herr Linge...

— Une épidémie ? fit Malko. Ce sont des documents relatifs à des armes chimiques ou biologiques ?

Hans Dorbach secoua la tête.

— *Nein, nein...* Une épidémie de suicides, Herr Linge.

— Pourquoi ?

— Parce que les taupes n'aiment pas sortir de leur trou... Il y a dans ces papiers de quoi les faire sortir, du moins les plus grosses, Herr Linge.

— Vous pensez qu'elle a l'intention de se servir de ces noms ?

Hans Dorbach ne répondit pas. Malko insista.

— Herr Oberst, si vous nous donniez ces noms, nous pourrions probablement retrouver Renata Hurwitz. C'est ce que vous souhaitez, *nicht wahr* ?

L'officier secoua la tête, l'air désespéré.

— Plus maintenant, Herr Linge. À quoi bon ? Je sais ce qu'elle vaut. Alors, la retrouver pour lui tirer une balle dans la tête ? Cela ne vaut pas la peine. *Dos ist fertig, ganz fertig...*(26)

— Mais, au moins, cela nous permettrait de mettre hors d'état de nuire ces agents de la DDR, remarqua Malko. Même si vous ne voulez plus de Renata Hurwitz...

Un éclair brilla dans les yeux imbibés d'alcool du colonel est-allemand. Il se redressa, presque comiquement.

— Herr Linge. Je voulais bien livrer ces noms, parce que j'avais besoin d'argent pour vivre avec Renata. Il n'y a plus de Renata. Je n'ai plus de raison de le faire...

Soudain, l'officier allemand éclata d'un rire strident, plié en deux, un rire de schizophrène. Malko le laissa se calmer et n'eut même pas à l'interroger.

— Elle a tout emporté, hoqueta le colonel Dorbach. Les noms, les preuves, les dates. Vous devriez la retrouver, mein Herr, cela sera très intéressant...

Il avait des yeux de fou.

— Pourquoi vous a-t-elle quitté ?

Haas Dorbach regarda fixement Malko.

— *Warum* ? Je n'en sais rien. Elle ment très bien. Son mari a toujours ignoré qu'elle était ma maîtresse. Un jour, il a téléphoné de très loin. Nous étions en train de faire l'amour, chez elle. Renata a décroché. Elle lui a parlé, sans s'arrêter, d'un ton très naturel, amoureux. Avec moi dans son ventre... J'avais honte.

Il se tut et se versa une rasade de vodka. Les yeux injectés de sang, le teint gris, la chemise froissée, il n'avait plus rien du Prussien impeccable qui avait franchi le Rideau de fer douze heures plus tôt.

Il ne l'aiderait pas à retrouver Renata. Il y avait une chance qu'après un chantage ou deux, elle propose ce qu'elle avait directement à la CIA ou au BND. Il souhaitait qu'elle ne soit pas assez folle pour négocier avec la DDR, qui la paierait avec du plomb... Malko avait pitié de l'officier prussien effondré devant lui qui avait fichu sa vie en l'air pour rien, pour une salope sans cœur et sans entrailles, dont il ne profiterait même plus.

— Il faut dormir, dit-il, vous devez être épuisé. Demain, nous verrons. Je vais coucher dans le lit jumeau.

Dans l'état où il se trouvait, le colonel Dorbach était capable de se jeter par la fenêtre. L'officier est-allemand se laissa guider jusqu'à son lit. Malko l'aïda à se déshabiller. Hans Dorbach bredouilla :

— *Danke !* Je ne suis pas brillant. Un lâche...

La vodka faisait son effet. Quelques secondes plus tard, il ronflait. Malko se coucha à son tour. S'être donné tant de mal pour en arriver là ! Il restait à espérer la réapparition de Renata avant que le colonel ne se soit liquéfié. Hypothèse hautement improbable...

À son tour, il plongea dans le sommeil, le cerveau vide.

* *

*

Malko se réveilla en sursaut, quelqu'un le secouait. Eric Russel, le teint jaunâtre, pas rasé. Hans Dorbach ronflait à poings fermés dans le lit voisin.

— Réveillez-vous, demanda l'Américain. Il y a une conférence spéciale à Pullach, à six heures du matin. Pour faire le point. Il faut que nous y soyons... Deux agents du BND vont rester à côté pour veiller sur le colonel.

Malko avait l'impression d'avoir la tête pleine de plomb. Il enviait les ronflements de Hans Dorbach. Une douche le réveilla à peine et il se retrouva, frissonnant de froid et de fatigue, dans une BMW conduite par un agent du BND. Il faisait encore nuit et des lambeaux de brouillard flottaient sur la banlieue de Munich.

La Centrale ouest-allemande ressemblait à un hôpital, avec ses bâtiments sévères, gris et blancs, ses couloirs trop éclairés, et les gens en blouse blanche y circulant malgré l'heure matinale. Des techniciens. Eric Russel fit pénétrer Malko dans un bureau glacial où attendait un homme à lunettes, avec le teint rosé de l'amateur de charcuterie, plutôt enveloppé. L'Américain le présenta :

— Otto Diesman, chargé de mission auprès du directeur général du BND. C'est lui qui a pris en main notre affaire...

Otto Diesman avait devant lui un gros dossier bleu. Il sourit à Malko et précisa :

— Je viens d'aller chercher tous les éléments dont nous disposons à la chambre forte.

— Vous avez du nouveau sur Dorbach ? demanda Malko.

— Sur lui, non. Nous avons déjà fait un profil assez complet. Mais je me suis penché sur le mari de Renata Hurwitz, l'Oberstleutnant Richard Hurwitz. Ce que nous savons semble correspondre avec ce qu'elle vous a dit. Il est né à Berlin. Son père appartenait au Zentralkomitee du Parti, ce qui l'a aidé à entrer à l'académie Friedrich Engels, à Dresde, la meilleure école d'officiers de la DDR. Il a ensuite suivi un stage à l'académie Frunze, à Moscou. Après un temps de commandement dans les Panzers, il a été détaché en 1968 au ministère des Affaires étrangères de la DDR. De 1968 à 1970, il est

attaché militaire adjoint à La Haye.

— Il était déjà marié ? demanda Malko.

— *Jawohl !* Il a épousé Renata Stroll le 5 janvier 1968, juste avant de gagner son poste.

— Vous avez appris des choses sur elle ?

Otto Diesman secoua la tête, l'air désolé.

— Rien avant 1967. Sinon qu'elle est née à Karl Marx Stadt, le 14 avril 1946. Jusqu'en 67, le trou. À cette époque, elle est secrétaire au *Ministerium fur nationale Verteidigung*, l'équivalent du ministère de la Guerre. On ignore comment elle a rencontré Hurwitz. Ils se sont mariés à Berlin. Grâce à leur position, ils obtiennent un petit appartement dans la zone résidentielle de Pankow.

— Et après La Haye ?

— Attaché militaire adjoint à Londres, de 1970, à 1972. Ensuite, deux ans à Berlin, dont nous ignorons tout. Puis de nouveau un poste d'attaché militaire adjoint. À Paris, cette fois. 1974-1975, Ensuite, après un court séjour en Bulgarie pour des vacances, Richard Hurwitz est détaché au Groupe 2000.

— Profil intéressant, remarqua Malko. Il a toute la confiance du Parti. Est-il logique, comme me l'a dit Renata Hurwitz, qu'il ait été envoyé en Angola ?

— Absolument, confirma Otto Diesman. Il est assez élevé en grade maintenant pour diriger une mission d'assistance technique...

Le jour se levait. Malko sentait ses yeux se fermer. Otto Diesman semblait connaître à merveille son sujet. Il lui en fit la remarque. L'Allemand sourit modestement.

— Oh, j'ai travaillé longtemps avec Herr Günter Rosenberg, qui est maintenant le directeur du Renseignement. Un homme remarquable qui a étudié la DDR avec une loupe...

— Que dit-il de cette affaire ?

Otto Diesman eut son bon sourire de Bavarois.

— Rien. Herr Rosenberg ne révèle jamais rien de ce qu'il pense.

— A propos, demanda Malko, sait-on comment Hans Dorbach et Renata Hurwitz se sont rencontrés ?

— Nous avons posé la question à Hans Dorbach, répliqua Otto Diesman. Il l'a connue à Berlin. Il y venait en mission pour rendre compte à divers organismes. C'est justement parce que leur liaison ne pouvait se développer de façon pratique qu'il a décidé de passer à l'Ouest, afin de filer le parfait amour...

Un ange passa, marchant au pas de l'oie, et s'éloigna en ricanant. Le colonel Dorbach avait joué le mauvais cheval. On frappa à la porte et un homme en blouse blanche apporta trois cafés dont la seule odeur donna la nausée à Malko. Celui-ci résuma :

— Donc, le récit de Hans Dorbach est vraisemblable ?

— Absolument fit Otto Diesman. Il nous a dit la vérité. Du moins une partie. Car je pense que certaines informations qu'il détient viennent en réalité de l'Oberstleutnant Hurwitz. Celui-ci, en effet, a sûrement eu plus facilement accès à des informations « classées » que Dorbach. Nous sommes à peu près sûrs qu'il a travaillé ou qu'il travaille encore à la *Hauptverwaltung für Aufklärung*, qui est l'équivalent de notre BND.

— C'est rare d'avoir des informations à ce niveau, fit remarquer Malko.

— Rarissime, confirma le Bavarois.

Hélas, tout cela s'évanouissait en fumée avec la belle Renata.

Le téléphone sonna, et Otto Diesman décrocha. Malko sentit la nuance de respect dans sa voix, malgré les monosyllabes. Quand il reposa le téléphone, après plusieurs minutes, il semblait catastrophé.

— Que se passe-t-il ? demanda Eric Russel.

Otto Diesman était moins rose.

— Des choses graves, dit-il. Le président de la DDR, Herr Honecker, a téléphoné au chancelier Helmut Schmidt, il y a un moment. Il accuse le BND d'avoir monté toute l'opération Dorbach, comme une provocation, et menace des représailles concernant les relations entre les deux Allemagnes si l'affaire ne se résout pas d'une façon satisfaisante pour la DDR...

Eric Russel ricana.

— Ce n'est pas la première fois que ce vieux bouc montre les dents...

— Bien sûr, reconnut Otto Diesman. Mais Herr Honecker a dû employer des arguments convaincants... Le Chancelier vient de téléphoner au directeur général pour lui demander que les membres de l'OTAN ne soient pas mis au courant de la présence de Dorbach ici...

— Honecker a-t-il mentionné Renata Hurwitz ? interrogea Malko.

— Pas à ma connaissance..., répondit Diesman. De toute façon, elle n'est pas ici et nous ignorons où elle se trouve.

— Les gens de la DDR ne se sont peut-être pas encore aperçus de sa fuite, avança Malko. Elle est partie officiellement. Mais cela ne saurait tarder. Il faudrait la retrouver avant que cela ne s'ébruite...

Eric Russel leva les yeux au ciel.

— *Yeah...* Mais comment !

— Il y a autre chose, meine Herren... Le Chancelier a autorisé un avocat est-allemand, Wolfgang Mogel, à rendre visite au colonel Dorbach avec son épouse et un officier supérieur de l'Armée Populaire de la DDR.

— Ici ! rugit Eric Russel, horrifié.

— Ici, confirma Diesman, abattu.

Eric Russel repoussa une mèche trop longue.

— Dites-moi, ce Wolfgang Mogel, ce n'est pas l'avocat qui traite tous les échanges de gens entre l'Est et l'Ouest ?

— *Richtig. Ganz korrekt*, confirma Diesman.

— Et qu'est-ce qu'il vient foutre ici ?

Otto Diesman baissa les yeux.

— D'après la Chancellerie, cet avocat a l'intention de demander au colonel Dorbach s'il ne souhaiterait pas retourner en DDR...

Malko secoua la tête, accablé lui aussi.

— C'est fou ! dit-il. Pour qu'il soit fusillé aussitôt.

— Je pense aussi que c'est étrange, dit Otto Diesman, mais la Chancellerie semble attacher une grande importance à cette affaire. Nous attendons d'une minute à l'autre Herr Ferdinand Dickel, qui est *Staatssekretär am Bundeskanzleramt*, chargé spécialement des problèmes de sécurité. Il a la haute main sur les activités du BND, du BKA et du *Verfassungsschutz*.

Malko et Eric échangèrent un regard éloquent. La belle opération montée par la CIA prenait des allures de débâcle. Non seulement Renata Hurwitz avait disparu avec des informations vitales, mais les Allemands de l'Est avaient lancé une offensive pour récupérer Hans Dorbach sur un terrain où on ne les attendait pas. Avec, visiblement, la complicité objective de Bonn...

Il fallait dare-dare prendre des contre-mesures. Malko se leva.

— Je vais rentrer à l'hôtel et réveiller Hans Dorbach.

CHAPITRE V

Eric Russel se leva précipitamment et suivit Malko dans le couloir, sans même s'excuser auprès de Otto Diesman. Ils prirent l'ascenseur ensemble.

— Il ne faut pas s'affoler quand même ! dit l'Américain. Même si nous ne remettons pas la main sur Renata Hurwitz, il reste Dorbach. Il finira par dire ce qu'il sait. Il n'y a aucun risque pour qu'il retourne à l'Est. Il n'est pas fou...

— Pas fou, corrigea Malko, mais désespéré. Pour une fois qu'il fait un écart dans sa vie bien réglée d'officier prussien, il se casse la gueule. Tout s'écroule. Il est fou amoureux de Renata.

Ils étaient au rez-de-chaussée. La cour était sinistre dans la clarté glauque de l'aube. La BMW noire attendait.

— Allez lui remonter le moral, conseilla Eric Russel. En attendant qu'on retrouve Renata Hurwitz, je vais lui fournir un *ersatz*, comme ils disent ici. Qui lui ôtera le goût de l'uniforme.

— Qui ?

L'Américain sourit mystérieusement.

— Une copine. Qui rend parfois des services à la Company. Superbandante. Habite Bonn. Elle sera ici ce soir.

Lorsque Malko entra dans la chambre, Hans Dorbach avait les yeux grands ouverts, mais il était toujours couché. Il tourna Vers Malko un regard vide, inexpressif et demanda d'une voix lasse :

— Rien de nouveau ?

— Oui et non, répondit Malko. Frau Hurwitz n'a pas donné signe de vie, mais les gens de l'Est font beaucoup de bruit.

Il lui résuma ce qui se passait sans que le colonel Dorbach paraisse s'en soucier. Il jouait avec son drap, l'air ailleurs, les traits tirés. Finalement, il se leva et disparut dans la salle de bains. Malko en profita pour visiter sa valise, au cas où il aurait eu une seconde arme. Un quart d'heure plus tard, le colonel ressortit, rasé, coiffé, mais l'air aussi abattu.

— Je suppose que je dois aller à Pullach ?

— Je le crois, dit Malko. Vous ne voulez pas un breakfast ?

— Non, merci...

Le brouillard s'était levé et il faisait un temps superbe. L'officier est-allemand regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque chose, puis sortit de la chambre sans un mot. Ailleurs. Il monta dans la BMW noire avec la même absence d'expression. Malko se sentit soudain bêtement désœuvré.

Où chercher Renata ? Si le colonel est-allemand ne pouvait pas la

retrouver, eux avaient encore moins de chance.

Seul, Hans Dorbach avait la clef du problème. Malko pensa soudain à la remarque d'Otto Diesman, à propos des sources d'information. Et si Hans Dorbach ne savait rien ? Si c'était Renata Hurwitz qui possédât toutes les vraies informations, celles concernant les taupes infiltrées en Allemagne de l'Ouest ? Dans ce cas, Hans Dorbach ne parlait pas, non pour protéger son honneur, mais tout simplement parce qu'il ne savait rien ! Renata devenait-elle la seule intéressante à confesser ?

Il faudrait qu'il tente d'arracher la vérité à l'officier. Lors de la prochaine beuverie. En attendant, la journée risquait d'être longue.

* *

*

Quatre heures. Malko tournait en rond dans le hall du *Bayerischer Hof*. Exaspéré par l'attente. Aucune nouvelle de Pullach. La défection de Hans Dorbach n'était pas encore publique et le *Süddeutscher Zeitung* n'en disait pas un mot.

Une jeune femme élancée pénétra dans le hall et Malko admira sa silhouette. Une Junon blonde avec des cheveux courts, un tailleur dont elle tenait la veste à la main, découvrant le chemisier agréablement rempli. Des yeux bleus et durs comme seules les Allemandes en ont parfois. Avec ses hauts talons, elle devait mesurer un mètre quatre-vingts. Les jambes bronzées étaient fines, malgré la taille. Elle alla droit à la réception et, quelques instants plus tard, le haut-parleur nasilla :

— Herr Eric Russel. *Bitte schon*.

Malko s'avança vers l'inconnue.

— Eric Russel n'est pas là, dit-il, je suis un de ses amis, puis-je vous aider ?

La blonde le transperça de ses yeux minéraux et dit d'une voix dure et rauque :

— *Ach*, vous êtes Malko Linge, *der Serenissimus...*

Il y avait un rien d'impertinence dans sa voix. Malko ne s'en formalisa pas.

— À votre service, Fräulein...

— Marlène Teller. J'arrive de Bonn.

— Eric Russel m'a prévenu, dit Malko, avec un certain sourire. Il ne sera pas là avant un moment. Voulez-vous prendre un verre au bar ? Je vous expliquerai la situation.

— Volontiers, dit-elle, je fais monter mes affaires dans la chambre.

Le bar, avec ses boiseries sombres, était vide. Ils s'installèrent au fond, dans de profonds sièges de cuir. En croisant les jambes, Marlène Teller découvrit des cuisses bronzées. Elle ne portait pas de soutien-

gorge et sa lourde poitrine tombait un peu. L'assurance de ses yeux bleus avait quelque chose de provocant. Malko commanda un quart Perrier pour lui et du J and B pour Marlène. La jeune Allemande vida son verre d'un trait, l'emplit à nouveau et une troisième fois. Comme un homme. Sans cesse, elle croisait et décroisait ses longues jambes, révélant parfois le triangle blanc d'un slip, tandis que Malko lui parlait de Hans Dorbach.

— Les Prussiens sont tous les mêmes, conclut-elle avec une once de mépris. Sortis des champs de bataille, ils ne valent rien. J'ai eu un amant né en Poméranie. Quand je l'ai quitté, il a voulu se suicider... Moi, je ne me suiciderai jamais pour un homme...

— Vous êtes frigide ? demanda Malko en riant.

Elle le foudroya d'un éclair bleu.

— Pas du tout. Il m'arrive d'être amoureuse, mais je n'y attache pas trop d'importance... Les hommes sont tous les mêmes. Dès que vous tenez à eux, ils vous piétinent. C'est plus amusant de prendre les devants, *nicht wahr* ?

Malko se demanda soudain si Marlène Teller était bien le remède qu'il fallait à un homme en plein chagrin d'amour... La jeune femme dut lire dans ses pensées, et but d'un trait son quatrième J and B.

— Ne craignez rien ! Je serai douce comme un agneau avec notre petit colonel prussien. Et salope comme celle qui l'a plaqué ! Parlez-moi un peu de cette Renata. Est-ce qu'elle vous excitait ?

— Assez, dit Malko. Pourquoi ?

— Pour être comme elle. Voyez-vous, je suis une comédienne-née. Je m'amuse beaucoup...

— Et cela ne vous gêne pas de séduire un homme sur commande...

— *Ach !* Vous ne comprenez pas. C'est un challenge. Voilà un homme qui n'a pas envie de faire l'amour, qui a une autre femme dans la tête. Qui ne bande plus. Je vais extraire ses mauvaises pensées, lui redonner envie. C'est magnifique, non, pour prendre son pied ? Tout est dans la tête. Ensuite, je m'offrirai quelqu'un d'autre. Que je choisirai. Vous peut-être ? ajouta-t-elle.

— Merci, dit Malko. Je ne vais jamais au zoo sans ma maman.

Marlène lui jeta un regard assassin et se leva.

— Je vais me reposer. Appelez-moi dans ma chambre quand « il » sera là, 455.

Elle sortit, suivie par les regards admiratifs des clients arrivés entre-temps. Qu'est-ce qui poussait une fille superbe à se prostituer pour la CIA ? Malko n'eut pas vraiment le loisir de se le demander. Eric Russel fit irruption dans le bar, la figure à l'envers et se laissa tomber près de Malko.

— C'est la merde ! annonça-t-il. Le secrétaire d'État Ferdinand Dickel est arrivé. Il a eu un entretien avec le directeur du

Renseignement, dont notre ami Otto Diesman a eu des échos. Ils s'écoutent tous dans cette boîte... Ferdinand Dickel a confié, sous le sceau du secret, que la Chancellerie souhaitait, dans cette affaire, faire plaisir à la DDR. Au nom des intérêts supérieurs de la Bundesrepublik. Une réunion est prévue demain au BND avec l'avocat Wolfgang Mogel, Dorbach et sa femme !

— Il accepte ?

— Il accepte ! Il a l'air de s'en foutre. Le départ de cette salope de Renata l'a détruit. Aujourd'hui, on n'a rien pu en tirer : des onomatopées. On a une bande de magnétophone pratiquement blanche. Il semble se moquer de tout, reste des heures le regard dans le vide. Je lui ai promis, s'il nous aide, de l'emmener à Langley, à la « ferme », par un vol spécial, de lui donner tout le fric qu'il voudra, de le protéger, de lui refaire le visage. Tout. Aucune réaction.

— Et les taupes ?

— Rien, il ne répond pas. Pourtant, on lui a expliqué que si ce n'était pas lui, ce serait Renata Hurwitz qui parlerait... Je crois qu'il est tout simplement brisé. Il faut retrouver cette fille, nom de Dieu, sinon...

— Sinon, quoi ?

— Je ne sais pas... Il m'a dit qu'il parlerait plus tard, quand ça irait mieux... Demain, peut-être.

— Ils ne vont quand même pas le ramener de force, remarqua Malko. Le scandale serait trop grand. Qu'est-ce qui leur prend à la Chancellerie ?

— Je ne sais pas, avoua l'Américain. Honecker a dû faire un sacré chantage. Les gens du CDU hurlent comme des putois. Bon, ne le laissez pas, il est monté dans sa chambre.

— Marlène Teller est arrivée, annonça Malko.

Le visage de l'Américain s'éclaira.

— Ah, c'est notre dernière chance. Elle est chouette, non ? J'ai dit au colonel que c'était une journaliste du *Spiegel* et une amie. Qu'elle ne publierait son histoire qu'avec notre feu vert, le moment venu. Si c'est un type normal, à la fin de la soirée, il devrait être comme une bête...

— On verra, fit Malko sceptique.

* *

*

Marlène Teller était méconnaissable. Les cheveux blonds et plats de l'après-midi étaient coquettement bouclés, un haut de dentelle noire moulait une poitrine agressive comme un obus ; les jambes gainées de bas noirs semblaient encore plus longues, découvertes par une jupe de

velours noir pleine de fentes. Les yeux allongés jetaient des éclairs bleus. Quant à la bouche, on aurait dit un gros fruit tropical pulpeux.

Hélas, le colonel Hans Dorbach, en costume bleu, le teint aussi blanc que sa chemise, les yeux cernés, jeta à peine un coup d'œil à la jeune femme présentée par Eric Russel.

— J'ai retenu une table dans la meilleure boîte de Munich, annonça l'Américain avec une gaieté forcée. Ça va vous changer du « balcon de Thuringe »...

Hans Dorbach ne daigna même pas sourire. Il ne dit pas un mot durant le trajet effectué dans la Rolls. Le restaurant des *Drei Hussarden*, tendu de velours rouge, cosy, avec des lumières tamisées, était parfait. Un environnement de jolies femmes, d'hommes élégants. Eric Russel commanda un bordeaux 70 et entretint la conversation. Hans Dorbach répondait par monosyllabes. Son regard errait sur la salle, comme s'il s'était attendu à voir surgir Renata. Marlène Teller, assise à côté de lui, avait beau croiser les jambes jusqu'au nombril, il semblait ne rien remarquer. À part se livrer à des gestes carrément obscènes, elle ne pouvait pas faire mieux. C'était Marlène Dietrich dans *l'Ange Bleu*. Elle se penchait sur Hans Dorbach et lui parlait avec une voix basse, frémissante, tentant de lui faire raconter son histoire...

L'officier répondait quelques mots. Puis reprenait son verre. À mesure qu'il était vide, il le remplissait avec une régularité effrayante. En plus, le fracas de l'orchestre ne facilitait pas la conversation. Ils dégustèrent le saumon fumé et le rôle de chevreuil à toute vitesse, puis subirent l'orchestre.

— Je meurs d'envie de danser, lança à la cantonade Marlène Teller, les yeux dans ceux de Hans Dorbach.

L'officier est-allemand sembla ne pas avoir entendu.

Pour ne pas lui faire perdre la face, Malko se leva et invita la jeune femme. Celle-ci se colla aussitôt contre lui, ondulant des hanches, une jambe entre les siennes.

— On va l'exciter, murmura-t-elle. Il n'est pas de bois...

Elle se piquait au jeu. Mais Hans Dorbach continuait à s'intéresser au bordeaux. Eric Russel semblait au fond du désespoir. Malko décida de reprendre la direction des opérations. Une heure de plus et ils ramenaient le Prussien en civière... Il reconduisit Marlène à la table et se pencha sur l'officier.

— Herr Oberst, vous ne vous sentez pas bien ?

L'officier avait les yeux vitreux. Il éclata d'un rire forcé.

— Mais si, cela va très bien ! La nourriture est bonne, le vin excellent et cette jeune femme se donne beaucoup de mal pour me plaire... C'est vous qui l'avez trouvée ?

— Je crois que vous la fascinez, corrigea Malko plein de diplomatie.

Hans Dorbach haussa les épaules.

— Je n'aime pas danser, dit-il, et je ne sais pas.

— Rentrons au *Bayerischer Hof* suggéra Malko.

Le temps pour l'Américain de payer une addition monstrueuse et ils se retrouvèrent dans la Rolls. Elko Krisantem faisait un chauffeur très convenable, ayant glissé son Astra sous la banquette. De toute façon, une BMW du BND suivait avec quatre hommes à bord. Précaution inutile : Malko était certain que les Allemands de l'Est ne tenteraient rien de brutal pour le moment. Les pourparlers rompus, ce serait une autre histoire...

Dans le hall du *Bayerischer Hof*, il échangea un regard éloquent avec Eric Russel. Marlène Teller n'avait pas désarmé. Elle se rapprocha de Hans Dorbach.

— J'aimerais que nous puissions bavarder un peu, dit-elle. Que vous me racontiez votre histoire. Puis-je vous accompagner ?

— Si vous voulez, fit l'Allemand de l'Est.

Eric Russel les regarda monter dans l'ascenseur avec un sourire attendri... Marlène Teller était véritablement splendide... Il se tourna vers Malko :

— Je crois qu'elle va lui rendre goût à la vie...

— Espérons, soupira Malko. À quelle heure est le rendez-vous demain, avec sa femme ?

— Neuf heures du matin, au BND. Inutile de vous dire que les micros ne vont pas manquer dans la pièce. Mais je crois qu'il n'y a pas trop de souci à se faire : Hans Dorbach n'est pas fou. Il sait ce qui l'attend s'il repasse le Rideau de fer. Il vaudrait mieux pour lui qu'il reste comme gardien de nuit à Munich.

Malko ne chercha pas à doucher les certitudes de l'Américain. À chaque jour suffit sa peine.

— Et Renata ? demanda-t-il. Qui la recherche ?

— Nous avons été obligés de mettre au courant Ferdinand Dickel, avoua Eric Russel. Il a chargé le *Verfassungsschutz* de s'en occuper sans leur dire pourquoi, mais ils n'ont pas beaucoup d'éléments. Juste son signalement, rien, aucun point de chute.

Étant donné le nombre de gauchistes dangereux qui se terraient en Allemagne, ce n'était pas encourageant. Malgré une loi exigeant de déclarer tous les changements de domicile dans les trois jours, il y avait encore beaucoup de trous dans le filet...

On ne pouvait pas surveiller tous ceux que le BND soupçonnait de travailler pour l'Est. D'après les statistiques les plus optimistes, il y en avait dans les trente mille... Et ceux qui étaient vraiment importants avaient une couverture en béton. Il n'y avait plus qu'à jouer Marlène Teller gagnante...

À travers l'épaisse cloison, Malko guettait les bruits venant de la chambre du colonel Dorbach. Une demi-heure s'était écoulée depuis que l'officier était monté en compagnie de Marlène. Eric Russel semblait avoir eu raison.

Si on parvenait à arracher Hans Dorbach au souvenir de Renata, il reprendrait goût à la vie et serait prêt à monnayer ses « souvenirs ». Importants sûrement, sinon la DDR ne mettrait pas tant d'énergie à récupérer le transfuge. Ce n'était pourtant pas le premier...

Malko entendit à peine le coup frappé à sa porte. Il alla ouvrir après avoir pris son pistolet extra-plat. Il leva les yeux. Marlène Teller se tenait devant lui. Son maquillage avait coulé, son haut était défait, montrant sa lourde poitrine et elle avait ses chaussures à la main. Elle entra sans un mot et se laissa tomber dans un fauteuil en face de Malko. Il aperçut alors une marque violette sur le haut de son sein gauche, en demi-cercle.

— *Was...*, commença-t-il.

— Il m'a mordue et baisée comme une putain, dit-elle simplement. Un fou.

— Et maintenant ?

— Il boit.

Malko s'approcha de la porte de communication, prêta l'oreille et n'entendit rien. La machination de la CIA faisait long feu... Marlène Teller passa la main dans ses cheveux courts.

— Je vais me coucher, dit-elle simplement. Demain, je recommencerai. Il finira bien par s'apercevoir que je peux le rendre heureux.

Au moins, elle ne se décourageait pas ! Malko sentait qu'elle serait bien venue dans son lit, mais il n'avait pas envie de prendre les restes du colonel Dorbach. Marlène Teller remit ses chaussures et disparut dans le couloir.

Une fois seul, Malko déverrouilla doucement la porte de communication. Il y avait de la lumière dans la chambre du colonel Dorbach. L'officier cria :

— *Kommen Sie hier !*

Malko entra. Hans Dorbach était affalé dans un fauteuil, en pyjama, un verre à la main. À ses pieds, une bouteille de vodka était presque vide. Il fixa Malko d'un œil mauvais.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Malko tenta de le désarmer d'un sourire.

— Je m'assurais que tout allait bien.

— Tout ne va pas bien, fit amèrement Hans Dorbach et vous le

savez...

— Vous devriez dormir.

— Je suis bourré de somnifères. Cela ne me fait aucun effet. Fichez-moi la paix.

Malko battit en retraite, laissant la porte entrouverte et se coucha. Trois minutes plus tard, il dormait, épuisé.

* *

*

Il rêvait qu'on le pendait, que la corde se resserrait autour de son cou. Il se réveilla en sursaut, mais l'impression d'étouffement ne diminua pas. Au contraire. En quelques fractions de seconde, il réalisa que ce n'était pas un cauchemar, que quelqu'un lui serrait le cou, était en train de l'étrangler. Il se débattit, sentit un corps humain, écrasa le commutateur. Son agresseur, repoussé un court instant, revint à l'assaut au moment où la lumière s'allumait. C'était Hans Dorbach, torse nu, les yeux fous, les traits crispés. Malko sentit ses pouces s'enfoncer dans ses carotides, coupant l'arrivée du sang au cerveau.

— Dites-moi où vous la cachez ? Salaud ! cria Hans Dorbach. Dites-le-moi ou je vous tue...

Malko ne pouvait même pas répondre. Il envoya un violent coup de genou, tentant de repousser son agresseur. Mais, Dorbach, sous l'effet détonant des somnifères et de l'alcool, avait une force incroyable. Malko sentait les siennes diminuer sous les doigts de fer qui écrasaient sa gorge. Un voile noir passa devant ses yeux.

Réunissant toute son énergie, il prit le bras gauche de l'officier et parvint à l'arracher de sa gorge. Un peu soulagé, il pivota, écartant la seconde main, et emplit ses poumons, tandis que le sang se précipitait dans ses artères. Hans Dorbach s'avançait de nouveau, un lourd cendrier à la main.

— Où est-elle ? hurla-t-il. Rendez-la moi !

Le cendrier rata Malko d'un cheveu et s'écrasa sur le mur. Il saisit son pistolet et le braqua sur le colonel.

— Arrêtez !

L'autre sembla ne pas voir le pistolet et continua à avancer. Malko recula. Il ne pouvait quand même pas le tuer ! Visant le sol, il tira. La détonation fit sursauter Hans Dorbach qui s'arrêta net, regarda Malko comme s'il s'éveillait. Ses traits se défirent, ses bras tombèrent le long de son corps et brutalement, sans un mot, il fit demi-tour. Cette fois, Malko alla mettre le verrou de la porte de communication ! Sa gorge était marbrée de rouge. Le sang battait dans ses veines. Il laissa son cœur se calmer et alla frapper à la porte d'Eric Russel. L'Américain entrouvrit le battant après plusieurs coups.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Hans Dorbach a voulu m'assassiner... annonça Malko.

Eric Russel fut réveillé instantanément.

— Qu'est-ce qui lui a pris ?

— Il croit que nous avons kidnappé Renata !

— *My God !*

Malko lui raconta son réveil brutal. Ils retournèrent dans sa chambre et ils ôtèrent le verrou, ouvrant la porte entre les deux pièces. La chambre était allumée et Hans Dorbach ronflait comme un sourd en travers de son lit...

— Il va être frais demain, fit Eric Russel. Dès qu'il aura envoyé promener les zozos de la DDR, on le met dans un avion pour Langley.

— À condition que le BND soit d'accord, remarqua Malko. Et lui aussi. Ils sont concernés.

— J'ai l'impression qu'ils ont la frousse de ce qu'ils peuvent découvrir, avoua l'Américain. Depuis l'affaire Guillaume(27), ils sont traumatisés... Ils passent leur temps à se faire des dossiers les uns sur les autres. ». On revient toujours au même point : Renata Hurwitz. On dirait qu'elle a disparu de la surface de la terre.

— Il y a une possibilité que nous n'avons pas utilisée, suggéra Malko. Prévenir la presse. Faire exécuter un portrait robot de Renata et le diffuser. Elle est-assez belle pour qu'on la remarque. Cela peut donner un résultat...

— Il me faut l'autorisation de Pullach, dit l'Américain, sinon, ils m'arrachent les yeux. Allons nous coucher, la journée sera dure.

Hans Dorbach dormait toujours la bouche ouverte. Calmé. Malko éprouva une certaine pitié pour lui. Ce n'était qu'un début. Les défecteurs de son rang n'avaient devant eux qu'une vie dangereuse et déprimante. Un jour ou l'autre, le service Action du KGB finissait par les retrouver et les tuer. Pourtant, l'attrait de la liberté était tel qu'ils tentaient quand même le coup.

Surtout avec en prime une femme comme Renata Hurwitz. Malko se demanda à quoi ressemblait la femme de Hans Dorbach. Et comment le colonel est-allemand allait réagir à cette pénible rencontre, sans le réconfort de celle avec qui il s'était enfui.

CHAPITRE VI

Le colonel Dorbach avait tenu à remettre sa tenue gris fer à épaulettes vertes, ce qui avait fait sensation dans le hall du *Bayerischer Hof*. Seul manquait le pistolet ; emporté par Renata Hurwitz. Un peu raide, silencieux, distant, il était monté dans la BMW noire envoyée de Pullach, à côté de Malko. Celui-ci abandonna le spectacle de la route pour observer son voisin. Hans Dorbach avait les traits tirés et les yeux cernés. Il regardait droit devant lui, comme si Malko n'existait pas. À l'avant, les deux agents du BND n'étaient pas plus bavards. Malko se lança à l'eau :

— Cela ne vous gêne pas de revoir votre femme ?

Hans Dorbach tourna des yeux vides vers Malko.

— Ma femme ? Non, ça m'est égal. Nous ne sommes pas très intimes.

— Pourquoi avez-vous accepté de la voir, dans ce cas ?

Le colonel eut un léger haussement d'épaules et une crispation du menton.

— *Warum nicht* ? C'est le BND lui-même qui m'a demandé de me prêter à cette « formalité » désagréable, afin que les gens de chez nous ne puissent pas prétendre que je suis retenu contre mon gré... Vos amis de Bonn prennent grand soin de moi, Herr Linge. Il paraît même que le *Staatssekretär* Ferdinand Dickel a fait le déplacement pour me voir...

— Cette rencontre ne rime à rien, dit Malko. C'est une épreuve inutile pour vous.

Hans Dorbach ne répliqua pas, de nouveau plongé dans sa méditation. Malko attendit un peu avant de demander.

— Herr Oberst, que comptez-vous faire, si on ne retrouve pas Renata Hurwitz ?

Le colonel sembla surpris par la question. Puis il secoua la tête.

— Renata Hurwitz n'existe plus pour moi, Herr Linge. Qu'on la retrouve ou pas. Je vous l'ai déjà dit. Aussi ce que je vais faire a peu d'importance...

Malko n'eut pas le temps de lui demander une explication. Ils arrivaient à Pullach. Le poste de garde franchi, ils retrouvèrent Eric Russel qui les mena dans un bureau solennel ressemblant à la salle d'attente d'un dentiste. Otto Diesman apparut à son tour, beaucoup moins rose que la veille, nerveux. Il serra la main de Hans Dorbach avec affectation.

— Le *Staatssekretär* Ferdinand Dickel aimerait s'entretenir avec vous tout à l'heure, demanda-t-il à l'officier est-allemand.

Hans Dorbach eut un hochement de tête indifférent. Eric Russel s'était approché de la fenêtre qui donnait sur la cour d'entrée.

— Les voilà, dit-il.

Malko le rejoignit à son tour et aperçut une Mercedes noire arrêtée devant l'entrée du BND, accueillie par deux civils. Il jeta un coup d'œil vers Hans Dorbach. Celui-ci n'avait pas bougé, assis très droit sur une chaise, la casquette sur les genoux, ne montrant aucune curiosité. Il retourna à la fenêtre.

Les portières de la Mercedes venaient de s'ouvrir. Une femme et deux hommes en descendirent. La femme était mince, sanglée dans un manteau de daim avec un visage triangulaire et dur, mais pas désagréable à regarder. Une grosse bouche, les joues creuses, des cheveux blonds ramenés en chignon. Certainement Frau Dorbach. Pas du tout la bobonne que Malko s'attendait à voir. Le gros homme portant des lunettes d'écaille et une serviette de cuir devait être Wolfgang Mogel, l'avocat. Quant au troisième, bien qu'il soit en civil, la raideur de son maintien indiquait sans aucun doute possible un officier est-allemand. La délégation de la DDR était au complet. Ils pénétrèrent dans le grand bâtiment sous la surveillance de leurs guides.

Tout cela avait quelque chose d'irréel.

Il s'aperçut soudain que Hans Dorbach s'était levé et observait la scène de la fenêtre voisine. Il tourna la tête vers Malko et dit d'une voix un peu tendue :

— Vous avez vu, le plus grand, dit-il, c'est le général Klaus-Dieter Baumgartner. Le patron des *Grenzetruppen*. Un bon chef, très juste, très intègre...

— Un communiste aussi, souligna Malko, qui a juré fidélité à l'armée soviétique.

La porte s'ouvrit sur un agent des BND. Otto Diesman se leva et Hans Dorbach emboîta le pas aux deux hommes.

Restés seuls, Eric Russel et Malko se regardèrent sans un mot, aussi angoissés l'un que l'autre. Le fantôme de Renata passa dans la tête de Malko et s'évapora aussitôt. L'Américain alluma nerveusement une cigarette.

— Je vais essayer de savoir ce qui se passe, dit-il. Attendez-moi là.

* *

*

L'angoisse de Malko commençait à se dissiper un peu quand Eric Russel fit irruption dans la pièce, visiblement bouleversé.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko.

L'Américain se laissa tomber à côté de lui.

— Je ne sais pas, mais je n'aime pas ça... J'ai pu parla : avec un des types d'ici qui appartient au CDU et il m'a appris des trucs bizarres. La Chancellerie exige d'être tenue au courant de l'affaire heure par heure. C'est la raison de la présence ici de Ferdinand Dickel, « l'œil de Helmut Schmidt ». Il est enfermé dans un bureau et téléphone sans arrêt. Il a tenu à recevoir lui-même la délégation de la DDR. Il semble que le Chancelier ne soit pas ennemi d'un « arrangement ».

— Mais quel arrangement ? fit Malko, horrifié.

Eric Russel se pencha vers lui.

— Mon copain m'a dit que Dickel aimerait bien que le colonel Dorbach reparte à l'Est...

— Mais c'est monstrueux ! s'insurgea Malko. Il veut l'envoyer à la mort...

L'Américain alluma une nouvelle cigarette, et soupira :

— Cette histoire prend des dimensions historiques... Honecker a téléphoné plusieurs fois lui-même au Chancelier, disant que la défection de Dorbach était un *casus belli*. Une machination CIA-CDU pour nuire au rapprochement entre les deux Allemagnes. Que cela risquait d'avoir des conséquences dramatiques sur les relations Est-Ouest, etc. Il prétend que le colonel Dorbach a agi dans un moment de dépression, qu'il n'a jamais voulu trahir, que c'est une affaire personnelle. Bref, ils meurent de trouille. Et ils ont dû offrir de sacrées compensations au Chancelier pour qu'il les écoute.

— Et dans tout ça, on ne parle pas de Renata, remarqua Malko.

— Hans Dorbach n'a jamais prononcé son nom. Si son mari est en Angola, sa disparition peut passer inaperçue quelques jours. Après tout, elle n'est pas partie en compagnie du colonel. Et à part nous, personne ne l'a vue...

— Le BND est au courant.

— Certains membres seulement. Et ils ne savent pas qu'elle est venue de l'Est. Comment croyez-vous que ce face-à-face va se passer, entre Dorbach et sa bonne femme ?

— Qui sait, dit Malko, ce qui se passe dans la tête d'un Prussien ?

— Je vais voir comment cela se déroule, dit l'Américain. Ils sont ensemble depuis une heure déjà.

Eric Russel réapparut quelques minutes plus tard et fit signe à Malko de le suivre. Ils parcoururent des couloirs blancs et vides pour rejoindre une petite pièce où se trouvaient déjà deux hommes, dans des fauteuils, devant une console comportant six écrans de télévision. Un des deux observateurs était Otto Diesman. Ce dernier quitta la pièce presque aussitôt. Un seul des écrans était allumé.

Malko reconnut sur cet écran Hans Dorbach en compagnie des trois envoyés de l'Allemagne de l'Est. Frau Dorbach et l'avocat semblaient muets, mais les lèvres du général est-allemand bougeaient.

— Que disent-ils ? demanda Malko.

Sans répondre, Eric Russel tourna un bouton. Aussitôt un reniflement aigu leur vrilla les oreilles.

— Ils ont amené des brouilleurs avec eux, dit-il, les appareils se trouvent dans la serviette de l'avocat. Un modèle super-sophistiqué. Les gens du BND essaient de trouver la parade depuis le début de la conversation, mais pour le moment, c'est zéro...

De mieux en mieux ! Malko examina sur l'écran le visage du transfuge. Le colonel Dorbach semblait en proie à un terrible dilemme, soumis à une pression psychologique terrifiante. Comme fasciné par le général Baumgartner. Sa femme ne le lâchait pas des yeux, esquissant un sourire dès qu'il la regardait...

— Donc, on ne sait pas ce qu'ils se disent ? demanda Malko.

— Non, rien, avoua l'Américain.

C'était angoissant, ces images muettes avec le sifflement en sourdine. Soudain, l'avocat consulta sa montre, puis se leva et sortit de la pièce.

— Je vais voir ce qu'il y a, annonça Russel.

Malko n'avait pas envie de bouger, captivé par cet étrange spectacle : un général est-allemand en train d'essayer de « retourner » un défecteur en pleine Centrale du Renseignement ouest-allemande... Quelque chose ne tournait pas rond dans l'Allemagne de Helmut Schmidt...

Eric Russel réapparut dix minutes plus tard, livide.

— La Chancellerie vient d'annoncer qu'en cas de retour du colonel Dorbach en Allemagne de l'Est, les autorités de DDR ont formellement promis de n'engager aucune poursuite judiciaire ou administrative contre lui... C'est ce fumier d'avocat qui vient de le préciser.

Une angoisse mortelle serra la poitrine de Malko.

— Quelque chose est en train de se passer à notre insu, dit-il. Sinon, on ne publierait pas un communiqué pareil... Il faut interrompre la réunion avec la délégation est-allemande. Ils sont en train de le retourner... Allez chercher Diesman !

Eric Russel disparut comme une fusée. Malko se remit à observer l'écran en compagnie du fonctionnaire anonyme du BND qui n'avait pas dit un mot. Le général Baumgartner parlait toujours. Soudain, Hans Dorbach tira un carnet de la poche de son uniforme, griffonna quelque chose sur une page et la plia, puis appuya sur une sonnette placée sur la table basse. Il se leva quelques instants plus tard et la tendit à un agent du BND qui venait d'ouvrir la porte.

Qu'est-ce que cela signifiait ? À son tour, Malko se rua hors de la chambre d'observation. Pour se heurter sur le seuil à Eric Russel. Décomposé.

— Il vient de me faire passer un mot, demandant si on avait

retrouvé Renata, annonça l'Américain. Il attend la réponse. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Dites-lui la vérité, conseilla Malko, résigné. Cela ne servirait à rien de gagner quelques heures. À propos, que dit le directeur du Renseignement ?

— Il paraît qu'il est fou furieux, mais il ne peut rien contre les ordres de la Chancellerie. Il a refusé de rencontrer Ferdinand Dickel.

Eric Russel griffonna un seul mot sur une carte : *Nein*, la plia et ressortit de la pièce. Malko se remit en face de l'écran. Il vit la porte s'ouvrir et l'agent du BND remettre à Hans Dorbach la carte d'Eric Russel. Le colonel la regarda, puis la mit dans sa poche, sans que son visage ait exprimé quoi que ce soit. L'avocat se glissa de nouveau dans la pièce et la discussion reprit.

Malko tenta de remettre le son, obtenant toujours le même sifflement strident... Il en était réduit à suivre le mouvement des lèvres. L'avocat parlait maintenant. Puis il se tut. Un silence assez long suivit, et enfin Hans Dorbach lâcha quelques mots.

Malko n'en pouvait plus d'anxiété. C'était un drame qui se déroulait devant ses yeux.

Soudain, le général Baumgartner avait pris une attitude moins guindée, l'avocat souriait et Frau Dorbach semblait prête à se jeter dans les bras de son mari. Même le colonel Dorbach paraissait moins tendu, ses traits avaient perdu leur rigidité. L'avocat ouvrit sa serviette et en sortit des papiers qu'il tendit au colonel Dorbach. Ce dernier commença à les lire avec attention.

Il était encore en train de les lire quand Eric Russel rejoignit Malko. Plus bouleversé que jamais.

— Pas question d'interrompre la réunion, annonça-t-il. Notre ambassadeur va tenter d'intervenir au niveau du Chancelier. C'est insensé, si le colonel repart en DDR sans révéler les noms des taupes en place dans les organismes ouest-allemands.

— Qui sait ? dit Malko. C'est peut-être la raison pour laquelle Helmut Schmidt préfère qu'il s'en aille. Ce serait gênant, une nouvelle affaire Guillaume...

— C'est monstrueux !

Soudain, le regard de Malko fut attiré par ce qui se passait sur l'écran. Le général Klaus-Dieter Baumgartner, debout, serrait longuement la main de Hans Dorbach ! Souriant tous les deux, sous l'œil bienveillant de Frau Dorbach et de l'avocat... Cette poignée de mains ne se terminait pas. Malko avait l'impression qu'on lui broyait le cœur.

— C'est fichu ! dit-il à Eric Russel.

— Attendez ! Je vais me renseigner, fit l'Américain.

Malko n'eut pas besoin d'interroger Eric Russel pour savoir que la catastrophe était arrivée.

— C'est effroyable ! prononça l'Américain, d'une voix blanche. Le colonel Hans Dorbach a accepté de repartir en DDR. Il ne sera soumis à aucune poursuite. La délégation est-allemande exige que les bandes de magnétophone de son interrogatoire soient détruites en leur présence. Il va tenir une conférence dans quelques minutes pour annoncer qu'il repart de son plein gré. Ensuite, il monte dans leur voiture et c'est fini... Direction, la frontière...

Il en avait des larmes dans la voix. Malko regarda sur l'écran le visage impassible du colonel Dorbach. Il le revoyait marcher à travers le champ de mines, deux jours plus tôt, franchir les barbelés ; il revivait sa joie en retrouvant Renata Hurwitz. Il avait risqué sa vie plusieurs fois et maintenant, il repartait volontairement vers une femme qu'il avait déclaré ne plus aimer et un monde qu'il avait rejeté, brisé par sa déception sentimentale. La dialectique du général Baumgartner avait achevé le travail.

Eric Russel tira Malko par la manche.

— Venez, ils vont sortir.

Ils traversèrent le building presque en courant pour gagner la salle de conférence où se trouvaient déjà plusieurs hauts fonctionnaires du BND.

Malko remarqua, au premier rang, un personnage minuscule, pas plus d'un mètre cinquante, maigre comme un squelette, avec une chemise rose, dont le col en oreille de cocker descendait jusqu'à la pointe de ses seins. Ses grands yeux bleus candides semblaient pleins de larmes. Tout son visage fripé, d'un blanc crayeux, exprimait une tristesse infinie.

— C'est Ferdinand Dickel, souffla Eric Russel à Malko. Il a déjà eu trois infarctus... Si vous soufflez dessus, il tombe.

Le *Staatssekretär* de la Chancellerie paraissait perdu dans ses pensées, les mains croisées sur ses genoux.

Les quatre Allemands de l'Est entrèrent et s'installèrent sur l'estrade, l'avocat au milieu. Celui-ci prit aussitôt la parole, d'une voix douce et bien articulée :

— Meine Herren, dit-il, je dois d'abord rendre hommage à la parfaite correction du chancelier Helmut Schmidt qui nous a permis de mener à bien cette négociation. Voici les points sur lesquels nous sommes tombés d'accord. *Der Genosse Oberst*(28) Hans Dorbach a décidé de regagner la DDR. Nous allons signer un protocole qui sera rendu public, d'après lequel il ne pourra être victime d'aucune

poursuite judiciaire ou administrative. *Der Genosse Oberst* a agi dans un moment de dépression consécutif à des problèmes personnels...

Il se tut, balayant la salle de son regard malin.

— Afin qu'il ne subsiste aucune conséquence fâcheuse pour l'avenir du colonel Dorbach au sein de l'Armée populaire de la DDR, les autorités de Bonn ont accepté de détruire ses procès-verbaux d'interrogatoire. Ce qui va être fait séance tenante.

Il posa son regard sur un membre du BND assis à côté de Ferdinand Dickel, une petite valise sur les genoux. Celui-ci se leva d'un pas d'automate et installa sur l'estrade un magnétophone. L'avocat est-allemand le mit en marche et on entendit la voix monocorde du colonel Hans Dorbach, déclinant son identité et son grade. Ce dernier semblait ailleurs, comme si tout cela ne l'avait pas concerné... Alors, avec une solennité presque comique, l'avocat ôta la bande du magnétophone, la posa sur un plateau, puis l'alluma avec son briquet. Le plastique brûla rapidement avec une flamme claire, et de petits crépitements troublèrent le silence de mort de la salle...

Malko se pencha vers Eric Russel.

— J'espère qu'ils ont une copie...

— Même pas ! répondit l'Américain sur le même ton. Ils sont terrorisés par la Chancellerie. Mais il paraît que la police de Munich a mis des micros ici et qu'ils ont tout entendu. Hélas, il n'a pas dit grand-chose. Rien que des trucs militaires que nous savions déjà...

L'avocat écrasa soigneusement les dernières cendres de la bande et se racla la gorge.

— *Meine Herren, der Genosse Oberst* va répondre pendant cinq minutes aux questions que vous voudrez bien lui poser. Ensuite, nous partirons avec lui et toute cette malheureuse affaire ne sera plus qu'un mauvais souvenir. *Herr ?*

Eric Russel s'était levé comme un diable de sa boîte.

— Herr Oberst, repartez-vous à l'Est de votre plein gré ?

Hans Dorbach posa sur lui un regard vide et répondit d'une voix basse et calme.

— *Jawohl.*

— Avez-vous mesuré les conséquences de ce retour ? insista l'Américain. Vous allez être considéré comme un traître, mis à l'écart.

L'avocat l'interrompt d'un ton furieux :

— *Bitte schon !* Nous avons pris des engagements impérieux. *Der Genosse Oberst* ne sera pas inquiété.

Hans Dorbach leva la main, signifiant qu'il voulait parler.

— J'ai bien réfléchi, dit-il. Je retourne dans mon pays sans arrière-pensée. Ici, je n'aurais jamais été qu'un défecteur de plus. Une fois que vous m'auriez mis à contribution, je me serais retrouvé en porte-à-faux ; je n'aurais pas eu d'avenir... Je suis un officier. J'espère

continuer une carrière dans l'armée. Je n'ai pas nui à mon pays et je n'ai pas voulu le faire. Comme Herr Mogel le précisait, il s'agissait d'un problème personnel...

L'avocat inclinait la tête à chacune de ses paroles, approuvant silencieusement. À la droite de l'officier l'épouse au visage triangulaire de mante religieuse arborait une expression de circonstance. Le colonel Dorbach parlait d'une voix monocorde, comme s'il était drogué. Pourtant, son entrevue avec la délégation DDR avait été observée seconde par seconde par les caméras de télévision. Aucune possibilité de manipulation ou d'usage de drogue.

Dorbach parcourut la salle d'un regard indifférent. Un mot brûlait les lèvres de Malko : Renata. La clef du problème. Le regard de Hans Dorbach se posa sur Malko. Ce dernier lui sourit, mais le colonel demeura impassible. Maintenant, tout cela n'avait pas beaucoup d'importance. Eric Russel se pencha à l'oreille de Malko.

— Ils lui ont complètement vidé le cerveau... Il est inconscient. Ils vont le tuer.

— Il est déjà mort, dit Malko. Il avait tout joué sur Renata. Il n'a pas le courage d'affronter une nouvelle vie dans un monde inconnu, sans elle... C'est la vraie raison pour laquelle il repart... C'est un Prussien, un homme droit, sans ambiguïté...

— Personne n'osera plus jamais franchir le Rideau de fer, soupira l'Américain. On sera persuadé que les Allemands de l'Ouest ont livré Dorbach à la DDR.

— On ne peut pas le forcer à rester s'il veut s'en aller, fit remarquer Malko. Nous sommes tous témoins du fait qu'il part librement. Il suffirait qu'il lève le petit doigt pour qu'on expulse les trois autres et qu'il reste ici au BND... S'il ne le fait pas, c'est son problème. Pourtant, je l'ai vu risquer sa vie, il y a deux jours, pour accomplir le chemin inverse...

— Honecker a dû sacrément mettre le paquet, remarqua amèrement l'Américain. Nous n'aurions jamais dû l'amener ici, à Pullach. En Autriche, on le mettait dans un avion et c'était fini.

— Mais vous n'auriez pas pu retenir Renata, soupira Malko. Il se serait peut-être tiré une balle dans la tête... Tant pis, il ne reste plus qu'à la retrouver. Si elle refait surface un jour. Ils peuvent la liquider discrètement. Ou elle peut faire fortune avec ses informations...

L'avocat se leva dans un grand bruit de chaise. Malko aperçut un officier du BND qui essuyait une larme. Les quatre Allemands de l'Est descendirent de l'estrade et partirent vers la porte. Hans Dorbach se retourna avant de sortir et Malko eut l'impression qu'il cherchait à accrocher son regard.

— Attendez, dit-il.

Bousculant les officiels, il rattrapa les quatre Allemands de l'Est

dans le hall, en train de serrer froidement les mains des agents du BND. On se serait cru à un enterrement... pour l'ambiance comme pour les visages. Malko s'arrangea pour s'approcher de Hans Dorbach en train de prendre congé de Otto Diesman. Il vit alors distinctement le colonel de la DDR faire un pas de côté pour se trouver en face de lui. L'avocat et le général Baumgartner étaient à quelque distance.

Hans Dorbach s'avança vers Malko, un peu de chaleur dans les yeux et lui tendit la main.

— *Danke schön*, dit-il à voix haute.

— Je regrette que vous repartiez, dit Malko. Cela a dû être une décision très dure à prendre.

— Très dure, répéta Hans Dorbach, très dure...

Soudain, Malko sentit la main qui serrait la sienne l'attirer vers lui. Il se laissa faire et leurs visages se trouvèrent à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Arnold Brucker, murmura le colonel est-allemand. C'était son amant.

Déjà, il lâchait la main de Malko et s'éloignait.

Les adieux étaient terminés. Les quatre Allemands de l'Est descendirent dans la cour. Malko était certain que personne n'avait entendu la phrase prononcée par le colonel Dorbach. Ni amis, ni ennemis...

Qui était Arnold Brucker ?

L'amant de Renata. Vraisemblablement une des taupes dont Hans Dorbach devait révéler l'identité.

Il faisait un cadeau royal à Malko en se vengeant de la femme qui l'avait bafoué. Il ne restait plus qu'à retrouver la taupe. Qui mènerait à Renata.

CHAPITRE VII

Les portières de la Mercedes noire claquèrent avec un bruit qui parut sinistre à Malko. Plusieurs employés du BND observaient la scène à travers les fenêtres. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Ce n'était pas tous les jours qu'on voyait un transfuge repartir volontairement à l'Est... Une sorte de suicide... Personne ne comprenait quelle astuce diabolique les gens de la DDR avaient utilisée pour retourner le colonel. D'autant plus que celui-ci, membre des forces de sécurité, était mieux placé que personne pour savoir ce qui l'attendait. Les communistes ne pardonnaient pas aux traîtres. Jamais.

À travers la glace de la Mercedes, l'avocat est-allemand fit un signe de main joyeux... La voiture s'ébranla.

— Quelle honte, soupira Eric Russel, à côté de Malko. Quand je pense au mal qu'on s'est donné. Ce type est cinglé...

Malko ne répondit pas : il regardait la voiture. Hans Dorbach était assis à l'arrière du côté le plus proche de Malko et le fixait. Malko eut l'impression qu'il voulait encore lui dire quelque chose. Puis le visage disparut, la voiture sortit de la cour et s'éloigna. Le colonel Dorbach avait choisi son destin. Il restait à Malko un goût de cendres dans la bouche. Tant d'efforts réduits à néant par une belle garce avide...

— Bon, soupira Eric Russel, je n'ai plus qu'à rédiger mon rapport.

Les gens du BND se dispersaient. Le nom lancé par Dorbach tournait dans la tête de Malko comme un message d'outre-tombe. Il savait qu'il n'aurait aucune information supplémentaire. Le colonel est-allemand était dans un autre monde maintenant Aussi inaccessible que s'il se trouvait en enfer. Malko s'approcha d'Eric Russel.

— Eric, dit-il, connaissez-vous un certain Arnold Brucker ?

— Arnold Brucker ? Attendez, cela me dit vaguement quelque chose. Que fait-il ?

— Je ne sais pas, dit Malko. Il doit, à mon avis, occuper un poste assez élevé dans un organisme gouvernemental.

L'Américain leva les yeux vers lui, transfiguré.

— Vous avez appris quelque chose ? Qui vous a parlé de ce Brucker ? Vous, vous savez quelque chose...

— Rien, *encore*, dit Malko. Mais j'aimerais savoir s'il existe un Arnold Brucker, qui occupe, disons, une position « sensible » dans une des branches du gouvernement ouest-allemand.

Eric Russel l'agrippa et dit à voix basse :

— Ne me racontez pas de conneries ! Qui vous a parlé de Brucker ? Qui ? Dorbach ?

— Je vous répondrai lorsque je saurai qui il est, dit Malko. Et si j'ai un conseil à vous donner, n'en parlez pas au BND. Vous avez vu comment on peut compter sur eux. Par la station de Bonn, on doit pouvoir le savoir. Discrètement.

L'Américain secoua la tête.

— Vous me menez en bateau !

— Non, dit Malko.

Ils se défièrent du regard pendant quelques secondes. Puis l'Américain soupira.

— Si vous ne me dites pas la vérité, vous le regretterez !

Malko n'eut pas le temps de lui répondre. Une Mercedes 600 venait d'entrer dans la cour. La portière s'ouvrit sur un personnage énorme, engoncé dans un pardessus noir, avec un chapeau, des yeux enfoncés, un visage intelligent. Il se dirigea d'un pas lent vers l'entrée du BND. Impressionnant. Il devait mesurer près de deux mètres et peser cent quarante kilos.

— C'est Günter Rosenberg, le directeur du Renseignement, dit Eric Russel. Le seul type valable de cette boîte. Il a fait plus de mal aux gens de la DDR que tous les autres services réunis.

— Il n'a pas pu empêcher le retour du colonel Dorbach, fit remarquer Malko.

Günter Rosenberg avait disparu dans l'immeuble. Malko avait envie de quitter ces bâtiments sinistres.

— À tout à l'heure, dit-il à Russel. Je vais dormir un peu. Je ne bouge pas de l'hôtel. Appelez-moi quand vous aurez des nouvelles.

* *

*

Marlène Teller était assise dans le hall du *Bayerischer Hof*, les jambes croisées très haut, indifférente aux regards des hommes, réchauffant un verre de Gaston de Lagrange entre ses doigts fuselés. Un pull de cachemire moulait sa poitrine orgueilleuse et ses yeux bleus avaient toujours le même reflet minéral. Elle les posa sur Malko.

— Il est parti ?

— Comment le savez-vous ?

— Eric m'a appelée.

— Oui, dit Malko. Vous avez fait le voyage de Bonn pour rien.

— Je ne comprends pas, fit-elle rêveusement. Il avait envie de moi.

— Il avait une autre femme dans la tête, dit Malko. Cela suffit à rendre un homme impuissant.

— Pas avec moi, corrigea sèchement Marlène Teller. Tous les hommes que j'ai eus dans mon lit bandaient toujours... Et tout de suite.

— Ce n'était pas un homme comme les autres, expliqua Malko. Les gens du Monde Parallèle sont différents.

Marlène Teller s'ébroua :

— Vous me faites peur, dit-elle, ce monde souterrain, cruel, impitoyable.

— Vous y êtes habituée, souligna Malko, Eric Russel en fait partie.

— Pas vraiment, corrigea la jeune femme. C'est un bureaucrate. Je ne pense pas qu'il ait jamais tué plus qu'une mouche. Il a horreur du sang...

— Cela ne veut rien dire, Staline aussi avait horreur du sang. Et Hitler adorait les animaux..., fit Malko. Cependant, je pense en effet qu'Eric n'est pas un tueur. Bon, je vais vous quitter ici. Il ne me reste plus qu'à regagner l'Autriche et mon château. J'ai une chasse au chamois chez des amis, pour le week-end.

— Au chamois ! Oh, vous ne voulez pas m'emmener ?

Malko regarda la jeune femme, intrigué. C'était rare de voir une créature aussi superbe s'offrir avec cette spontanéité. Elle le fixait, ses yeux bleus pleins d'une joie naïve.

— Vous n'avez pas peur de Barbe-Bleue ? dit-il.

— Non. Je ne fais que ce que je veux. Même si je dois coucher dans votre lit, nous ne ferons l'amour que si j'en ai envie.

— Bien, fit Malko, refroidi, je vais réfléchir.

* *

*

Malko achevait une lettre à David Wise, remise depuis longtemps. Le directeur général des Opérations de la CIA avait été opéré à nouveau de son cancer qui métastasait un peu partout. Il savait qu'il allait mourir et Malko ne l'ignorait pas. Brusquement, ce dernier éprouvait le besoin de dire à l'Américain qu'il pensait souvent à lui. David Wise était un homme intègre et dur, mais, souvent, il avait établi avec Malko des liens plus profonds qu'ils ne sont habituellement entre un chef de desk et son agent...

La sonnerie du téléphone le ramena au présent.

— J'ai trouvé un Arnold Brucker, annonça Eric Russel. Maintenant vous allez me dire pourquoi vous le cherchez !

— Que fait-il ?

— Il travaille avec Ferdinand Dickel. À la division *Staatssicherheit* du *Bundeskanzleramt*. C'est-à-dire qu'il centralise toutes les synthèses émanant du BKA, du BND et du *Verfassungsschutz*. Il effectue le tri et transmet les plus importantes à Ferdinand Dickel, qui les donne, à son tour, au Chancelier.

— D'où sort-il ?

— Il est venu de DDR, il y a une quinzaine d'années, comme beaucoup. A fait sa carrière au ministère des Affaires étrangères où il a occupé plusieurs postes diplomatiques. Il est membre du SPD(29), ce qui lui a permis d'accéder à ce poste de haute responsabilité.

— Je suppose qu'il a fait l'objet d'un criblage...

— Il a subi l'enquête de routine par le BND et le *Verfassungsschutz*. Ils n'ont rien trouvé de particulier. En cherchant un peu, j'ai découvert quand même qu'en 1945, il a été durant dix-huit mois rédacteur en chef de la gazette des troupes soviétiques en Allemagne...

— Et vous trouvez que ce n'est rien ? s'insurgea Malko.

— Vous savez, fit l'Américain, il a répondu qu'à l'époque, il mourait de faim et qu'il a pris ce qu'on lui a proposé. Il y a peu d'Allemands de l'Est qui n'aient pas de casseroles. Depuis, Arnold Brucker s'est toujours fait remarquer au SPD par ses prises de position très « à droite » par rapport au Parti. Sauf ces derniers temps où il semble virer vers le neutralisme. Mais c'est la maladie à la mode...

— Savez-vous quels postes diplomatiques il a occupés ?

— Non.

— Trouvez-moi la liste et rappelez-moi.

Il raccrocha. Ce n'était pas encore concluant. Mais Arnold Brucker correspondait bien au profil d'une taupe. Vingt minutes plus tard, Eric Russel rappelait :

— Voilà ses postes : Londres, Lisbonne, Tunis, Reykjavik, La Haye, Durban, Khartoum.

Malko notait. Deux des postes correspondaient avec ceux occupés par le mari de Renata Hurwitz. Mais ce n'était pas encore suffisant.

— Très bien, Eric, dit-il. Mais il faut aller plus loin. Ça va vous embêter un peu, mais je voudrais vérifier s'il ne se trouvait pas à Londres et à La Haye, aux périodes où Richard Hurwitz lui-même était en poste.

— Vous voulez que je demande aux Allemands ?

— Non, à Langley ils ont toutes les listes diplomatiques de tous les pays des vingt dernières années. L'ordinateur va nous cracher l'information en quelques minutes...

— Vous me faites rire, fit Eric Russel, il faut d'abord que je fasse une demande en dix-huit exemplaires approuvée par le Congrès et visée par le Président. Et je ne ferai rien si je ne sais pas d'où vous tenez ce nom...

Malko n'avait plus envie de jouer à cache-cache. Il le lui dit. Eric Russel resta sans voix.

— Obtenez cette information, dit Malko. C'est super-important. Je ne veux pas vous donner de fausses joies mais notre ami Dorbach nous a peut-être fait un beau cadeau.

La nuit venait de tomber quand Eric Russel débarqua dans la chambre de Malko. À son regard triomphant, ce dernier n'eut même pas à se demander si l'Américain avait découvert quelque chose. Il leva fièrement la tête vers Malko.

— Vous avez gagné la machine à laver ! Arnold Brucker et notre ami Hurwitz se sont trouvés deux fois en même temps dans la même ville. À La Haye et à Londres.

Malko en resta muet de joie. Ainsi, Hans Dorbach avait probablement dit la vérité.

Certes, ce n'était pas suffisant pour accuser Arnold Brucker d'être une taupe... La preuve par neuf ne pourrait venir que de Renata. Mais, dès lors, il avait au moins une piste pour la retrouver.

— Arnold Brucker est marié ? demanda-t-il.

— Oui. Depuis 1964.

Tout y était. Malko posa ses yeux dorés, brillants d'une joie nouvelle, sur l'Américain.

— Je crois, mon cher Eric, que nous tenons la première taupe que Hans Dorbach amenait dans ses bagages.

— Mais pourquoi vous donner ce nom ?

— Je ne vois qu'une explication, dit Malko. Hans Dorbach doit savoir ou penser qu'Arnold Brucker a été l'amant de Renata. Il a dû s'imaginer qu'ils allaient recoucher ensemble et a voulu empêcher cette nouvelle idylle, contrecarrant les plans de Renata.

— Comment ?

— Il dénonce l'amant de Renata et il empêche celle-ci de le faire chanter. En plus, si nous retrouvons Renata, elle n'aura plus les mains libres.

Vous ne croyez pas que les gens de l'Est sont à sa recherche ?

— Je l'ignore, avoua Malko. Mais si elle tente de faire chanter Brucker, ils vont la rechercher très vite. Celui-ci va automatiquement appeler au secours son « traitant ». Du coup, à leurs yeux Renata devient encore plus dangereuse que Hans Dorbach.

— Il va y avoir beaucoup de monde sur cette piste, dit Éric Russel. Il ne manque plus que le BND...

— Si j'étais vous, je ne leur parlerais de rien, insista Malko. Nous ne possédons encore aucune preuve contre Arnold Brucker. Juste un nom lâché par un défecteur reparti à l'Est. Il faut quelque chose de plus solide pour s'attaquer à un homme de sa stature politique. Le BND va employer des méthodes classiques. Comme il est sur ses gardes, il ne fera pas de faute... Sauf si Renata Hurwitz le pousse à commettre des imprudences...

— Alors, que suggérez-vous ?

— Où vit Arnold Brucker ?

— À Bad-Godesberg, près de Bonn.

— Cela me semble un excellent lieu de promenade, dit Malko. Par lui, nous devrions remonter à Renata Hurwitz.

— Il y a intérêt à se dépêcher, fit remarquer Eric Russel. Si les équipes du MFS la trouvent avant nous, il vaudra mieux la chercher au fond du Rhin. Quand partez-vous ?

— Je vais dormir un peu, dit Malko. Demain matin, je prends le premier avion.

— Vous connaissez bien Bonn ?

— Non.

Brusquement, Malko sentit une réticence chez Eric Russel.

— Vous avez peur que je me perde ?

— Non, dit l'Américain, mais si le BND ou le *Verfassungsschutz* apprennent qu'un agent de la Company enquête en Allemagne sur une de leurs taupes, ils vont devenir fous furieux...

— Moi, je veux bien les prévenir, dit Malko. Mais vous semblez oublier que nous recherchons justement des taupes qui risquent de se trouver parmi ceux que vous mettez au courant...

— Vous marquez un point, admit l'Américain, mais c'est quand même gênant. Il me faut le feu vert de Langley...

— Demandez-le, dit Malko. À David Wise.

— OK, OK, fit Eric Russel. J'ai une suggestion pour vous aider. Emmenez avec vous Marlène Teller. Elle connaît le coin comme sa poche... En plus, je crois qu'elle aimerait approfondir vos relations.

Malko sourit intérieurement. C'était une façon élégante de lui coller un mouchard...

— Ah bon ? dit Malko.

— Oui, compléta suavement l'Américain, elle m'a dit que vous étiez le salaud le plus sexiste qu'elle ait jamais rencontré. Je crois qu'elle rêve de vous donner une leçon.

— Amusant, dit Malko. Eh bien, j'emmènerai la belle Marlène. Elle a sa cravache et ses bottes ?

Eric Russel se dérida à peine.

— J'ai gardé le plus triste pour la fin, dit-il, je crois que vous éprouviez une certaine sympathie pour le colonel Hans Dorbach, non ?

— Oui, pourquoi ?

— Ces salauds de la DDR ont déjà trouvé le moyen de tourner leur parole, constata amèrement l'Américain. La DDR vient d'annoncer que le colonel Dorbach, à peine revenu, a demandé à se faire soigner pour dépression nerveuse. Demande qui a été aussitôt acceptée. Il est entre les mains du Herr Doktor Ochanal, médecin général de la Police populaire de la DDR. Il va passer le reste de ses jours dans un asile...

Malko en avait froid dans le dos. Il revoyait le dernier regard de l'homme qui repartait vers l'Est. Brisé par une déception sentimentale, lui, le Prussien sans faille.

— Eh bien, allons à Bonn, dit-il d'un ton faussement léger. Peut-être que la courte visite à l'Ouest du colonel Dorbach n'aura pas été complètement inutile...

— Je vais prévenir Marlène, annonça Eric Russel. Elle va être ravie...

Cela en ferait au moins une.

Resté seul, Malko se mit à penser à Arnold Brucker, probablement l'ex-amant de Renata. Comment allait-il réagir ? Son intuition lui disait que si Renata Hurwitz avait contacté un de ses anciens amants, ce n'était pas seulement pour un petit orgasme de plus...

CHAPITRE VIII

La Mercedes grise démarra avec une lenteur majestueuse, dès que la barrière du passage à niveau se leva, en direction de Friedrich-Ebert-Allee.

On dit de Bonn, ou il y pleut, ou que les passages à niveau sont fermés... Malko, en quatre jours, avait découvert que le dicton était au-dessous de la vérité : il pleuvait des cordes et, devant lui, les passages à niveau étaient toujours baissés.

Le convoi s'éloignait dans un fracas de tonnerre vers le nord et, dans les deux sens, les voitures se hâtaient de franchir les rails... en attendant le suivant. Cela ne faisait guère qu'une trentaine d'années que l'administration fédérale parlait d'enterrer la grande voie ferrée nord-sud qui traverse Bonn de part en part. Une douzaine de passages à niveau reliaient les deux moitiés de la ville. Comme le trafic ferroviaire était intense, c'était un perpétuel jeu de cache-cache...

Malko doubla une voiture qui avançait à une allure d'escargot. Devant lui, la Mercedes grise conduite par Arnold Brucker avait pris deux cents mètres d'avance. Elle tourna à gauche, dans Friedrich-Ebert-Allee.

— Tiens, il va au bureau, remarqua Marlène Teller. C'est samedi, pourtant...

Cependant, au lieu de tourner à droite dans Heussallee, menant au *Bundesrat* où se trouvait le bureau d'Arnold Brucker, ce dernier continua tout droit vers le centre de Bonn. Malko commençait à trouver la surveillance éprouvante pour les nerfs.

D'abord, Marlène Teller, si elle se montrait une compagne agréable, connaissant la ville comme sa poche, s'était obstinément refusée à partager son lit. Ils avaient flirté la veille, puis elle était partie se coucher, décrétant qu'elle ne le connaissait pas encore assez bien. La filature d'Arnold Brucker avait occupé tout leur temps. Il menait, hélas, une existence d'une monotonie désespérante. De sa maison de Bad-Godesberg au bateau, le restaurant avec six ou sept personnes et de nouveau le domicile.

Mercredi, jeudi, vendredi au même rythme. Aucun signe de la présence de Renata Hurwitz en ville. À dix heures du soir, Bonn était aussi morne qu'un pensionnat de jeunes filles. Seuls traînaient, dans le centre, quelques travailleurs émigrés déconcertés par cette atmosphère de crypte funéraire...

Eric Russel, qui habitait un charmant appartement sur Rheinweg, avait prévenu Malko :

— Un dicton américain dit que Bonn est deux fois plus petit que le

cimetière de Washington et aussi deux fois plus mort...

Aujourd'hui, c'était samedi. On pouvait espérer un peu de variété dans la vie d'Arnold Brucker... Celui-ci longea le parc de Hofgarten, passa sous l'arche de la Koblenzer Tor menant à la vieille ville et se gara en face de l'Université, en stationnement interdit, audace inouïe pour un Allemand ! Malko en fit autant, un peu plus loin dans Rathausgasse, petite voie en sens unique longeant la zone piétonnière constituant la vieille ville.

Arnold Brucker venait de s'y enfoncer. Une foule animée déambulait au milieu des marchands de fleurs, des colporteurs, des musiciens ambulants. Les mains dans les poches, Arnold Brucker flâna dans le marché installé sur la petite place s'étalant devant le *Rathaus*(30). Grâce à la foule, la filature était aisée. La présence de Marlène Teller était une couverture parfaite. La main dans la main, Malko et elle se promenaient comme des amoureux.

Tout était bien léché, bien propre. À part quelques hippies et les immigrés turcs de service.

— Curieux, remarqua Malko, il ne fait aucun shopping.

Arnold Brucker tourna sans se presser dans une petite rue en pente, Wenzelgasse. Deux minutes plus tard, Malko et Marlène Teller tournaient le coin à leur tour. Malko eut un choc au cœur. Arnold Brucker n'était plus en vue. Pourtant, il se distinguait de loin, avec ses un mètre quatre-vingt-dix et sa calvitie. Rapidement, ils inspectèrent les boutiques des deux côtés de la rue. Personne !

Malko avisa soudain l'entrée d'une galerie marchande sur sa droite.

— Je vais par là, dit Malko, continuez tout droit. Retrouvons-nous ici, dans cinq minutes.

Il remonta la galerie sans rien voir, et déboucha à nouveau sur Marktplatz, la galerie faisant un coude.

Il était maintenant certain qu'Arnold Brucker venait de pratiquer une rupture de filature. Son intuition le lui disait. S'il avait continué à marcher normalement dans Wenzelgasse, ils ne l'auraient pas perdu de vue. Au hasard, Malko continua dans Sternstrasse, inspectant l'intérieur de toutes les boutiques. À la cinquième, il s'arrêta pile. Arnold Brucker était à l'intérieur, de dos.

C'était une armurerie.

Malko revint sur ses pas en courant et se heurta à Marlène Teller, essoufflée.

— Venez, dit-il, je l'ai retrouvé.

Ils prirent position dans la rue piétonnière, face à l'armurerie, dissimulés dans la foule. Cinq minutes plus tard, Arnold Brucker sortit de la boutique, un paquet sous le bras, et continua à descendre Sternstrasse. Malko était intrigué. Pourquoi effectuer une rupture de filature pour aller acheter une arme ? Car il était certain que le haut

fonctionnaire ne les avait pas semés par mégarde.

— Je vais aller à la voiture, dit-il à Marlène Teller. Ne le lâchez pas. Si nous nous perdons, rendez-vous à l'hôtel.

Ils avaient élu domicile au *Talgenfeld Hôtel*, gai comme un Kleenex, dont la seule qualité était de se trouver à proximité du bureau d'Arnold Brucker. La note la plus pimpante était donnée par des fleurs artificielles...

Malko regagna la Senator de location, Elko était reparti en Autriche avec la Rolls peu discrète pour une filature. Il était à peine assis au volant qu'un policier s'approcha, le visage sévère, et lui fit signe de circuler, avec toute l'amabilité d'un gestapiste. Or, en Allemagne, on ne discute pas les ordres de la police, à moins d'être un repris de justice confirmé... La rage au cœur, Malko démarra. Il pensait pouvoir revenir rapidement sur ses pas, mais, devant lui, il n'y avait que des sens uniques. Il se retrouva sur le Ring entourant la vieille ville, s'éloignant inexorablement de Rathausplatz. Un cauchemar ! Il jurait tout seul au volant Au bout de dix minutes, il prit la décision inouïe d'enfiler un sens interdit à contresens, sinon, il se retrouverait à Cologne. Enfin sur la bonne voie, il manqua encore emboutir un tram sûr de son impunité. Lorsqu'il déboucha à nouveau dans Rathausgasse, il eut un choc au cœur. La Mercedes grise avait disparu et Marlène Teller se tenait au bord du trottoir, les yeux hors de la tête. Elle bondit dans la Senator.

— Vite, il vient de partir ! Où étiez-vous ? Il a encore tenté de me semer.

Malko démarra aussitôt. De toute façon, c'était en sens unique. Deux cents mètres plus loin, il y avait un embranchement D'instinct il prit à gauche dans Maximilianstrasse. Marlène Teller reprenait son souffle.

— Il a refait le même coup ! dit-elle. Cette fois, je l'ai cueilli à la sortie. Il a couru jusqu'à sa voiture comme s'il avait la mort aux trousses.

— C'est peut-être plus qu'une image, dit Malko.

Tendu, il conduisait à travers la circulation d'une petite ville qui ignorait la violence et la précipitation. Enfin, au moment où il allait faire demi-tour, il aperçut la Mercedes grise filant dans Kaiserstrasse.

— Le voilà, fit en même temps Marlène Teller.

Ils laissèrent quelques voitures entre eux. Arnold Brucker conduisait lentement. Il regagna Adenauerallee, la grande voie nord-sud, comme s'il retournait chez lui. Puis, tout à coup, il prit la file de gauche qui, par un passage à niveau, menait au pont Adenauer franchissant le Rhin. Bien entendu, le passage était fermé et toute la file de voitures s'arrêta.

— Il a rendez-vous, dit Malko. Vous descendez là. Attendez-moi à

l'hôtel.

— Pourquoi ? s'insurgea Marlène Teller.

— Parce que, dit-il froidement, je ne suis pas armé. S'il doit y avoir un pépin, il faut qu'un de nous deux soit là pour raconter ce qui s'est passé. J'ignore devant qui je vais me trouver. Au moins trois personnes peuvent avoir intérêt à nous éliminer : Arnold Brucker lui-même, s'il se sent soupçonné, l'équipe de la DDR, pour les mêmes raisons, et, bien entendu, Renata. À qui nous ôtons son gagne-pain... Prévenez Eric.

Il la poussa pratiquement hors de la voiture et démarra dans une gerbe d'eau, laissant la jeune femme médusée. Il ne voulait pas risquer qu'elle attrape une balle perdue.

Arnold Brucker s'engagea en effet sur le pont Adenauer, puis au grand nœud d'Autobahn à deux kilomètres, prit à droite, descendant le long du Rhin, vers la région boisée et accidentée de Königswinter et Drachenfels, la colline où, selon la légende, Siegfried terrassa le Dragon. Avant d'y arriver, il tourna à gauche dans une grande voie traversant le parc naturel de Siebengebirge. Il n'y avait presque plus de circulation et la filature devenait délicate... Malko prit du champ. Deux kilomètres plus loin, il vit les stops de la Mercedes s'allumer et ralentit à son tour. La grosse voiture grise tourna dans un chemin qui pénétrait au cœur du parc ; Malko l'y suivit avec un peu de retard. Cinq cents mètres plus loin, il y avait un virage en épingle à cheveux. Lorsque Malko le franchit à son tour, la voiture grise avait disparu. Il freina. La route s'étendait, rectiligne, sur deux kilomètres, bordée de bois assez touffus. Brucker n'avait pu se volatiliser. Malko fit demi-tour et revint lentement en arrière, examinant le côté gauche de la route. Très vite, il aperçut un sentier forestier s'enfonçant perpendiculairement dans la forêt. Les traces des pneus de la Mercedes étaient très visibles. Malko y engagea la Senator et stoppa un peu plus loin, baissant la glace pour écouter. Aucun bruit de moteur.

Rien que le crépitement de la pluie. Que venait faire le diplomate par ce temps, au milieu d'une forêt de châtaigniers ? Peu de chance qu'il s'agisse d'un rendez-vous galant... Impossible de le suivre en voiture. La forêt était quadrillée de sentiers. Malko releva le col de son trench-coat et se lança dans le chemin boueux, suivant les traces de la voiture du diplomate. Il parcourut environ un kilomètre, tourna deux fois dans des voies perpendiculaires et aperçut enfin la Mercedes grise.

Elle était arrêtée dans une petite clairière. Malko quitta aussitôt le sentier, coupant à travers les bois clairsemés pour ne pas déboucher brusquement dans la clairière. Il atteignit enfin la Mercedes : elle était vide !

Jouant les promeneurs curieux, Malko s'approcha du véhicule. Les clefs étaient sur le tableau de bord et la Mercedes n'était pas

verrouillée. Une voix éclata soudain derrière lui :

— *Was wollen Sie, mein Herr ?* (31)

Il se retourna pour affronter : les yeux gris d'Arnold Brucker, planté dans la boue, les deux mains dans les poches de son loden. Il avait dû se dissimuler derrière un arbre. Malko enregistra les traits tirés, les grandes dents jaunes, l'expression presque hagarde, mais totalement glaciale. Il était sûr qu'une des mains enfoncées dans les poches du loden serrait une arme. Arnold Brucker semblait tendu comme une corde à violon. Malko se força à sourire et dit :

— Comme vous, je me promène.

— À pied, par ce temps ?

— Cela ne vous a pas arrêté...

Les deux hommes se toisèrent quelques secondes. Malko sentit que l'homme allait céder à la panique. La main droite d'Arnold Brucker sortit de sa poche, tenant un revolver nickelé à canon court qu'il braqua sur Malko. Ses gestes étaient mesurés et lents, d'autant plus impressionnants.

— Qui êtes-vous ?

Malko ne répondant pas, Arnold Brucker eut un rire déplaisant et sans joie.

— Peu importe votre nom, je sais pour qui vous travaillez. Je suis désolé, mais je vais être obligé de vous tuer. Même si cela ne sert pas à grand-chose.

— Si c'est pour cacher votre rendez-vous avec Renata Hurwitz, dit Malko, c'est inutile, d'autres gens sont au courant, Herr Brucker...

Le diplomate regarda soudain Malko avec plus d'intérêt.

— Je vois que vous êtes bien renseigné. Renata... Qui vous a donné ce nom ?

— Quelqu'un qui la connaissait bien. Son dernier amant.

— Son dernier amant ?

Brusquement, Malko sentit que le diplomate n'avait plus envie de le tuer. Brucker avait vieilli d'un coup. Malko avait mis le doigt sur quelque chose. Il décida d'enfoncer le clou.

— C'est lui qui vous a vendu, dit-il. Le colonel Dorbach des *Grenztruppen* de la DDR. Lui est reparti, mais elle est restée. Pour se servir de ses anciens amants, comme vous...

— *Maulen zu !* (32) fit soudain Arnold Brucker d'une voix bouleversée. Vous racontez n'importe quoi. Renata est...

La détonation assourdissante fit sursauter Malko. Les yeux d'Arnold Brucker s'agrandirent il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais un flot de sang en jaillit. Il tituba, cherchant à se retourner, puis tomba à genoux. Dans un dernier effort il réussit à appuyer sur la détente de son arme. La seconde détonation ébranla le silence, mais ne fit de mal à personne. Malko plongea en avant pour récupérer le

revolver. Une voix féminine très sèche l'arrêta net.

— Ne bougez pas ou je vous tue !

Une silhouette apparut derrière la Mercedes. Renata Hurwitz. En ciré noir, avec un chapeau et des bottes. Serrant dans sa main droite le pistolet Makarov 9 mm du colonel Dorbach.

CHAPITRE IX

— Ne bougez pas ! répéta la jeune femme, comme Malko faisait un pas vers elle. Comment m'avez-vous retrouvée ? Que faites-vous ici ?

Malko regarda longuement Renata Hurwitz. Remerciant mentalement Hans Dorbach. Son testament oral l'avait bien mené à ce qu'il cherchait.

— Grâce à Hans Dorbach, dit-il. Il m'a donné le nom d'Arnold Brucker, avant de repartir. C'était votre amant, n'est-ce pas ? Et aussi une des taupes...

Renata Hurwitz eut un sourire venimeux.

— Ce salaud a voulu se venger ! Bien sûr qu'Arnold était mon amant.

Malko regarda le corps étendu dans le sous-bois, plein de boue et de sang.

— Vous l'avez bien mal récompensé, remarqua-t-il.

De nouveau, Renata eut son sale sourire. Elle désigna du canon de son pistolet l'arme encore serrée dans les doigts du mort.

— Je vous ai sauvé la vie. Et, en plus, il m'avait donné rendez-vous pour me tuer...

— Pourquoi voulait-il vous tuer ?

Elle fixa Malko de ses grands yeux bleus et dit d'un ton sérieux :

— Parce qu'il était radin ! Je lui demandais seulement cinq cent mille marks. Il pouvait les réunir en hypothéquant sa maison et en empruntant un peu. Ensuite, il n'aurait plus entendu parler de moi. Il aurait pu continuer à travailler pour le MFS. Je me serais même laissée baiser encore, en souvenir du passé. Regardez-le maintenant, dans quelques jours, il aura des vers qui, lui sortiront de la tête...

Cette conversation sous la pluie, dans ce sous-bois sinistre devenait carrément surréaliste. Malko bougea un peu et le canon du Makarov le suivit.

— Reculez, fit la voix plate de Renata. Sinon, je vous tue aussi. Dorbach vous a donné d'autres noms ?

Malko ne tomba pas dans le piège. Il réussit à sourire.

— Vous verrez, Renata, si nous nous rencontrons de nouveau...

Les yeux de la jeune femme durcirent.

— Vous voulez me forcer à vous tuer ? Répondez.

— Non, dit Malko. Me tuer ne changerait rien. Si je connais d'autres noms, je ne suis pas le seul. N'oubliez pas que j'appartiens à une organisation. D'ailleurs, pourquoi ne traitez-vous pas avec nous ? Je suis sûr que le BND ou la CIA seraient prêts à payer très cher certaines informations en votre possession.

Renata Hurwitz secoua la tête.

— Non. Je n'ai pas confiance. Je n'ai aucun moyen de pression sur vous. Si je vous donne les noms avant d'être payée, ils trouveront un truc pour tricher. Ils n'accepteront jamais de me payer d'avance. Pouvez-vous me garantir que je recevrai cinq millions de deutsche Mark ?(33)

— C'est une somme colossale, dit Malko. Ce n'est en tout cas pas Arnold Brucker qui vous les donnera...

— Non, fit Renata. Mais il y en a d'autres. Il m'a déjà laissé de quoi vivre quelque temps sans souci. Le prochain me donnera encore plus. Mais le gros de l'argent, je l'obtiendrai différemment quand je leur aurai prouvé que je suis sérieuse. Et que je leur aurai fait savoir les noms que j'ai en ma possession.

Renata avança un peu et essuya la pluie qui coulait sur son visage aux traits soudain adoucis.

— Au fond, je suis contente que vous m'ayez trouvée, dit-elle. Nous allons nous quitter, mais nous nous reverrons.

— Pourquoi ?

— Je vais continuer ma quête. Le prochain que j'ai en tête, je suis sûre qu'il paiera. Alors, quand il m'aura donné un peu d'argent, je vous dirai son nom et je vous fournirai les preuves qu'il travaille pour la DDR. Le *Verfassungsschutz* l'arrêtera, *nicht wahr* ?

— Je suppose, « lit Malko. Et alors ?

— Alors, dit la jeune femme, je contacterai Misha Wolf par un canal sûr. Et je lui dirai le nom du troisième qui recevra ma visite. Or, celui-là, ils y tiennent comme à la prune de leurs yeux. Parce qu'il est irremplaçable. C'est le MFS qui me donnera les cinq millions de marks pour qu'il reste en place et continue à travailler.

Malko n'en croyait pas ses oreilles. Il essuya la pluie qui trempait son visage.

— Renata ! Vous y laisserez votre peau. Ils sont plus forts que vous. Même ici. Ils vous kidnapperont. Ils vous tortureront de façon tellement horrible qu'ils vous briseront.

— *Nein, nein, nein*, fit Renata, je prendrai mes précautions. Si je disparaissais, tout sera révélé. C'est relativement facile. J'enverrai une carte postale à ce crétin de Hans Dorbach s'il est encore en état de lire...

— Vous savez ce qui lui est arrivé ?

Renata haussa les épaules.

— Quel connard ! Depuis le début je me suis servi de lui. J'aurais pu passer à l'Ouest depuis longtemps, mais à quoi bon, sans un sou ? Pour faire la pute ou travailler dans un bureau huit heures par jour ? Lui m'a apporté ce qui me manquait : la possibilité de gagner beaucoup d'argent tout de suite. Je connais les gens de l'Est, Herr

Linge. Ce sont des Slaves. Quand ils tapent, il faut taper encore plus fort qu'eux et ils cèdent... Elle se tut, essoufflée. Ce crétin de Hans n'avait qu'à rester ici, fit-elle. Même sans moi, il avait assez d'informations pour qu'on lui donne un peu d'argent et un job. Il aurait bien retrouvé une femme qui le fasse bander...

— Il était amoureux de vous, remarqua Malko. Il s'est suicidé en retournant en DDR.

— C'était un con de Prussien, fit Renata avec mépris, et il baisait mal. Il fallait que je lui fasse faire des trucs amusants comme dans votre voiture pour m'envoyer en l'air. Vous deviez avoir drôlement envie de participer, non ?

Malko ne répondit pas, réfléchissant à se faire péter les méninges. Quelque chose ne collait pas dans l'histoire de Renata Hurwitz... Elle paraissait ne pas craindre tellement les services de l'Est.

Il réalisa soudain avec horreur, que pris par la discussion, il avait complètement oublié le cadavre du malheureux diplomate. Trempé et couvert de feuilles mortes, il semblait maintenant faire partie du sous-bois, la pluie ayant lavé le sang.

— Vous avez pris un risque énorme, dit-il, comment pouviez-vous être sûre qu'Arnold Brucker, en apprenant que vous vouliez le faire chanter, ne ferait pas appel à une équipe de « baby-sitters » de l'Est. Il aurait pu vous donner ce rendez-vous et y venir avec des tueurs.

Renata Hurwitz appuyée à l'aile de la Mercedes grise, lui jeta un regard méprisant.

— Je connaissais Arnold, c'est moi qui l'avais recruté. Je connais aussi la procédure qu'ils emploient à l'Est dans des cas similaires : on dit à l'agent grillé « pas de vagues, prenez le premier avion pour la DDR. On vous fera un petit coin bien chaud avec nous... » Seulement, ce cher Arnold n'avait pas envie d'aller vivre chez nous. Trop bourgeois. J'étais sûre qu'il n'appellerait pas au secours. Qu'il essaierait de régler son problème tout seul... Quand il m'a donné rendez-vous ici, je savais qu'il allait chercher à me tuer. J'ignorais que vous m'aideriez involontairement à détourner son attention. Qui sait, il y serait peut-être arrivé...

— Et les autres ?

— Le suivant est encore plus malléable qu'Arnold, dit-elle. Il me mangera dans la main. Et le troisième, je ne l'approcherai pas... *So viel, so gut...* Assez bavardé.

— Ils vont savoir, remarqua Malko. Ils risquent de vous attendre pour le prochain. Même s'il ne les prévient pas.

Renata secoua la tête avec un sourire ironique.

— Mais non. Ils ne savent pas quels noms j'ai. Ils ne peuvent pas tous les protéger.

Elle leva son pistolet.

— *Mein lieber Malko*, nous allons nous séparer maintenant. Mais je vous dis à bientôt... Allez prendre la clef de contact de la voiture.

Comme Malko ne bougeait pas, il vit le canon du pistolet se braquer sur son ventre. Renata Hurwitz ajouta d'une voix égale mais effrayante par sa froideur :

— Quand les « autres » vont apprendre dans les journaux que ce cher Arnold Brucker s'est suicidé, je veux être dans un bon bain chaud. Alors, je n'ai pas de temps à perdre. Je ne vous aime pas assez pour prendre des risques. Ou vous faites ce que je vous dis, ou vous serez aussi mort que lui dans une minute.

— Que voulez-vous ?

— Prenez la clef et ouvrez le coffre.

Malko obéit, sans qu'elle le quitte des yeux. Le coffre était vide, à part la roue de secours.

— Maintenant, ordonna Renata, grimpez dedans. Et restez-y. Je vais refermer et m'en aller. N'ayez pas peur, dès que je serai en ville, j'appellerai la police pour qu'ils viennent vous délivrer. Seulement, je n'ai pas envie d'une course poursuite. *Schnell, los !*

Ivre de rage, Malko monta dans le coffre. Sa dernière vision fut celle de Renata glissant le long de la Mercedes comme un chat, le pistolet braqué sur sa tête. Puis, le coffre se referma et il fut dans le noir.

* *

*

Ferdinand Dickel, engoncé dans un duffle-coat, évoquait irrésistiblement un des sept nains de Blanche-Neige. Les cheveux collés par la pluie, il tirait sur sa pipe éteinte, contemplant pensivement le corps d'Arnold Brucker, sous le drap blanc de la civière. Le *Staatssekretär* était arrivé une heure après la « Kripo »⁽³⁴⁾ accompagné par Eric Russel. Les voitures verte et blanche avec leur phare tournant sillonnaient le parc de Siebengebirge à la recherche d'un indice.

Dépassés par la complexité de l'affaire, les policiers avaient immédiatement prévenu le *Verfassungsschutz* et la Chancellerie. Maintenant, le bois grouillait d'uniformes. La présence du secrétaire d'État, arrivé dans sa Mercedes 600, donnait une nouvelle dimension à l'affaire. Un lieutenant de police s'approcha de Ferdinand Dickel et annonça respectueusement :

— Nous n'avons rien trouvé, à part des traces de pneus. Il s'agit d'une voiture moyenne, peut-être une Opel.

Il ne restait plus qu'à chercher parmi quelques centaines de milliers de « voitures moyennes ».

— Attendez-moi un instant, fit Eric Russel à Malko, il faut faire le point.

Les spécialistes du BKA étaient déjà au travail, passant au crible tous les objets susceptibles de fournir des empreintes digitales. Ce qui n'avancait pas à grand-chose puisqu'on connaissait l'identité de la victime et celle de la meurtrière. Malko était trempé, courbatu et fou de rage. Il avait rarement rencontré une détermination et une audace semblables à celles de Renata Hurwitz.

Éric Russel tenait un bref conciliabule avec Ferdinand Dickel. Ce dernier s'éloigna et monta dans sa Mercedes. Eric Russel revint vers Malko.

— La police va ramener votre voiture, dit-il. Venez avec moi.

Malko prit place dans la Chevrolet qui cahota jusqu'à la route principale, puis reprit la direction de Bonn. La pluie redoublait.

— On est dans de beaux draps ! soupira Eric Russel.

— Nous, non, corrigea Malko, les Allemands, oui.

L'Américain eut un ricanement désabusé.

— Qu'est-ce que vous croyez ! C'est *nous* qui avons manigancé l'opération Dorbach. Donc, nous sommes *ipso facto* responsables de la présence de cette Renata Hurwitz. Vous vous souvenez du film *Alien* ? Eh bien, c'est la même chose : nous avons ramené un monstre dans nos bagages sans le savoir. Qui fait ses ravages en Bundesrepublik. Il n'y a plus qu'une chose à faire : éliminer le monstre. Vous me paraissez tout indiqué pour cela... Vous la connaissez et elle semble éprouver une certaine sympathie pour vous. Il faut la stopper avant qu'elle fasse trop de ravages...

Ils étaient arrivés sur le pont Adenauer et se traînaient à dix à l'heure.

— Où voulez-vous que j'aille la chercher ? demanda Malko.

— Elle a dit qu'elle vous contacterait pour vous donner le nom de la prochaine taupe. À ce moment, il y aura sûrement une occasion d'agir.

— Je peux aussi lui offrir cinq millions de marks, suggéra Malko.

— C'est ça, fit Eric Russel, vous pouvez commencer à faire la quête. Tenez-moi au courant...

— Si je fais la quête, dit Malko, je la ferai pour moi...

Ils étaient arrivés devant l'hôtel. Sous la pluie, il était encore plus sinistre. Eric Russel lui tendit la main.

— Demain matin neuf heures à l'ambassade. *Briefing*. Ferdinand Dickel sera là.

*

* *

Le crissement des nylons à chaque mouvement de ses jambes rendait Malko nerveux... Marlène Teller semblait bouger machinalement, plus que pour l'exciter, mais il n'en était pas certain. Lorsqu'il avait frappé à la porte de sa chambre, elle lui avait ouvert, uniquement vêtue d'un porte-jarretelles fuchsia, de longs bas gris et d'escarpins qui la transformaient en géante.

Malko qui avait passé sa journée à répondre aux questions « tes enquêteurs du BKA eut l'impression de pénétrer dans un autre monde.

Sans s'occuper de lui, Marlène Teller prit une robe noire et l'enfila. Elle la moulait comme un gant.

— Allons dîner, dit-elle. Vous devez avoir besoin de vous détendre. Il n'y a rien à faire pour l'instant. Eric m'a prévenue. Arnold Brucker est mort et Renata hors de portée. Demain sera un autre jour...

Ils avaient dîné dans le meilleur restaurant de Bonn, *l'Olivier*, gai comme un monument funéraire. L'apparition de Marlène Teller avait semé un vent de panique. Impossible de trouver un endroit pour danser. Marlène Teller, après le dîner, s'était laissé aller sur le Schnaps, et le bleu de ses yeux avait foncé. En sortant du restaurant, Malko l'avait emmenée en voiture sur la promenade que suivait le Rhin, dominée par l'énorme building ultra-moderne en verre et en acier du Bundestag... Sans un mot, il avait posé une main sur le haut de son genou. Elle n'avait pas protesté lorsque les doigts de Malko avaient repoussé le tissu élastique de la robe pour effleurer la cuisse. À chaque seconde, il s'attendait à une réaction, mais rien ne s'était produit, même lorsqu'il avait atteint son ventre ouvert, humide et brûlant.

Cela avait été un choc pour lui, après l'attitude distante au restaurant.

Les yeux fermés, Marlène Teller se laissait faire, ponctuant parfois d'un brusque coup de reins un contact plus appuyé.

Il trouva une place dans le minuscule parking de l'hôtel. Marlène Teller rabattit sa robe sans un mot, et traversa dignement le hall. Rien qu'à la suivre des yeux, Malko en avait la bouche sèche. Dans l'ascenseur, pourtant, ils se regardèrent à peine.

Arrivés à l'étage, Marlène Teller sortit la première et se dirigea vers sa chambre. Comme Malko la suivait, elle se retourna et posa sur lui ses étonnants yeux bleus.

— Non, dit-elle d'une voix douce. Vous ne me baiserez pas ce soir. Ce serait trop facile. Pourtant, j'ai très envie de vous, comme vous avez pu vous en apercevoir. Mais je préfère demeurer seule et jouer avec un phantasme amusant. Vous serez toujours disponible pour moi...

— Ce n'est pas sûr, dit Malko, refoulant une envie très nette de tuer.

Marlène Teller eut un geste insouciant.

— Dans ce cas, tant pis. *Gute Nacht*.

Malko vit la porte se refermer. À quoi bon se battre ? Marlène était une garce qui avait marqué un point. Il aurait sa revanche. À peine entré, il se jeta sous la douche pour chasser les flots de pensées érotiques qui se pressaient sous son crâne.

Ensuite, il demeura immobile dans le noir, à réfléchir. À Renata Hurwitz. Où se trouvait-elle et comment allait-il la retrouver ? Le plan de l'Allemande de l'Est était d'une incroyable audace : défier le MFS et leur extorquer de l'argent...

CHAPITRE X

Après quatre cafés, Malko avait l'esprit presque clair. Assis sur un fauteuil trop grand pour lui, Ferdinand Dickel l'observait silencieusement en confectionnant une chaîne avec des trombones pris sur le bureau.

Eric Russel avait déplié le *Bonner Rundschau* qui titrait sur huit colonnes :

Un haut fonctionnaire de la Chancellerie se donne la mort.

Suivait une histoire édifiante sur le cas tragique d'Arnold Brucker, collaborateur de Ferdinand Dickel, diplomate de talent, père de famille irréprochable, atteint d'une maladie incurable, qui avait préféré mettre fin à ses jours plutôt que d'imposer à sa famille le spectacle de sa déchéance...

Malko tourna la tête vers le *Staatssekretär*.

— Vous ne l'aviez jamais soupçonné ?

Ferdinand Dickel sembla se ratatiner encore plus. Il avoua, mal à l'aise :

— Si ! Nous avons appris par un transfuge, il y a seulement trois ans, la « tache » qui existait dans son passé, le poste de rédacteur en chef du journal de l'armée soviétique, de 1945 à septembre 47. Ensuite, sa vie était irréprochable... Cependant, nos spécialistes du BND furent formels. Un homme à qui les Soviétiques avaient confié cette responsabilité devait avoir donné des gages. Alors, nous avons fouillé, découvert des voyages et des contacts suspects...

— Cela n'a pas nui à sa carrière ?

— Nous n'avions pas encore de preuves, plaida Ferdinand Dickel. C'était un ami personnel du Chancelier. De plus, ce sont les gens du CDU qui avaient mené l'enquête : on les soupçonnait de chasse aux sorcières... Et puis, il y a six mois, on a retrouvé à l'Est un dossier confidentiel qui n'était passé que par ses mains. Un haut fonctionnaire de la DDR a fait allusion dans une conversation à un fait qu'il n'aurait jamais dû connaître. À partir de ce moment, nous nous sommes arrangés pour que les documents vraiment « sensibles » ne passent plus par ses mains. En attendant de pouvoir le confondre, en remontant un peu plus haut. Nous en étions encore là avant-hier...

— Et la « légende » de sa mort ?

— C'est d'accord avec la Chancellerie. Arnold Brucker est mort. Inutile de déclencher un nouveau scandale en avouant que le MFS avait réussi à nous infiltrer. Cela leur ferait trop plaisir.

— Pourquoi n'a-t-il pas cherché à s'enfuir, au lieu de tuer celle qui voulait le faire chanter ? demanda Malko. Il suffisait de prendre le

premier avion pour Berlin et de traverser Check-Point Charlie...

— La vie n'est pas très agréable là-bas, fit Ferdinand Dickel en souriant. Seuls y retournent les officiers du MFS en mission. Arnold Brucker n'était qu'un traître. Cette Renata Hurwitz a dû le recruter en menaçant de révéler son passé, alors qu'il avait déjà entamé une belle carrière.

Cela concordait avec ce que Renata avait dit.

— Le MFS va sûrement réagir, remarqua Eric Russel. Pour eux, Renata Hurwitz est la femme à abattre. S'ils ne l'arrêtent pas, elle va détruire leur réseau.

— Elle ne semble pas les craindre tellement, remarqua Malko. Comme si elle avait pris des précautions que nous ignorons.

— D'après elle, Arnold Brucker n'aurait pas encore prévenu son « traitant ». Évidemment, son « suicide » va leur paraître suspect... Si elle continue, elle risque de purger la Bundesrepublik de ses taupes. C'est notre alliée objective.

Ferdinand Dickel se racla la gorge, nerveux.

— Ce n'est pas tout à fait notre point de vue. Si elle pousse des agents de l'Est au suicide ou à des actions désespérées, cela déclenchera un énorme scandale qui peut mettre en péril le gouvernement. Si nous arrivions à mettre la main sur sa liste, nous pourrions agir nous-mêmes d'une façon beaucoup plus discrète...

— Savez-vous qui était l'officier traitant de Brucker ?

— Pas la moindre idée.

— Que comptez-vous faire ? demanda Eric Russel à Malko.

Celui-ci avait eu toute la nuit pour se préparer à cette question.

— Continuer. Je voudrais que vous m'établissiez la liste de tout le personnel diplomatique et des membres du BND qui se sont trouvés en poste en même temps que Renata Hurwitz et son mari.

— Faisable ! approuva Ferdinand Dickel. Vous pensez que c'est elle qui a recruté le réseau en entier ?

— Je n'en suis pas sûr, avoua Malko, mais elle a pu en débaucher plusieurs, de la même façon, la plus vieille du monde... Ensuite, il faudrait savoir ce que sont devenus ces gens. Seuls nous intéressent ceux qui ont réussi. Elle m'a parlé d'une taupe de très haut niveau. Les gens de la DDR n'auraient pas fait tout le cirque qu'ils ont fait juste pour sauver un Arnold Brucker. D'après la qualité de ce qu'il ramenait dans les derniers mois, ils devaient d'ailleurs soupçonner qu'il était grillé...

— Possible, approuva Eric Russel. Et ensuite ?

— Ensuite, dit Malko, il faut prier et avoir la chance avec nous. Si possible, mettre sous surveillance les plus « suspects » et attendre. C'est comme la pêche à la traîne. À moins que d'ici là, Renata n'entre en contact avec moi pour me donner le nom de la seconde taupe.

N'oubliez pas qu'elle veut impressionner les gens de la DDR, les forcer à traiter...

Un silence épais comme une choucroute suivit la déclaration. Ils étaient apparemment un peu déçus. Comme s'ils s'attendaient à ce que Malko leur sorte Renata de son attaché-case.

— Bien entendu, ajouta celui-ci, vous pouvez passer la photo de Renata dans les journaux, amener la presse et la TV... Nous ne sommes pas les seuls à la chercher. Même si le traitant d'Arnold Brucker n'a pas été prévenu, les gens de l'Est doivent être sur sa piste. S'ils la retrouvent les premiers...

— Qu'allez-vous faire ?

Malko regarda le ciel enfin bleu.

— À votre choix : explorer la vallée du Rhin, retourner dans mon château, ou me poster en face du Bundestag en attendant de voir passer Renata Hurwitz...

— Mais enfin, elle se cache bien quelque part, insista Dickel.

— Bien sûr, reconnut Malko, mais elle a de la ressource. Tous les agents de l'Est ne sont pas en rapport avec leur centrale en permanence. Elle peut très bien se faire héberger par l'un d'eux.

« N'oubliez pas ses liens avec le MFS. En plus de ceux qu'elle veut faire chanter, elle a pu prendre le nom d'agents infiltrés à qui elle demande seulement de l'aide : louer une voiture, l'héberger, lui fabriquer de faux papiers. Elle peut nous échapper longtemps. La seule adresse qu'elle ait de me joindre c'est mon château. Je lui ai donné une carte.

— OK, approuva Eric Russel. Retournez dans votre pays. J'espère que vous avez raison et qu'elle vous contactera avant d'avoir décimé les taupes.

* *

*

Les craquements du vieux plancher rongé par l'humidité réveillèrent Malko. Il mit quelques secondes à réaliser qu'il ne se trouvait pas à Liezen, mais au Schloss Stiebar, chez des amis qui l'avaient invité à un week-end de chasse. Il vérifia aussitôt l'heure au cadran lumineux de sa Seiko-Quartz. Quatre heures trente du matin. La baronne Sigrid était ponctuelle. Il se tourna sur le côté, faisant semblant de dormir, surveillant dans la pénombre la porte de sa chambre.

Celle-ci s'ouvrit lentement sur une forme mince qui avançait vers le lit. Comme tous les matins depuis qu'il séjournait dans le château de ses amis, les Strosser, Sigrid von Babenhausen venait le rejoindre à l'heure où son époux, le vieux baron, fou de trophées, partait à la

chasse au chamois. Traversant plus de deux cents mètres de couloirs... Une idylle insolite, brûlante et secrète, qui se renouvelait tous les ans à la même époque.

Maintenant, il devinait la silhouette de Sigrid debout près du lit. Il entendit le froissement de la robe de chambre qui tombait et elle se glissa avec précaution sous le gros édredon tenant lieu de couverture, s'allongeant aussitôt contre lui. Il fit alors semblant de se réveiller. L'effleurant tout le long de son corps, il vérifia qu'elle avait obéi à ses desiderata un tantinet fétichistes. Sous sa robe de chambre, elle ne portait qu'une longue guêpière à laquelle ses bas étaient attachés, dégageant sa croupe ronde et des escarpins qui n'étaient sûrement pas faits pour la chasse au chamois... Il l'imagina se promenant dans cette tenue à travers les couloirs du Schloss Stiebar, ce qui déclencha aussitôt une réaction compréhensible. Sigrid von Babenhausen se serra plus fort contre lui. Immobile, cherchant à se réchauffer. Le château était glacial et les grands poêles en faïence installés dans toutes les pièces ne fonctionnaient pas encore.

Malko commença à la caresser tout doucement, agaçant les seins à la lisière de la guêpière, lentement, descendant ensuite jusqu'à la douceur soyeuse des cuisses, puis à la rondeur du genou gainé de nylon, pour remonter encore tout près du sexe.

Sigrid soupira, frémit quand les doigts commencèrent à la masser. Allongée sur le dos, une main serrée autour de Malko, elle respirait régulièrement, mais son désir coulait d'elle comme du miel. Malko cessa de la caresser et, l'entourant de ses bras, la retourna sur le côté. Les fesses rondes de Sigrid s'avancèrent pour chercher un peu de chaleur. Malko se guida entre elles. Depuis le bas de la colonne vertébrale, s'arrêtant sur la voie secrète de ses reins, encore serrée, glissant plus loin pour entrer avec facilité dans son ventre. Il s'arrêta et ils demeurèrent ainsi.

Ce fut Sigrid qui recommença à bouger, très doucement, cherchant à enfoncer Malko le plus loin possible en elle. Il donna quelques coups de reins, puis la retourna et plongea de nouveau dans son ventre, la prenant avec un rythme régulier et lent Sigrid soupira, se mit à respirer plus fort, ses bras noués autour de Malko, les seins enfermés dans la guêpière s'étaient échappés et leurs pointes frottaient contre son torse.

Elle accéléra son mouvement et Malko comprit qu'elle était au bord du plaisir. Seul un soupir sifflant s'échappa de ses lèvres serrées, mais aux secousses de son bassin, il put mesurer le paroxysme de son plaisir. C'était ce qu'il attendait. Il se retira d'elle et, docilement, Sigrid lui offrit sa croupe, le visage dans les draps qui sentaient la lavande. Quand il s'aventura vers ses reins, elle ne protesta pas, poussant seulement un bref gémissement lorsqu'il força un orifice

presque offert. Les mains crispées dans les dentelles de la guêpière qui épousaient ses hanches, il la prit ainsi aussi longtemps qu'il put résister à son propre plaisir. En le sentant se répandre en elle, Sigrid émit un cri étouffé et mordit le drap.

Tout retomba ensuite dans le calme. Le jour s'était presque levé. La baronne resta blottie quelques minutes contre lui, puis se leva. Ils n'avaient pas échangé une parole. Avec sa guêpière, elle ressemblait à une femme de mauvaise vie. La robe de chambre la cacha très vite et elle disparut comme un fantôme, faisant craquer le vieux parquet. Son mari ne lui faisait plus l'amour depuis des années, et cette saison de chasse était son seul luxe.

Malko, ayant effacé sa frustration avec Marlène, se rendormit.

Le jour le réveilla, et il alla boire, s'attardant quelques instants devant un dessin qui décorait la chambre : un chat inquiétant, derrière les barreaux d'une prison, exécuté par le jeune archiduc Rodolphe, à l'âge de douze ans, bien avant le drame de Mayerling... Il était à peine recouché qu'on frappa à la porte. Une voix de rogomme cria :

— *Telefon, Herr Hoheit !*

Au Schloss Stiebar, l'unique téléphone se trouvait dans la bibliothèque. Le château appartenait à une des plus vieilles familles d'Autriche et avait été occupé par les Russes pendant deux ans après avoir servi de QG au général de *Panzers* Sepp Dietrich. Malko y passait une semaine chaque année. Non pas tellement pour la chasse au chamois que pour l'ambiance curieuse qui y régnait. Une amie de la maîtresse de maison était légèrement nymphomane et Malko la soupçonnait de s'offrir à certains de ses invités dans la salle de bal fermée pour travaux. La « nanny » des enfants, une jeune Anglaise à l'œil de salope, lui faisait des avances non déguisées, qu'il avait vertueusement repoussées, craignant, s'il succombait, de poser des problèmes délicats. De toute façon, chaque nuit, Sigrid von Babenhausen monopolisait ses forces.

Il récupéra le téléphone dans la bibliothèque croulant sous les trophées. La mâchoire d'un crocodile occupait le panneau consacré à la Hongrie, ce qui ne pouvait provenir que d'une erreur ou d'une anomalie zoologique...

— Allô, dit-il. Ici Linge.

— Il y a du nouveau.

C'était la voix d'Eric Russel.

— Quoi ?

— Nous avons établi votre liste et commencé à vérifier. Il y a cinq noms possibles. Pour les quatre premiers aucun problème, j'ai fait organiser une surveillance. Le dernier est plus intéressant. Il s'agit d'un chef-analyste du BND, spécialiste de l'Allemagne de l'Est Dieter Balsen. Il se trouvait à Londres en même temps que les Hurwitz.

— Bien, dit Malko. Ensuite ?
— Il vient de demander un congé de maladie...
— Cela vous inquiète ?
— Il n'est pas malade, dit Eric Russel. Il a subi un check-up complet.

— Quelque chose a pu se déclarer entre-temps, dit Malko, cela arrive tous les jours...

— OK, fit l'Américain, seulement il n'a pas dit à sa femme qu'il était malade, mais qu'il était envoyé en mission par la Maison...

On n'entendit plus que les grésillements...

— Où est-il ?

Eric Russel ricana :

— Si on le savait ! Nous n'avons pas encore interrogé sa femme pour ne pas donner l'éveil.

— Où habitait-il ?

— Munich.

— Très bien, je serai là demain. Concentrez-vous sur celui-ci. Je prendrai le premier avion demain. Venez me chercher à l'aéroport de Munich.

Il raccrocha, excité et ravi. Un froid glacial régnait dans ce château encore plus mal chauffé que le sien, et la nourriture laissait vraiment à désirer. Les propriétaires, en saison de chasse, ne se nourrissaient que de chevreuils, de sangliers et de faisans... Accommodés à toutes les sauces. En plus, il fallait dîner à huit heures pile avec les enfants.

Le seul intérêt venait de Sigrid von Babenhausen qui accomplissait son adultère avec la régularité d'une horloge. Elle allait lui manquer.

Cependant, il avait hâte de se retrouver en face de Renata Hurwitz.

* *

*

Le temps s'était gâté à Munich... Eric Russel l'attendait à l'aéroport. Très excité.

— Nous avons avancé, annonça-t-il. Dieter Balsen a pris l'avion avec *une* femme qu'il faisait passer pour la sienne. Sa vraie femme se trouve toujours à Munich.

— Il ne lui a pas téléphoné ?

— Non.

— C'est peut-être tout simplement une fugue amoureuse. Cela arrive...

— J'en doute, fit Eric Russel. Je vous attendais pour une vérification. Le BND a retrouvé l'employée qui a eu affaire à lui, à Air France.

— À Air France ? s'étonna Malko.

— Exact ! Il a pris le vol AF 731 pour Paris, en classe « Affaires ».

Depuis quelques mois, il n'y avait plus de First sur les moyens courriers. Au début, Malko, qui aimait le luxe, avait été inquiet de cette suppression. Puis plusieurs voyages en classe « Affaires » l'avaient rassuré. Les repas étaient toujours excellents et c'était nettement plus économique.

— Il n'y a plus qu'à prendre le prochain Air France pour Paris, suggéra Malko.

— Non ! fit Eric Russel. Il n'y est resté qu'une heure. De là, il a repris un autre vol direct Air France, Paris-Hambourg, à 12 h 15. L'ordinateur d'Air France nous a appris cela. C'était sûrement pour brouiller sa piste.

Ils gagnèrent un salon où une employée d'Air France attendait, intimidée et intriguée, sous la garde d'un agent du BND. Malko, après avoir été présenté, lui demanda de décrire la femme qui accompagnait le chef-analyste, Dieter Balsen.

— C'était une fille très... sexy, commença l'hôtesse. Rousse, avec des yeux bleus superbes. Un beau corps. Entre trente et quarante ans...

— Comment était-elle habillée ? fit préciser Malko.

— Une robe de laine blanche, très moulante avec un décolleté carré. Elle semblait très amoureuse de l'homme qui l'accompagnait...

La conviction de Malko était faite.

— Cette dame a toujours l'air très amoureuse, dit-il. Il ne faut pas se fier aux apparences... Je vous remercie.

Il ressortit avec Eric Russel.

— Il faut aller à Hambourg, dit-il. Renata a déjà détruit deux hommes. Je crains que Dieter Balsen ne soit le troisième, si nous ne parvenons pas à la stopper.

CHAPITRE XI

La sonnerie du téléphone troubla l'ambiance plutôt morose de la station de la CIA. Eric Russel répondit. Il mit sa main devant l'écouteur pour avertir Malko.

— Nous avons une visite. Herr Dickel, il ne peut plus se passer de nous... J'ai l'impression que cette histoire donne des cauchemars à la Chancellerie...

— Il est au courant de la dernière incartade de Renata ?

— Il sait depuis hier qu'il y a un problème ici. Il ignore encore avec qui. C'est moi qui l'ai mis au courant. Nous ne pouvions pas continuer à traiter cette affaire sur le sol de la Bundesrepublik en catimini.

— Je comprends, dit Malko.

La porte s'ouvrit sur le minuscule *Staatssekretär*. Malko se dit qu'il devait peser trente kilos tout mouillé. Dickel ôta son pardessus, révélant une curieuse veste à très larges rayures. Il était si fluët qu'une rayure et demie suffisait à l'habiller... Malko serra prudemment ce qui lui parut être la main d'un squelette... On avait peur de la broyer.

Pour compléter le tout, Ferdinand Dickel arborait son habituelle chemise rose avec ses pointes en oreilles de cocker qui lui descendaient jusqu'aux seins... Il traversa le bureau d'un pas précautionneux et grimpa littéralement sur un fauteuil où il disparaissait... Puis il adressa un sourire enjôleur à Malko.

— Je crois que vous vous êtes occupé de cette affaire depuis le début, dit-il d'une voix douce. Qu'en pensez-vous ?

— Connaissez-vous Dieter Balsen ?

— Bien sûr, c'est un des plus brillants éléments du BND. Un caractère un peu difficile, ombrageux, mais un excellent professionnel et un analyste de tout premier ordre. Il interprète à merveille toutes les informations en provenance de la DDR.

Malko lui adressa un sourire un peu triste.

— Eh bien, Herr Dickel, votre analyste est parti en voyage et la dernière fois qu'il a été vu, c'était en compagnie de Renata Hurwitz. Prenant l'avion pour Hambourg... via Paris. Je ne pense pas que ce soit seulement pour profiter de la qualité d'Air France...

— Pourquoi Hambourg ?

Il n'avait pas perdu son sang-froid, à peine marqué le coup.

Malko continua :

— Je n'en ai pas la moindre idée... Mais le plus étrange c'est qu'il se soit sauvé en compagnie de cette Renata qui est facilement reconnaissable et recherchée. Pourquoi s'en encombrer ?

— C'est peut-être elle qui n'a pas voulu le lâcher, suggéra Eric

Russel.

— Pour quelle raison ?

Silence épais. Malko reprit la parole :

— En admettant que Renata ait voulu le faire chanter, il lui était facile de passer à l'Est. Il pouvait aussi tenter de la tuer comme Arnold Brucker en avait l'intention...

Ferdinand Dickel écoutait, songeur.

— Herr Linge, dit-il, il faut absolument que vous retrouviez Frau Hurwitz. Je vous autorise à engager les négociations avec elle pour le rachat de ses informations. Au prix élevé qu'elle demande...

— C'est bien, approuva Malko, mais il faudrait que je sache où la trouver. Même si Hambourg était leur destination finale, c'est une grande ville, Herr Dickel...

L'Allemand échangea un regard avec Eric Russel, puis reprit :

— Vous êtes le seul à pouvoir le faire. Nous avons une entière confiance en vous, ce qui n'est pas le cas de tous les hauts fonctionnaires du BND... De plus, cette affaire les touche de trop près pour qu'il soit facile de les utiliser.

— À propos, demanda Malko, aviez-vous jamais eu des soupçons sur ce Dieter Balsen ?

Imperceptible hésitation, puis le *Staatssekretär* répondit calmement :

— Des soupçons, non. Une lointaine possibilité de doute, peut-être. Mais, chez nous, qui est à l'abri de ce genre de choses ? On a même dit à un moment que le chancelier Willy Brandt était une taupe... Ridicule, *nicht wahr* ? Bref, il y avait eu plusieurs criblages sur Balsen tous négatifs et rien dans son attitude ne prêtait le flanc au moindre soupçon. Un homme tout à fait tranquille.

— Trop tranquille, dit Malko. En tout cas, il y a de fortes chances qu'il ait été l'amant de Renata durant son séjour à Londres. Est-ce que c'était dans son dossier ?

— Je l'ignore, dit Ferdinand Dickel. Je vais vérifier... Alors, qu'allez-vous faire ?

— Si vous m'y autorisez, dit Malko, aller rendre visite à Frau Balsen. Avant de partir pour Hambourg.

* *

*

La tasse tremblait très légèrement dans les mains, presque de la même couleur que les yeux bleu porcelaine... Frau Hildegard Balsen était encore appétissante, malgré sa quarantaine bourgeoise. Une poitrine généreuse, des jambes fines moulées par des bas très noirs, modèle bonne sœur, un visage sensuel, ouvert et plein de sensibilité.

Elle fixait sur Malko un regard craintif.

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? demanda-t-elle, d'une voix douce, frémissant d'anxiété. J'ai accepté de vous recevoir sur la demande du *Staatssekretär* Herr Dickel, mais je ne vois pas...

Elle voyait pourtant... Malko sentait son angoisse. Il décida de baisser.

— Votre mari a demandé un congé, dit-il. Pour maladie. Or, d'après le médecin du BND qui l'a examiné récemment, il est en parfaite santé...

Les yeux bleus vacillèrent, mais elle se reprit tout de suite. L'ambiance feutrée et vieillotte de l'appartement, avec ses tapisseries et ses meubles bien cirés était très dédramatisante.

— Il a probablement reçu une « instruction personnelle secrète » de la Chancellerie, affirma-t-elle. Cela arrive. Des missions qui ne doivent même pas être connues de ses chefs au BND... Mais pourquoi vous intéressez-vous tellement à lui ?

Malko ne répondit pas directement. Frau Balsen lui faisait pitié.

— Frau Balsen, dit-il, votre mari a pris l'avion d'Air France, à Munich, avec une femme qu'il présentait sous le nom de Frau Balsen. Une très jolie rousse, ajouta-t-il cruellement.

Il vit le menton d'Hildegard Balsen trembler légèrement, mais elle parvint à se maîtriser.

— Je suppose que tous les hommes ont le droit d'avoir une aventure de temps en temps, plaida-t-elle d'un ton volontairement léger. Et puis, il avait peut-être ses raisons...

C'était un roc de cristal. Malko se pencha en avant après avoir bu une gorgée de thé brûlant.

— Frau Balsen, que vous a dit votre mari avant de quitter Munich ?

— Qu'il partait effectuer une mission pour le service pendant quelques jours.

— Où ?

— Il ne l'a pas précisé.

Il la sentait au bord des larmes. Le plus doucement possible, il demanda :

— Frau Balsen, il faut que vous m'aidiez. J'ai pu obtenir de vous parler avant que les officiers de la *Sicherheit* ne vous prennent en main. Mais je dois retrouver votre mari, c'est très important.

— La *Sicherheit* ? Frau Balsen croisa nerveusement ses mains. Mais pourquoi ?

— Votre mari est soupçonné d'être la victime d'un chantage, expliqua Malko. De la part d'une personne prétendant qu'il est un agent de la DDR.

Hildegard Balsen ferma les yeux.

— C'est impossible, *unmöglich* ! Pas Dieter. Il est si patriote, si

conscientieux... Il n'a jamais été là-bas. Il ne connaît personne qui...

Malko l'observait. Elle était transparente c'est vrai mais pourtant il avait l'impression qu'elle lui cachait quelque chose, enfoui au plus profond de sa mémoire. Une chose qui lui faisait honte. Il décida de retourner le fer dans la plaie.

— Frau Balsen, demanda-t-il, est-ce que le nom de Renata Hurwitz vous dit quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Non.

Malko insista :

— Une très jolie rousse avec des yeux bleus. La femme d'un diplomate de la DDR qui se trouvait à Londres en poste en même temps que vous.

Malgré ses efforts, le sang se retira du visage d'Hildegard Balsen. Son regard vacillait lorsqu'elle répondit.

— Pourquoi me parlez-vous de cette femme ?

— C'est elle qui accompagnait votre mari... Elle qui se faisait appeler Frau Balsen.

— Frau Balsen, répéta-t-elle d'une voix absente.

Le silence se prolongea. Soudain Malko vit des larmes perler au coin des yeux de l'épouse de Dieter Balsen. Les lèvres serrées, elle luttait contre son émotion, mais le tremblement de son menton révélait son trouble. Malko se leva et vint à côté d'elle, passa son bras autour de ses épaules.

— Dites-moi la vérité. Vous saviez qu'elle était sa maîtresse à Londres, n'est-ce pas ?

Elle inclina la tête affirmativement, sans répondre. Ses larmes coulaient à flot maintenant. Malko la laissa se soulager, puis revint à la charge.

— Racontez-moi tout.

— Je les ai surpris ensemble, ils sortaient d'un hôtel, balbutia-t-elle. J'ai cru mourir. Nous étions mariés depuis trois ans seulement. D'abord mon mari m'a dit que c'était pour son travail, mais il a fini par avouer. Il avait eu un coup de cœur pour cette femme qu'il avait rencontrée dans un cocktail. Elle s'était jetée à sa tête... Il n'avait pas su résister. En fouillant dans ses affaires, j'ai découvert une lettre qu'elle lui avait écrite. Obscène. Elle racontait ses phantasmes, comment, un jour, il lui avait fait l'amour au cinéma, sur une table dans son bureau, c'était dégoûtant...

— Et ensuite ?

— Ensuite... Je suis partie en Allemagne un mois, me reposer. Je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer, mais je n'en ai parlé à personne, même pas à ma mère. Je suis revenue et Dieter m'a juré que c'était fini. Mais, ensuite, à cause de certains trous dans son emploi du temps,

j'ai compris qu'il me mentait et qu'il avait continué. J'ai passé cinq mois d'enfer, jusqu'à ce que nous soyons mutés... Je ne croyais plus jamais entendre parler de cette femme... Ainsi, ils se sont revus ? Elle était mariée, elle a quitté son mari ?

Malko ne savait plus où se mettre. Hildegard Balsen voyait seulement une histoire passionnelle, là où il y avait manipulation politique. Mais à quoi bon tout lui dire ?

— Écoutez, dit-il, le problème est que cette Renata Hurwitz vient d'Allemagne de l'Est. Bien entendu, étant donné la situation de votre mari, cela inquiète ses supérieurs. Il faudrait les retrouver. Où peuvent-ils être ?

Elle croisa de nouveau les mains sur ses genoux, ses grands yeux bleus humides de larmes.

— Où ? Gomment voulez-vous que je le sache ?

— Je veux dire, corrigea Malko, y a-t-il un endroit où votre mari a des amis, des relations, une possibilité de se cacher, ou de trouver de l'aide ?

Hildegard Balsen se concentra, les yeux baissés. Malko la détaillait : un peu fade, mais appétissante. Pas de taille, pourtant, à résister à une Renata Hurwitz.

— Il est né à Hambourg, dit-elle soudain, et nous y retournons assez souvent. Dieter y a conservé un de ses meilleurs amis, Leopold Osdorf, qui possède un petit bateau. Il adore pêcher avec lui sur l'Elbe ou dans la Baltique.

— Vous pensez qu'il a pu aller voir cet ami ?

Elle rougit.

— Je ne pense pas. Celui-ci me connaît. Si Dieter n'est pas seul...

Bonne réaction. Pourtant, Malko entendait encore l'hôtesse d'Air France : Dieter Balsen était parti pour Hambourg, via Paris. Une idée lui vint.

— Où se trouve le bateau ?

— À côté de Hambourg. Lorsqu'on va vers le nord le long de l'Elbe, il y a une voie qui suit le fleuve, Elbchaussee. Avant d'arriver au village de Blankenese, se trouve un tout petit port. Cela s'appelle Teufelsbrück.

Je ne sais même pas si le bateau s'y trouve encore. On le rentre pour l'hiver, à cause des glaces. Mais...

— Vous avez le téléphone et l'adresse de ce Leopold Osdorf ? Le nom du bateau.

— *Mein Gott !* Vous n'allez pas lui dire !

— Non, non, promit Malko, j'agirai très discrètement. Mais je dois explorer toutes les pistes pouvant me mener à votre mari. Je voudrais une photo également.

Elle se leva et sortit de la pièce, pour revenir quelques instants plus

tard avec un papier et une photo.

— Voilà, dit-elle, il habite au bord de l'Alster et travaille à l'Indover Bank. Le bateau s'appelle le *Zillertal*. Mais, je vous en supplie, qu'il ne sache rien.

— Je vous le jure, dit Malko. Mais, de votre côté, je vous demande de ne parler de ma visite à personne. Et surtout de ne pas téléphoner à Hambourg.

Elle inclina la tête silencieusement et lui tendit la main. Malko prit la main tendue et la baisa.

— Essayez de ne pas trop vous faire de souci, dit-il. Cela s'arrangera.

Autant dire à un cancéreux de danser le french cancan. Les yeux pleins de larmes, Hildegard Balsen le raccompagna.

Malko était à la fois satisfait et perplexe. Il possédait une fragile amorce de piste pour retrouver le fugitif, mais ignorait toujours pourquoi Dieter Balsen avait emmené Renata Hurwitz à Hambourg. Autant mettre un serpent à sonnettes dans sa boîte à gants.

Un homme perturbé retournait fatalement sur les lieux où il se sentait en sécurité. Il se souvint tout à coup d'une information donnée par Frau Balsen : Leopold Osdorf était banquier. Si Renata Hurwitz le faisait chanter, Dieter Balsen pouvait s'être tourné vers son ami.

* *

*

La correspondance pour Hambourg avait du retard. Malko essayait de tromper son ennui en contemplant à travers la glace de la salle d'embarquement quelques appareils de la *Luftwaffe* rescapés de la Seconde Guerre exposés sur une des terrasses de l'aéroport de Francfort. Un Heinkel III, un Stuka et un Messerschmidt 262, premier chasseur à réaction ayant jamais volé.

Dans la salle voisine, des businessmen allemands embarquaient dans un 727 d'Air France, leur plateau-repas à la main, amusés de cette nouvelle formule comportant un vrai repas. Par économie les Allemands pratiquaient la classe Éco, encore moins chère que la classe Affaires.

Malko repéra derrière eux un jeune couple tendrement enlacé, mêlé aux businessmen. Eux devaient payer moins cher, moyennant certaines contraintes, grâce au système Vol Vacances.

Un claquement sec le fit soudain sursauter ; un trou était apparu dans la glace le séparant de l'extérieur, à quelques centimètres de sa tête. Puis, une fraction de seconde plus tard, un second craquement de verre troué, tout près du premier. Instinctivement, il se rejeta en arrière et se retourna, ne voyant que des passagers, paisibles,

attendant comme lui. Il réalisa alors que l'on venait de tirer sur lui de l'entrée de la salle d'embarquement, donnant sur un des immenses couloirs de l'aéroport.

Il fonça jusqu'au couloir. Il s'étendait de chaque côté sur plus de cent mètres, avec un trottoir roulant au centre qui semblait interminable. Peu de gens se déplaçaient à pied. Celui qui avait tiré avait dû se mêler aussitôt à la foule, choisissant d'instinct la direction de la sortie. Malko bondit sur le tapis roulant.

Très vite, il repéra, cinquante mètres devant lui, un homme en pardessus gris qui se livrait au même manège, gagnant du terrain sur ceux qui se laissaient seulement porter par le tapis. Il se retourna et Malko aperçut un visage rond, banal, avec des lunettes, un peu empâté. L'inconnu, se voyant repéré, redoubla de vitesse et augmenta son avance. Le tapis roulant se terminait en face des portiques de sécurité, desservant le hall central. L'inconnu, sans bagages, franchit rapidement le portique et disparut de l'autre côté. Malko arriva, essoufflé, vingt secondes plus tard, subit la même formalité et se retrouva dans l'immense hall central de l'aéroport, perdu dans une foule compacte. L'inconnu s'était volatilisé. Malko le chercha un peu, mais il y avait trop de cachettes possibles. À tout hasard, il s'aventura même dans le sex-shop désert, défendu par des vitres noires où une équipe de football, les yeux exorbités, s'attardait devant des photos naïvement cochonnes.

Aucun espoir. Il refit le chemin en sens inverse. Après le portique de sécurité, son attention fut attirée par un petit attroupement. Il s'approcha. Deux policiers en vert étaient penchés sur un objet tombé à terre, à la sortie du trottoir roulant. Un pistolet automatique noir, prolongé par un court silencieux...

Le tueur l'avait discrètement laissé tomber de sa main avant de passer le portique de sécurité. Un professionnel qui devait guetter Malko depuis son arrivée dans l'aéroport... Désagréablement impressionné, celui-ci repartit vers sa salle d'embarquement. On appelait son vol. Personne, semble-t-il, n'avait remarqué les trous dans la glace sécurit. Il y pensait encore en s'installant dans le 737.

Dans quarante-cinq minutes, il serait à Hambourg.

Apparemment, « on » ne voulait pas qu'il y aille. Cet attentat signifiait plusieurs choses. D'abord l'essentiel : le MFS semblait maintenant au courant de la présence de Renata Hurwitz en Allemagne de l'Ouest. Ensuite, ils semblaient avoir retrouvé sa piste par Dieter Balsen, qui avait dû appeler au secours ses « baby-sitters ».

C'étaient ces derniers qui venaient de faire un carton sur Malko. Ce qui impliquait une surveillance efficace et suivie.

Instinctivement, il regarda ses voisins du compartiment de première classe.

À part une ravissante Noire en tailleur de velours moulant une croupe somptueuse, les cheveux crêpés comme un mouton, une jupe fendue sur de longues cuisses, tous étaient suspects. Des businessmen, en apparence. Il réalisa soudain quelque chose. On n'avait pas voulu le tuer. Celui qui avait tiré n'avait qu'à s'approcher pour lui loger une balle dans la tête à cinquante centimètres et s'enfuir dans la confusion. C'était une intimidation bien dosée. La DDR voulait laver son linge sale en famille. La prochaine tentative dépasserait le simple avertissement.

Du côté allemand, à part le *Staatssekretär*, Ferdinand Dickel, personne, au BND ou au *Verfassungsschutz* n'était au courant de la nouvelle direction prise par l'enquête de Malko. Même le directeur général du renseignement de la Centrale d'espionnage, Günter Rosenberg, n'avait pas été mis dans le secret. Donc le MFS n'avait pu retrouver Malko qu'en surveillant le domicile de Dieter Balsen.

À Hambourg, Malko ne disposerait, dans un premier temps, que de l'aide de la CIA locale, c'est-à-dire le vice-consul du consulat américain.

Le 737 s'arracha enfin, montant au-dessus des bois de sapins et des innombrables Autobahn cernant Francfort. L'hôtesse annonça d'une voix sucrée qu'à Hambourg le temps était encore pire qu'à Francfort. Malko essaya de se vider le cerveau. L'intimidation dont il avait été victime était un indice supplémentaire de la présence de Dieter Balsen à Hambourg.

Il restait à retrouver le haut fonctionnaire du BND dans une ville de deux millions d'habitants. Et à savoir la raison exacte de sa présence. S'il avait voulu fuir, c'était plus simple de prendre le premier vol pour Berlin et de passer à l'Est... Soudain, tout fut lumineux pour Malko : Balsen était à Hambourg pour neutraliser Renata, avec l'aide des agents de la DDR, afin de reprendre ensuite sa place de taupe bien au chaud au BND. Voilà pourquoi le MFS ne voulait pas que Malko retrouve Renata Hurwitz avant eux. C'était la course contre la montre...

Avec pas mal de sang à l'arrivée...

CHAPITRE XII

Elbchaussee était bordée de propriétés cossues se dressant au milieu d'arbres dépouillés par l'automne précoce.

Malko conduisait lentement, guettant la partie gauche, chaque fois qu'Elbchaussee se rapprochait du fleuve. De brusques rafales de pluie fouettèrent son pare-brise et il dut mettre les essuie-glaces. À Hambourg, le temps changeait toutes les cinq minutes. Les parcs succédaient aux parcs. La zone située autour du double lac, en plein cœur de Hambourg, c'était le quartier le plus résidentiel, séparé du centre par le sordide St-Pauli et le triste alignement d'HLM d'Altona. De l'autre côté du fleuve, on ne voyait que l'enchevêtrement des grues et des docks qui constituent le seul panorama de l'Elbe jusqu'à la hauteur d'Altona.

La ville proprement dite s'étalait au nord de l'Elbe, avec toutes les ramifications de ses canaux et de ses installations portuaires, mais se continuait au sud par une multitude de docks flottants, d'entrepôts, de silos et de grues, qui bouchaient l'horizon.

Malko s'était installé au *Vier Jahreszeiten Hôtel*, sur les bords du Binnenalster, le plus petit des deux lacs, en face des buildings cossus au toit vert, abritant les banques et les assurances, symboles de la prospérité du grand port. Détruite à quatre-vingt-cinq pour cent pendant la guerre, Hambourg avait été reconstruite avec une méticulosité d'entomologiste.

L'hôtel était cossu, spacieux et hors de prix. Les comptables de la Company allaient encore en faire une jaunisse : hélas, un homme de bien ne pouvait descendre à Hambourg qu'au *Vier Jahreszeiten* ou à la rigueur, à l'*Atlantic*, grande bâtisse érigée en face du Kennedy Brücke.

Malko avait passé son pistolet extra-plat de sa valise à la poche de son trench-coat. Sa première visite avait été pour le consulat américain, superbe demeure blanche de trois étages, sur la rive de l'Alster. Steve Murray, le vice-consul, chef de poste de la CIA, était un analyste terne qui avait écouté son récit d'une oreille distraite : il partait en vacances à la fin de la semaine...

— Y a-t-il une activité spécifique de la DDR à Hambourg ? avait demandé Malko.

Steve Murray avait fait la moue.

— Pas vraiment... Peut-être un peu de trafic d'armes par les bateaux et les péniches qui arrivent de l'Est. Mais il n'y a jamais eu aucune histoire.

Malko l'avait néanmoins mis au courant de sa mission confidentielle. Officiellement, Dieter Balsen, n'était pas recherché. En

dépôt de cela, Malko doutait que lui et Renata Hurwitz soient descendus dans un hôtel. Car ils ignoraient qui était à leurs trousses ou pas. La seule piste était le bateau appartenant à l'ami de Dieter Balsen.

Malko ralentit encore à cause de la pluie. À sa gauche, l'Elbe, large de plus d'un kilomètre, charriait des vagues grises et glaciales. La Baltique se trouvait à cent vingt kilomètres.

La pluie cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé, ce qui n'empêcha pas Malko de presque rater Teufelsbrück ! C'est le mât d'un voilier se balançant derrière un parapet à hauteur de la route, qui lui donna l'alerte. Teufelsbrück, minuscule port sur l'Elbe, en contrebas de la route, abritait une douzaine de « cabin-cruisers ». Malko gara sa Mercedes orange de location un peu plus loin sur le parking d'une auberge et partit à pied. Il descendit les marches de pierres rendues glissantes par la pluie menant au port.

Celui-ci était désert, ce qui, étant donné le temps, n'avait rien d'étonnant. Le vent faisait chanter les mâtures. D'en bas, on ne voyait pas la route. Malko fit rapidement le tour du port et s'arrêta devant un gros cabin-cruiser d'une vingtaine de mètres. Sur le panneau arrière était peint le mot *Zillertal*. C'était le bateau de Leopold Osdorf. Fermé comme les autres. Malko tira à lui les amarres du voilier voisin, sauta dessus et monta sur le *Zillertal*. Il fit le tour. La porte conduisant au poste d'équipage était verrouillée. À l'arrière se trouvait une autre ouverture plus petite, avec un cadenas. Malko se pencha et son cœur se mit à battre plus vite. Le vernis était écaillé autour des vis tenant le cadenas. Il tira et l'ensemble lui resta dans la main. Quelqu'un, avant lui, avait forcé le bois pourri par l'humidité. Il mit le cadenas dans sa poche, vérifia que personne ne l'observait et prit son pistolet dans sa main droite avant de pousser la porte. Quelques marches donnant sur une coursive étroite. Il y pénétra et referma la porte derrière lui. Deux cabines s'ouvraient à droite et à gauche. Vides, bien rangées. Il continua et remonta par un autre escalier, jusqu'au lounge-post de pilotage. Là aussi, tout était en ordre. Une porte s'ouvrait à gauche de la barre. Il la poussa, aperçut un escalier recouvert de moquette. Il s'y aventura avec précautions et déboucha dans une cabine où la lumière du jour pénétrait par plusieurs hublots. Un grand lit bas occupait presque toute la place. Son cœur faillit s'arrêter. Sur une commode-bateau, il y avait un pain noir, une boîte de saucisses et une bouteille entamée de J and B ! Il s'approcha du lit. La forme d'un corps y était encore visible. Un cendrier traînait par terre à côté d'un paquet de cigarettes froissé, vide, qu'il empocha. Il ouvrit la porte de la salle de bains. Aucun doute : un rasoir, une brosse à dents, une chemise sale dans un coin.

Quelqu'un habitait, ou avait habité, sur le bateau. Il fouilla encore

et découvrit dans un placard une petite valise avec des chaussures, du linge de corps, des chemises et un costume. C'était la planque idéale ! Il suffisait de connaître son existence.

Malko remonta dans le lounge. À travers les vitres sales, on ne pouvait pas le voir. Il déverrouilla la porte latérale du poste de pilotage et sortit sur le pont, le visage fouetté par la pluie. A l'arrière, il remit le cadenas en place, et regagna le quai, puis le parking. Il se demanda si ceux qui l'avaient suivi à Francfort l'avaient lâché... C'était, hélas, un risque à courir.

Il reprit Elbchaussee jusqu'à Blankenese, charmant petit village en bordure de l'Elbe, et s'arrêta devant une cabine téléphonique jaune.

Sept ou huit sonneries retentirent avant que l'on ne décroche. La voix d'Hildegard Balsen était hésitante, presque inaudible. Malko se fit connaître et demanda :

— Vous avez eu des nouvelles ?

— Non, dit-elle, rien. Où êtes-vous ?

— À Hambourg, dit Malko. Une seule question, un détail. Est-ce que votre mari fume ?

— Oui.

— Quelle marque ?

— Des HB jaunes.

— Merci, dit Malko, je vous rappellerai. Ne vous faites pas trop de souci...

Il ressortit de la cabine, défroissa le paquet trouvé dans la cabine : des HB jaunes. Il retraversa Blankenese puis reprit la route de Teufelsbrück. Il gara sa voiture sur le même parking, puis rejoignit à pied le port toujours aussi désert. Des vagues se levaient sur l'Elbe et les mâts s'entrechoquaient avec un bruit sinistre. Il remonta sur le *Zillertal*, pénétra dans le poste et referma la porte coulissante, la verrouillant. Puis il gagna la grande cabine de l'avant et s'étendit sur le lit.

Il posa son pistolet extra-plat à côté de lui. Il n'y avait qu'une porte à cette cabine. Il ne risquait donc pas de surprise. Le plus dur était d'attendre sans rien faire, sans bouger, quelqu'un qui ne viendrait peut-être pas. Il vérifia la torche électrique trouvée dans la cabine : la nuit allait tomber.

* *

*

Malko sursauta. Il s'était assoupi. Il se redressa, écoutant attentivement. La pluie fouettait les hublots et le vent, déchaîné, faisait s'entrechoquer tous les haubans du port, dans un concert de grincements. Il consulta le cadran lumineux de sa Seiko-Quartz,

11 h 30, puis tendit l'oreille. Il lui avait semblé entendre un grincement à l'intérieur.

Il allait allumer la torche électrique lorsqu'il sentit une présence avant de la voir. Une masse sombre dans l'escalier. Son cœur battait la chamade. Il y eut un craquement. Quelqu'un s'approchait du lit, en tâtonnant. Malko poussa doucement le bouton de la torche braquée sur l'intrus, le pistolet dans l'autre main. Le faisceau jaillit, éclairant un homme qui eut un geste de recul devant la lumière. Faisant demi-tour, il se rua dans l'escalier, sans un mot, buta sur une marche et s'étala.

Malko avait bondit du lit. Il se jeta dans les jambes du fuyard, le tirant à l'intérieur de la cabine. L'inconnu se redressa, le frappa au visage, soufflant comme un phoque. Malko recula, braquant le pistolet sur lui.

— Herr Balsen, ne bougez pas !

À l'énoncé de son nom, l'intrus se figea. Malko lui braqua le faisceau de la torche en pleine figure. C'était bien l'homme de la photo : livide, les yeux clignotants. Il demanda d'une voix blanche :

— Qui êtes-vous ?

— Ne bougez pas, dit Malko, je ne vous veux pas de mal. Laissez-moi vous fouiller.

— Je n'ai pas d'arme, assura le fonctionnaire du BND.

Malko le palpa néanmoins sur toutes les coutures. L'autre semblait anéanti, sans réaction. Il se laissa docilement pousser vers le lit.

— Asseyez-vous et répondez à mes questions, dit Malko en rengainant son arme. Vous avez peut-être encore une chance de vous en sortir. Où est Renata Hurwitz ?

Dieter Balsen leva un regard terrifié sur Malko.

— Renata ! murmura-t-il. Vous connaissez Renata ?

— Oui ; dit Malko, je sais tout de vous, Herr Balsen. Renata a été votre maîtresse quand vous étiez à Londres. Elle vous a « recruté », et vous êtes devenu un agent de la DDR. Maintenant, elle vous réclame de l'argent pour ne pas révéler votre trahison ? *Richtig* ?

— Je ne voulais pas trahir, protesta l'Allemand. Seulement aider ceux qui sont de l'autre côté. Ce sont des Allemands comme nous... Les victimes de l'Histoire. J'aurais dû me suicider.

— Non, dit Malko, vous n'auriez jamais dû accepter de faire plaisir à Renata.

— Elle a un tel magnétisme...

Ils parlaient tous deux à voix basse. L'Allemand se pencha en avant, cherchant à discerner les traits de Malko dans la pénombre et demanda :

— Vous êtes un des officiers de la *Sicherheit* ? Je ne vous ai jamais vu.

— Je n'appartiens pas au BND, dit Malko, mais je travaille pour lui dans cette affaire. Renata Hurwitz a mené beaucoup de gens en bateau. À commencer par celui qui l'a aidée à partir d'Allemagne de l'Est, le colonel Dorbach. Son amant.

— Son amant ?

— Vous ne le saviez pas ?

Dieter Balsen ne répondit pas. Il respirait lourdement. Dehors, le vent soufflait toujours. Malko se dit qu'il fallait faire craquer son adversaire de toute urgence. Ce dernier commençait à reprendre une voix plus ferme.

— Comment êtes-vous venu jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Peu importe, dit Malko. Je veux vous empêcher de faire une bêtise... Si vous m'aidez.

— Que voulez-vous ?

— Renata Hurwitz. Où est-elle ?

— Je ne sais pas, répondit Dieter Balsen. Et même si je vous aidais, cela ne changerait rien : ma carrière est fichue.

— Il y a une différence entre une mise à la retraite avec pension et cinq ans de prison, fit remarquer Malko. Vous êtes venu à Hambourg avec Renata. Qu'en avez-vous fait ?

— Elle m'a quitté tout de suite. Sans me dire où elle se cachait.

Malko le sentait plein de réticence. Il ne fallait pas l'attaquer de front.

— Racontez-moi tout depuis le début, demanda-t-il. Comment s'est-elle présentée à vous, après cette longue séparation ?

— Elle m'a dit qu'elle s'était évadée de la DDR. Qu'elle avait besoin d'argent, que j'étais le seul à pouvoir lui en donner... M'a laissé entendre qu'elle pourrait me faire chanter.

Il avait un ton de plus en plus misérable.

— Combien vous a-t-elle demandé ?

— Deux cent mille marks...

Ce n'était pas une somme énorme, pensa Malko. Il s'attendait à plus.

— Et alors ?

— Je n'avais pas cette somme, bien entendu. Je suis un fonctionnaire... J'ai pensé qu'un de mes amis d'enfance, qui dirige une banque ici, à Hambourg, pourrait m'aider, me consentir un prêt d'honneur. Renata a exigé de m'accompagner, me donnant quarante-huit heures pour trouver l'argent.

Malko écoutait. L'homme qu'il avait en face de lui était visiblement aux abois. Il promena la lampe sur lui. Il était hagard, de grands cernes sous les yeux. Il nouait ses mains nerveusement l'une contre l'autre. Manipulé, broyé par la machine à laquelle il s'était livré... Malko continua son interrogatoire.

— Vous aviez forcément un officier traitant dit-il. Quand cet incident est arrivé, vous n'avez pas sollicité son aide.

L'Allemand baissa la tête.

— Si, bien sûr. Il m'a demandé tout de suite où se trouvait Renata. Je n'ai pas pu le lui dire. Après notre premier contact, elle ne faisait que me téléphoner. Il m'a promis que les services de la DDR lui feraient payer sa trahison, même si cela prenait un certain temps. Il était hors de question de payer une « rançon ». Le mieux était pour moi de passer en DDR où une place de choix me serait réservée, en raison des services rendus.

— Vous avez refusé... Pourquoi ?

Dieter Balsen secoua la tête.

— Je ne peux pas aller vivre là-bas. C'est impossible. Ma femme n'accepterait jamais. Toute ma famille a fui l'Est... Je préfère encore me tuer,,.

Il devenait de plus en plus nerveux. Malko, de nouveau, éprouva une sensation bizarre.

— Vous n'avez pas pu lui tendre un piège à Munich avec l'aide du MFS ?

— Non. Elle n'a pris aucun risque. Je ne l'ai vue que deux fois. La première, et, ensuite quand nous sommes arrivés ici. Nous avons rendez-vous à Opemplatz. Elle est venue en voiture et a effectué ensuite une rupture de filature au cas où j'aurais été suivi. Ensuite elle m'a menacé. S'il arrivait quelque chose, elle me tuait ! J'ai eu peur.

— Et ici ?

— Nous nous sommes séparés à l'aéroport. Elle m'avait donné rendez-vous dans une cabine téléphonique. Puis, de là, dans une autre.

— Vous avez trouvé l'argent ?

— Pas encore, mon ami n'est pas là. Il rentre demain.

Malko demanda soudain :

— Vous êtes venu en voiture ?

Silence.

Dieter Balsen ouvrit la bouche, la referma, l'air affolé, et Malko comprit tout à coup.

D'un bond, il traversa la cabine et se rua dans l'escalier. Il entendit un choc sourd en haut, puis un bruit soyeux dans le poste de pilotage. Lorsqu'il y parvint, un courant d'air glacial lui fouetta le visage. La porte latérale coulissante était ouverte.

Sortant son pistolet, il se jeta dehors. Au moment où il franchissait la porte, une détonation claqua, venant de l'arrière. Une balle fracassa une glace. Deux autres coups de feu rapprochés suivirent, faisant sauter des éclats de bois autour de lui. Ce n'était pas comme à Francfort, cette fois on cherchait à le tuer.

Il riposta au jugé, visant une tache sombre à l'arrière qui disparut

de l'autre côté du *Zillertal*.

Cela pouvait être Renata ou les tueurs du MFS. Malko avança, salué par une nouvelle détonation. Il riposta, vit une silhouette sauter sur le bateau voisin, et, de là, sur le quai. Il se lança à sa poursuite. Un réverbère éclaira une femme en ciré noir qui courait Malko cria :

— Renata !

Elle ne s'arrêta pas. Quand Malko eut sauté sur le quai à son tour, elle atteignait déjà la dernière marche de l'escalier de pierre. Elle se retourna et tira encore vers lui. Il émergea au niveau de la route juste à temps pour voir Renata s'engouffrer dans une Opel sombre, garée de l'autre côté d'Elbchaussee, le capot tourné vers Hambourg. Malko traversa la route comme le véhicule démarrait.

Délibérément, Renata Hurwitz fonça sur lui.

Il vit grandir les phares blancs, la masse noire du capot et roula sur lui-même pour ne pas être écrasé. Il se releva et hésita une fraction de seconde. Dieter Balsen avait, certes encore des choses à lui apprendre, mais, avant tout, il lui fallait Renata, la clef du problème...

Se ruant vers sa Mercedes, il se lança à sa poursuite. Heureusement, Elbchaussee était déserte et rapidement sa voiture beaucoup plus puissante recollait à l'Opel.

Renata semblait parfaitement savoir où elle allait. Arrivée à St-Pauli, elle dévala Hafenstrasse dominant le port, puis brutalement tourna à gauche, remontant le long de l'énorme hôpital en brique rouge, spécialisé dans les maladies tropicales.

En haut de l'avenue elle s'engagea à gauche dans un sens interdit, et Malko dut en faire autant. Ils sortirent au carrefour de Reeperbahn et l'Opel noire fonça à droite dans Ost-West-Strasse, vers l'est.

Malko se dit qu'au centre ville, il la coincerait plus facilement. Mais, au lieu d'aller vers la Hauptbahnhof, Renata s'engouffra dans Amsinckstrasse, une avenue déserte, bordée par des canaux et des entrepôts, entre les deux ponts sur l'Elbe. Jamais Malko n'avait vu une femme conduire avec cette maestria. Un vrai pilote de rallye.

Ils se retrouvèrent sur la Neue Elbbrücke, dominant le labyrinthe des canaux du port. Au milieu du pont, Renata plongeait brutalement sur la droite, dans Zweibrückenstrasse, une voie descendant vers le dédale des installations portuaires. Elle semblait tout connaître à merveille. Malko évita de justesse un semi-remorque sortant du Freihafen, qui le salua d'un furieux coup de klaxon, et ils se retrouvèrent dans Versmannstrasse, filant entre deux canaux noirs et sinistres.

Il entendit soudain le sifflet d'une locomotive. Cent mètres devant eux, une rame de marchandises passait d'un canal à l'autre, coupant Versmannstrasse, surveillée par deux dockers. Renata ralentit Malko savait déjà ce qui allait se passer. Alors qu'elle était presque arrêtée, à

quelques mètres de la rame, elle redémarra brusquement, frôlant le chef de manœuvre et se glissa entre le convoi et le canal. Quand Malko arriva, il se trouva nez à nez avec le docker hystérique qui se planta devant son capot... Il aurait fallu se glisser sous le train. Rongeant son frein, il attendit. Bien entendu, lorsque le convoi fut passé, l'Opel avait disparu... Malko se perdit dans la zone sous douane avant d'émerger dans le quartier de Neustadt, ivre de rage et de frustration. C'était la seconde fois que Renata lui filait entre les doigts.

Il ne restait plus que Dieter Balsen.

Malko retraversa la Reeperbahn dégoulinant de néons avec ses boîtes à putes à touche-touche, offrant des live-shows à deux, à quatre ou à six, traversa Altona et reprit la route de Teufelsbrück.

* *

*

Le petit port était toujours aussi calme et endormi. Malko descendit les marches de pierre, la main crispée sur son pistolet extra-plat. Il avait eu assez de surprises pour la journée. Il n'était pas le seul à être aux trousses de Renata et de sa proie... Dieter Balsen avait prévenu son « traitant ». Donc, même s'ils ne le lui avaient pas dit, les gens de la DDR étaient sur la piste de la traîtresse. Sûrement pas pour lui offrir des roses.

Aucune lumière sur le *Zillertal*. Il y grimpa par la méthode habituelle, fut aussitôt frappé par l'étrange qualité du silence qui régnait à bord. Il appela à mi-voix :

— Herr Balsen ?

Pas de réponse. La porte coulissante du poste de pilotage était dans la même position. Il se glissa à l'intérieur. Le cœur cognant dans la poitrine, il descendit pas à pas vers la cabine, s'arrêtant à chaque marche pour prêter l'oreille. Sans entendre autre chose que le bruit des haubans secoués par le vent.

— Herr Balsen !

Toujours pas de réponse.

Le pistolet braqué sur le lit, il se décida à allumer. Personne. La valise et les affaires dans la salle de bains étaient toujours là.

Où était Dieter Balsen ? Il explora le bateau de fond en comble sans rien trouver, remonta sur le pont. Puis passa sur le quai. Il attendit dix minutes avant de regagner sa voiture. S'attardant longuement devant la masse sombre et agitée de l'Elbe.

Dieter Balsen avait pu décider de passer à l'Est, malgré sa réticence, voyant qu'il ne s'en sortait pas. Il pouvait aussi s'être suicidé. Il avait menti à Malko en omettant de lui dire que Renata l'attendait dehors. Maintenant il avait dû la rejoindre quelque part. Malko se décida à

rentrer. Il tenterait le lendemain de retrouver le fonctionnaire du BND par le propriétaire du *Zillertal*.

* *

*

L'hélicoptère de police volait lentement au ras des flots gris de l'Elbe, secoué par les rafales de vent. Il y avait presque autant de vagues que dans la Baltique.

Par les portières ouvertes de l'appareil, deux policiers, jumelles vissées aux yeux, scrutaient les eaux agitées. Cherchant ce que deux cargos leur avaient signalé. Enfin, ils aperçurent un pêcheur le long de la berge, qui leur adressa de grands signes. Il maintenait avec sa gaffe quelque chose qui flottait entre deux eaux. Un des policiers tapa sur l'épaule du pilote et lui fit signe de descendre. Quelques minutes plus tard, ils se posaient sur un terre-plein, près de la rive, et dévalaient vers le pêcheur.

Ce dernier avait tiré l'objet à demi sur la berge. Un noyé, à peine gonflé. Un homme dans la cinquantaine, bien vêtu. Les deux policiers l'aidèrent, sans trop d'émotion. C'était courant.

Un des policiers entreprit de fouiller les poches du mort. Il sursauta en découvrant une carte plastifiée barrée de noir-jaune-rouge. Un laissez-passer du *Bundesnachrichtendienst*, au nom de Dieter Balsen...

— *Ach so !* fit-il à son collègue, on a découvert une sale affaire...

Il se précipita vers son hélicoptère pour avertir la « Kripo » de Hambourg et le *Verfassungsschutz*, saisi automatiquement pour toutes les questions concernant, la *Staatssicherheit*.

* *

*

D'intrépides jeunes gens en combinaison de caoutchouc noir déviaient en planche à voile sur l'eau grise du lac Alster, juste en face du consulat américain. Le ciel était plombé, comme s'il allait neiger, et le drapeau américain en berne, suite à l'assassinat du président Sadate.

Ferdinand Dickel, arrivé de Bonn une heure plus tôt, balançait ses petites jambes dans le vide en tirant sur un cigarillo hollandais qui semblait avoir été fabriqué par l'IG Farben tout en poursuivant la fabrication d'une nouvelle chaîne de trombones. Le chef de poste de la CIA ne disait mot, médusé par l'ampleur du problème. Ferdinand Dickel leva sur Malko son regard triste et lissa son cou squelettique.

— Première hypothèse, dit-il de sa voix grinçante. Dieter Balsen

s'est suicidé.

— Deuxième hypothèse, fit Malko. Il a été assassiné par les gens qui pourchassent Renata pour la liquider. Une équipe de l'Est.

— *Warum ?*

— Il représentait un risque potentiel, ne voulait pas passer à l'Est et était à bout... Renata ne l'aurait pas lâché. Ils ont dû me suivre.

— Pourquoi ne pas avoir tué Renata ?

— Ils n'y sont pas arrivés. Pas encore... À propos, Dieter Balsen était-il important ?

— Oui et non. Bon technicien de l'analyse, mais pas en contact avec des documents « cosmic(35) ».

— Connaissiez-vous sa liaison avec Renata ?

Le *Staatssekretär* hésita avant de répondre :

— Oui, il avait été interrogé par la section disciplinaire et des sanctions administratives avaient été prises contre lui à l'époque. Les officiers chargés de l'enquête avaient conclu à une histoire purement passionnelle...

— Comment l'avait-on su ?

— Dénonciation. Une secrétaire amoureuse de lui qui avait intercepté des communications téléphoniques...

Malko regarda l'Alster. Quelque part dans Hambourg, Renata Hurwitz se terrait, prête à frapper une troisième fois. Il avait l'impression que celle-ci serait la bonne. Jusqu'ici, elle s'était seulement fait les dents. Il entendit, comme dans un rêve, la voix de Ferdinand Dickel marteler :

— Herr Linge, il faut retrouver Renata avant les autres. *Das ist einen Befehl !*(36)

Malko faillit lui faire remarquer qu'il n'était pas sous ses ordres, mais il avait assez de problèmes comme cela.

CHAPITRE XIII

Le *Staatssekretär* levait la tête vers Malko, dans son geste habituel, dressé de toute sa petite taille, les yeux bleus flottant dans leur humeur translucide. Frémissant de tension !

— Nous n'avons aucune piste pour retrouver Frau Hurwitz, fit remarquer Malko. Elle se cache sûrement chez un ami à Hambourg, comme elle l'a fait à Bonn. Impossible de passer la ville au peigne fin. Donc, il faut prendre l'histoire par l'autre bout.

— Quoi donc ! demanda Ferdinand Dickel.

— Reprendre la liste fournie par l'ordinateur. Dans les deux premiers cas, les agents infiltrés ont été recrutés par Renata Hurwitz, lorsque son mari était en poste à l'Ouest. Nous pouvons supposer qu'il en est de même pour le troisième. Avec un élément supplémentaire. Le numéro « trois », d'après ce qu'elle prétend, a un poste de haute responsabilité. Cela restreint les recherches...

— *Gut ! Gut !* approuva Ferdinand Dickel. Et vous ?

Malko sourit.

— Il y a des musées superbes à Hambourg. Je vais les visiter en attendant que Renata Hurwitz me contacte...

— Pourquoi le ferait-elle ? demanda Ferdinand Dickel.

— Elle a quelque chose à vendre, expliqua Malko. Avec la mort de Brucker, elle va peut-être se dire que nous sommes des clients moins dangereux que le MFS.

Ferdinand Dickel demeura muet, puis demanda :

— Avez-vous vérifié si Dieter Balsen avait contacté son ami banquier ?

— Il n'était pas en ville. Leopold Osdorf ne sait même pas que Dieter Balsen était à Hambourg. Il faut découvrir sa troisième cible avant qu'elle ne s'y attaque.

— Et pourquoi ne serait-ce pas déjà fait ? interrogea Ferdinand Dickel.

— J'ai bousculé ses plans : elle ne s'attendait pas à la disparition de Balsen. J'ai laissé, chez moi, à Liezen, le numéro où je me trouve à Hambourg. Il n'y a plus qu'à attendre. À propos, le « suicide » de Dieter Balsen ne va pas déclencher un trop grand scandale ? Cela fait le second membre du BND qui se suicide en une semaine.

— La police locale a reçu des instructions de Bonn, coupa froidement Ferdinand Dickel. Le corps est déjà reparti pour Munich avec un permis d'inhumer. Bien sûr, le *Spiegel* va nous accrocher...

— Vous y croyez, vous, au suicide ?

Ferdinand Dickel fixa sur lui ses yeux de poisson.

— Et comment serait-il mort ?

— J'ai été suivi par une équipe du MFS, rappela Malko. Ils ont pu arriver jusqu'au *Zillertal* en cherchant Renata Hurwitz et trouver Dieter Balsen. Il protégeait encore Renata quand je lui ai parlé. Peut-être en savait-il plus qu'il ne m'a dit. Il représentait un risque. On a pu le noyer...

— Considérons qu'il s'est suicidé, trancha Dickel. Et concentrons-nous sur Renata Hurwitz.

Malko regarda à travers la grande baie vitrée. Sur le lac Alster, les *windsurfers* avaient disparu. La tempête se levait de nouveau sur Hambourg. Il n'y avait plus qu'à attendre.

* *

*

Malko, après s'être rasé, observait le manège matinal des bateaux qui passaient du Aussen Alster au Binnenalster, avec leur cargaison de touristes. Hambourg était troué comme un gruyère par d'innombrables plans d'eau enjambés par des centaines de ponts. Tout le sud de la ville n'était qu'un dédale de canaux enchevêtrés à l'Elbe. Nuit et jour, des milliers de bateaux et de péniches pénétraient dans le Zollhafen par les canaux ou la Baltique. Malko commençait à connaître par cœur le panorama, après trois jours d'inaction culturelle. Dommage que Marlène Teller fût restée à Bonn.

Le téléphone l'arracha à sa rêverie. Il décrocha.

— Ici, Linge.

— Malko Linge ? demanda une voix de femme.

Instantanément, il redescendit sur terre. Il se souviendrait toute sa vie de cette voix.

— Renata ! Où êtes-vous ?

Contre toute logique il avait eu raison ! Son cœur battait la chamade. Par discrétion, Ferdinand Dickel n'avait pas fait mettre sa ligne sur écoutes. Il fallait amener le poisson en douceur. Renata Hurwitz demanda :

— Vous ne m'en voulez pas ? J'ai failli vous tuer l'autre soir.

— Je sais, dit Malko. Pourquoi ?

— Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre. Ensuite, il fallait que je fuie. Je ne peux pas prendre de risques en ce moment. Vous n'êtes pas surpris que je vous appelle ?

— Non, dit Malko. Je savais que vous le feriez. Par intérêt.

Elle eut un rire bref.

— Ne me flattez pas. J'ai horreur de ça. J'ai lu dans le *Bild Zeitung* que Dieter s'est suicidé. C'était un lâche.

— C'est vous qui l'avez assassiné, Renata, corrigea froidement

Malko. En le faisant chanter.

— Ne me racontez pas cela ! s'emporta l'Allemande de l'Est. Parce qu'il avait un peu goûté de mon ventre, il a trahi son pays ! Quand il m'a revue, il était encore fou de moi. C'est tout juste s'il ne m'a pas sautée dans l'avion. Maintenant, dépêchons, je ne veux pas que vous repériez d'où j'appelle.

— La ligne n'est pas écoutée. Vous n'avez pas peur des gens du MFS ?

— Non. Là où je suis, ils ne viendront pas me chercher.

— Ils sont très organisés et ils veulent sûrement votre peau. Ils ont des ramifications partout...

— Je sais, fit Renata. C'est pour cela que je vous téléphone. Est-ce que vous croyez maintenant que mes informations valent de l'argent ?

— Les autres taupes ?

— Non, pas les autres. *Une* autre. Celle qu'ils veulent sauver. Dieter et l'autre, ils s'en moquent. Mais celui-là, c'est ce qu'ils ont eu de mieux depuis Guillaume. Est-ce que vous le voulez ?

— Si c'est ce que je pense, oui.

— Pour cinq millions de deutsche Mark.

— Je dois transmettre votre offre, dit Malko. Une question. Vous avez fait la même de l'autre côté ?

Un temps de silence, puis « oui ».

— Où puis-je vous joindre ?

— Ne plaisantez pas. Je vous rappelle aujourd'hui. Si vous êtes d'accord, nous nous verrons. Vous apporterez 500 000 DM, à titre d'acompte. Le reste dans trois jours.

Elle avait déjà raccroché.

Malko attendit quelques secondes, puis composa le numéro à Bonn de Ferdinand Dickel. Il connaissait d'avance la réponse du *Staatssekretär*. Les fonds secrets allaient en prendre un coup, mais on ne pouvait pas laisser une taupe importante en liberté. Renata Hurwitz avait mis au point un piège diabolique. Elle avait pourtant intérêt à filer très vite et très loin. Les Services de la DDR ne lui pardonneraient pas.

* *

*

L'un des deux employés de la Hansa Bank referma avec soin la grosse enveloppe marron pleine de liasses de billets bleus. Cela ne tenait pas beaucoup de place, 500 000 DM. Ferdinand Dickel avait fait très vite. Malko signa le reçu et les deux employés de la banque sortirent de la suite. Il n'avait plus qu'à attendre. Six heures et demie. Hambourg se vidait vers ses innombrables banlieues et le ciel était

couleur d'encre.

Le téléphone sonna quelques minutes plus tard.

— Vous avez l'argent ?

La voix de Renata Hurwitz était parfaitement calme.

— Oui.

— Bien, allez au *Kontakt-Café Chéri* Steindamm 7, à côté de la *Hauptbahnhof*.

Elle avait déjà raccroché... Malko mit l'enveloppe dans la poche intérieure de sa veste, coinça son pistolet extra-plat dans sa ceinture et fila vers l'ascenseur.

La douce Renata avait prouvé qu'elle tirait d'abord et qu'elle s'excusait ensuite.

À cause des sens interdits, il mit près de vingt minutes à atteindre la *Hauptbahnhof*. Le *Chéri* se trouvait à côté d'un taxidermiste. On se serait cru en 1930. Des éclairages tamisés, des sièges de cuir confortables, un haut-parleur susurrant des chansons d'amour dans toutes les langues et des gravures discrètement érotiques au mur. La petite piste de danse était vide. Quelques femmes seules attendaient, glissant des œillades aux hommes. Neuf sur dix étaient visiblement des putes. Dont une Indonésienne, avec une jupe fendue jusqu'à la hanche qui ne venait sûrement pas là pour chercher une amitié platonique.

Malko se fit servir une vodka d'un demi-centimètre-cube et attendit.

Peu à peu, la salle se remplissait. Des serveuses d'âge canonique renouvelaient les consommations des hommes chaque fois que c'était décemment possible... Enfin, entre deux disques, le haut-parleur annonça :

— *Herr Linge, Telefon, bitte...*

Malko se précipita au sous-sol pour entendre la voix de Renata.

— *Gut !* Je vous ai vu, à travers la vitrine. Vous êtes seul. Maintenant, vous allez vous rendre dans St-Pauli. Dans Fischmarkt, près de Pinnaßberg, il y a une cabine téléphonique. Vous attendez qu'elle sonne. Ensuite, vous remontez dans votre voiture, et vous suivez les instructions. Sinon, je traite avec les autres...

Malko fila sous le regard énamouré de l'Indonésienne. La fin d'une belle histoire d'amour...

Il mit près de quarante minutes, à cause de la circulation, pour gagner la rue sinistre qui dominait les docks, avec des immeubles en ruine et des sex-shops fermés. La cabine jaune lui tendait les bras. Elle sonna presque aussitôt.

— Un peu plus et je ne rappelais pas, fit la voix furieuse de Renata...

Malko s'excusa.

— Bien. Dans la Hauptstrasse de Blankenese, il y a une cabine.

Avec d'autres instructions...

Il n'y avait plus qu'à obéir. Il remonta et fit demi-tour. Malgré le nouveau tunnel sous l'Elbe qui évitait aux camions venus du nord de traverser la ville pour gagner le sud de l'Elbe, Elbchaussee était encore très encombrée. Il passa devant Teufelsbrück avec un serrement de cœur. Il était près de huit heures lorsqu'il arriva à la cabine de Blankenese.

Encore cinq minutes pour la sonnerie.

— Allez au restaurant *Le Délice*, dans l'Antik Center, près de la Bahnhof, fit la voix de Renata.

Et c'était reparti. Pied au plancher, il regagna le centre, se perdit dans les sens uniques et finit par atterrir dans une cour sinistre en contrebas des voies ferrées, au pied de ce qui ressemblait à un entrepôt fermé : l'Antik Center. Le restaurant se trouvait au dernier étage, et l'entrée du building était à la hauteur des voies, séparées par d'énormes grilles noires. Malko monta l'escalier de pierre. Au moment où il allait entrer, il entendit une voix dans son dos.

— Malko.

Il se retourna, vit une silhouette sur le quai désert, derrière la haie des barreaux.

— *Kommen Sie*, intima Renata, *schnell*.

Il obéit Même dans l'ombre, ses yeux bleus lui sautèrent au visage. Dans la main droite, elle tenait le pistolet Makarov de Hans Dorbach et elle tendait la main gauche à travers les barreaux. Un train passa derrière elle avec un fracas de tonnerre.

— L'argent fit-elle.

Malko lui tendit l'enveloppe. Elle la prit et dit aussitôt :

— Maintenant partez.

Déjà, elle se perdait dans l'obscurité.

Malko ne chercha pas à la poursuivre. Renata Hurwitz ne prenait pas ces risques pour voler 500 000 marks. Pensif, il redescendit l'escalier. Il n'avait plus envie d'aller dîner seul au *Délice*. Il reprit sa voiture et fit demi-tour dans la cour, puis emprunta la petite rue sombre le long des voies. Au bout il dut freiner. Quelqu'un traversait devant son capot. Il eut un choc au cœur. C'était Renata. Elle fit le tour de la Mercedes, ouvrit la portière et s'assit à côté de Malko.

— Roulez, dit-elle. Direction Elbchaussee.

Malko ne discuta pas, médusé. Les deux mains dans la poche de son ciré, Renata souriait. Elle tourna la tête vers Malko.

— J'ai vu que vous étiez régulier, dit-elle. Vous êtes venu seul. Alors, j'ai décidé de prendre une petite récréation. Nous allons *Chez Jacob*. Moi aussi, je suis fatiguée.

Le *Jacob*, en face de l'Elbe, ressemblait à une chaumière anglaise. Une salle en boiseries, des chandelles, des tables séparées. Renata confia son ciré au vestiaire et dit à Malko à voix basse :

— Mon pistolet est toujours dans mon sac, au cas où vous seriez moins... correct. Sinon, tout se passera bien.

— Je n'ai aucune mauvaise intention, assura Malko.

— *Sehr gut !* Allons dîner. J'ai retenu une table...

Elle le précéda. Moulée dans un pantalon de cuir gris qui fit monter le taux d'adrénaline de Malko. À table, elle garda son sac sur les genoux, entrouvert. Elle avait les cheveux tirés, le visage lisse et l'air encore plus salope qu'à leur première rencontre.

Elle commanda une soupe à l'anguille aux pruneaux et de la sole, puis posa son regard dur sur Malko.

— Ils sont d'accord ?

— Oui, à condition que vous apportiez la preuve de ce que vous avancez.

— La preuve ! fit-elle. Bien sûr, j'apporterai la preuve. J'ai des documents de la DDR qui le mentionnent. Mais c'est lui-même qui vous donnera la preuve. Comme les deux autres...

— Si cet homme est si haut placé et si intelligent objecta Malko, sa Centrale l'a déjà prévenu du danger, il va se protéger. Ou fuir.

Renata Hurwitz secoua la tête.

— Non. Il ne fuira pas. Il fera son devoir jusqu'au bout. Quant à se protéger ? Il faudrait qu'il me tue avant que je ne parle... Comment peut-il me retrouver ?

— Je ne sais pas, dit Malko. Vous n'utilisez pas, à Hambourg, une « infrastructure » de l'Est ?

La jeune femme lui jeta un regard méprisant.

— Vous me prenez pour une idiote !

Elle attaqua sa soupe avec appétit. Malko mangeait en silence, partagé entre plusieurs sentiments. Renata, bien qu'elle soit une abominable garce, dégageait un magnétisme sexuel peu commun. Il comprenait que des hommes comme Dorbach, Brucker ou Balsen soient tombés dans son piège. Elle leva les yeux sur lui.

— « Il » doit très mal dormir, en ce moment. À partir de maintenant, il ne faut rien dire de ce que vous faites.

— Pourquoi ?

— C'est un très gros poisson. Donc, il est tenu au courant de votre enquête. C'est ainsi que je vous donnerai la preuve que vous demandez. Car vous savez bien qu'une taupe n'a pas de carte... Mais il se trahira...

— Comment ?

— Lorsque vous m'aurez payée.

— Vous avez 500 000 marks...

Elle eut un sourire amusé.

— C'est un pourboire. Il manque 4 500 000 marks. Je suis pressée.
Le MFS finira par me retrouver. Et alors...

— Dès que j'aurai le nom et les preuves.

Elle leva son verre de Moët avec un rire moqueur.

— À la réconciliation entre la DDR et la Bundesrepublik !

Malko l'imita. Sans joie. Renata était un beau serpent, mais un serpent quand même. Elle avait semé déjà deux morts sur son chemin. Plus le colonel Dorbach qui ne devait pas valoir mieux...

— Ils ne se sont jamais doutés de ce que vous prépariez, en DDR ?

— Jamais. Parce que je n'en ai jamais parlé à personne. Je n'avais pas d'amis, ni homme, ni femme. Seulement des hommes que je manipulais. C'est grâce à Hans Dorbach que j'ai retrouvé la trace de ceux que j'avais recrutés. Ce sont des Prussiens, vous savez, ils ont de la méthode, mais pas d'imagination... Moi, j'avais vécu à l'Ouest, je n'en pouvais plus de cette vie morte.

Elle buvait sans cesse et parlait de plus en plus fort. Pourtant, elle était toujours sur ses gardes.

— Pourquoi êtes-vous venue à Hambourg ? demanda Malko.

Elle rit.

— Cela vous intrigue, hein ? Mais je suis venue ici plusieurs fois en clandestine... ! J'ai appris à connaître la ville et à me faire des amis. Qui me servent maintenant.

— Pourquoi prendre alors les risques que vous prenez ?

Elle le foudroya du regard.

— Pour être indépendante. Ne pas être obligée de me faire baiser quand je n'en ai pas envie. Ne pas dépendre d'un homme. Je veux vivre aux États-Unis. Faire du business. Ouvrir une parfumerie, j'ai toujours adoré les parfums.

Effectivement, elle était imprégnée d'une senteur musquée plutôt grisante... Malko commanda discrètement une seconde bouteille de Moët et Chandon. Une ambiance insolite régnait dans ce restaurant typique de Hambourg, ville à la fois dépravée et guindée. La salle était dominée par un immense tableau représentant un banquet se terminant en partouze avec une demi-douzaine de convives à demi nues se livrant comme dessert à leurs compagnons de beuverie...

Il se demanda comment il pourrait faire économiser 4 500 000 DM au BND.

* *

*

Ils étaient les derniers au restaurant et il ne restait plus une goutte de Moët. Les yeux de Renata semblaient encore plus bleus. D'une main distraite, elle caressait dans son sac l'enveloppe où se trouvait l'argent. Tous deux se taisaient depuis un moment.

— Partons, dit enfin Malko.

Renata le suivit sans commentaire, et ils se retrouvèrent dans la Mercedes. Ils étaient presque arrivés dans le centre lorsque Renata tourna la tête vers Malko et dit d'une voix égale :

— Allons à votre hôtel.

Il ne dit rien et, quelques minutes plus tard, ils traversaient le hall du *Vier Jahreszeiten*. Dans l'ascenseur, Renata s'enroula soudain comme un ruban autour de Malko, lui rappelant Munich.

— Moi aussi, je vais vous donner une avance, murmura-t-elle, avant de lui vriller une langue parfumée au Moët au fond du gosier.

Malko était tiraillé entre des sentiments divers. Des trois derniers hommes qui avaient approché Renata, deux étaient morts, et le troisième, détruit. Mais c'était un superbe animal qui vous mettait les muqueuses en ébullition par la seule force de son regard. Quand il arriva au quatrième, il ne pensait plus qu'à une seule chose : s'enfoncer dans ce ventre provocant qui se collait au sien. À peine dans la suite, Renata arracha son ciré, puis son haut, ne gardant que son pantalon de cuir gris.

Elle vint frotter contre Malko des seins fermes et durs.

— Tu aimes mon pantalon ?

— Oui, dit Malko, caressant le cuir doux comme une peau, mais il va falloir que tu l'enlèves.

— *Warum ?*

Elle passa la main dans son dos et Malko entendit le crissement caractéristique d'une fermeture coulissante dissimulée dans un repli de cuir qui s'ouvrait des reins au pubis. Sa main qui caressait le cuir trouva brusquement une chair chaude et onctueuse. Les yeux bleus de Renata avaient viré au violet. Sans cesser de le regarder, elle recula jusqu'au bureau où elle s'appuya, puis libéra Malko avec une prestesse qui en disait long sur ses talents.

Il s'enfonça en elle d'un seul coup de reins. Elle eut un sursaut de tout son corps, comme s'il l'avait emplie de lave brûlante. Elle gémit, grogna, poussa son bassin en avant et se mit à se tordre comme un python, griffant la nuque de Malko, l'embrassant comme si elle avait voulu aspirer sa langue, se contorsionnant par brèves secousses, tant et si bien qu'elle arracha Malko d'elle. Aussitôt elle se laissa tomber sur la moquette et l'attira de nouveau en elle, le serrant avec une force d'homme, ses jambes nouées dans son dos à l'étouffer. Par moments, elle donnait l'impression de vouloir se débarrasser de lui, puis ses ongles se crispaient encore plus fort.

Cette danse orgiaque dura longtemps. Quand elle sentit que Malko se déversait en elle, elle poussa un cri puissant et détendit ses bras et ses jambes. Comme pour se faire pardonner, elle rampa vers lui et se mit doucement à sucer sa verge. Les yeux clos, ayant abandonné sa furie précédente. Elle posa ensuite les yeux sur lui et dit d'une voix tendre :

— Tu as de la chance. Peu d'hommes m'ont eue sans que cela leur coûte très cher. D'une façon ou d'une autre.

Elle se leva, s'étira, referma la glissière de son pantalon de cuir, et remit son chemisier, puis son ciré.

— Où vas-tu ? demanda Malko, suffoqué de tant de désinvolture.

Renata eut un rire sans joie.

— Tu ne pensais pas que j'allais dormir dans tes bras ! Donne-moi la clef de ta chambre.

— Pourquoi ?

— Pour que tu ne me suives pas.

Au *Vier Jahreszeiten*, les serrures des portes étaient ordinaires. Une fois fermées à clef, on ne pouvait les ouvrir de l'intérieur.

Renata rafla la clef et sourit à Malko.

— Ne crains rien, je vais dire à la réception que je t'ai fait une blague. Ils viendront te délivrer...

Elle jouait avec la clef, une lueur ironique dans le regard. Encore pleine de lui, déhanchée, de façon à mettre toutes les courbes de son corps en valeur.

— Je te rappelle demain, dit-elle. Nous mettrons tout au point. Je suis pressée.

Comme il esquissait un pas vers la porte, elle sortit à demi le pistolet de son sac.

— Ne te crois pas trop fort, dit-elle. J'aime bien négocier avec toi, mais tu n'es pas indispensable. Je joue ma vie. Je n'ai pas envie de prendre de risques... A demain.

La clef tourna dans la serrure. À peine seul, Malko se rua vers la fenêtre : impossible de passer par le balcon. Il prit le téléphone et appela la réception.

— On m'a enfermé par erreur dans ma chambre, dit-il, envoyez-moi quelqu'un d'urgence...

— *Sofort, Herr Linge*, fit l'employé...

Une minute ne s'était pas écoulée qu'une femme de chambre ouvrait la serrure avec son passe. Malko fonça vers l'ascenseur. Encore une chance, il y en avait un présent à l'étage. En bas, le hall était vide. Le portier galonné s'avança vers lui.

— Vous avez vu une dame sortir ?

— *Jawohl, mein Herr*. Elle a pris un taxi qui passait...

Il avait encore le parfum de Renata sur lui. Malgré tout, il

l'admirait de jouer ce jeu d'homme, contre les services de l'Ouest et ceux de l'Est à la fois. Mais il savait aussi qu'elle se servait de lui et qu'un des deux perdrait.

Il n'avait pas envie que ce soit lui.

Avant de s'endormir, il se demanda qui pouvait être le mystérieux « troisième homme » qui valait cinq millions de deutsche Mark.

* *

*

La sonnerie du téléphone arracha douloureusement Malko au sommeil. Il prit l'appareil à tâtons et consulta sa montre : sept heures moins cinq !

Seul, un Allemand pouvait l'appeler à cette heure-là ! Effectivement, la voix un peu grinçante de Ferdinand Dickel éclata dans son oreille.

— Il faut que je vous parle, tout de suite, annonça le *Staatssekretär*.

— C'est ce que vous faites, fit remarquer Malko.

— Pas comme ça. J'ai des choses urgentes et importantes à vous dire. Pouvez-vous aller immédiatement au consulat et me rappeler sur la ligne protégée ?

C'était plus un ordre qu'une prière.

— J'y vais, dit Malko. Résigné.

— *Danke schön*, fit l'Allemand, un peu moins tendu. Je crois que j'ai trouvé le nom de la personne que vous cherchiez.

Malko s'installa confortablement dans le bureau vide, une tasse de café brûlant à la main. Il lui avait fallu vingt minutes pour obtenir du vice-consul encore endormi l'accès à ce téléphone « protégé ». Ferdinand Dickel devait attendre, assis sur le téléphone, car il décrocha avant même la première sonnerie...

— Je suis au consulat, annonça Malko.

— Nous avons trouvé un nom qui correspond peut-être au profil du « troisième homme », annonça le *Staatssekretär*.

— Fantastique ! approuva Malko.

— Non, fit Ferdinand Dickel. Parce que si l'homme à qui nous pensons est un traître, l'affaire Guillaume sera une plaisanterie, à côté. L'onde de choc passera largement nos frontières...

— Qui est-ce ?

— Il faut que vous me promettiez de ne pas en parler pour le moment à la CIA.

— Vous me mettez dans une situation difficile..., dit Malko.

— J'ai dit *pour le moment*, insista le haut fonctionnaire. Vous connaissez ce métier. Ce sont des paranoïaques. Le plus léger doute, la « tache » la plus insignifiante, on est barré pour la vie... Les gens du contre-espionnage sont prêts à se jeter goulûment sur le plus petit indice qui leur permette de justifier leur existence. Une fois que le soupçon est lâché, c'est fini. Il se propage oralement, ferme les portes et les bouches. Sans même le savoir parfois, vous êtes un pestiféré. Donc, rien ne doit s'ébruiter, tant que nous n'avons pas une certitude absolue.

— Bien, dit Malko. Sur quoi fondez-vous vos craintes ?

— Vos critères. D'abord il était en poste en même temps que Renata Hurwitz. Ensuite, il a réussi brillamment.

— C'est tout ?

— Pour le moment, oui.

— C'est peu... Mon raisonnement n'était qu'une hypothèse... Tous ceux qui se sont trouvés en poste en même temps que Renata, ne sont pas forcément des « taupes ». Qui est celui que vous soupçonnez ?

— Le directeur du Renseignement du BND.

Malko crut avoir mal entendu.

— Quoi ? Günter Rosenberg !

— Oui, confirma Ferdinand Dickel. Le meilleur spécialiste de la DDR que nous possédions.

— Mais enfin, dit Malko, à son poste...

Le *Staatssekretär* eut un soupir qui en disait long sur son état d'âme.

— Mon cher, les Britanniques ont eu pendant des années à la tête du M.I5 un agent du KGB. Souvenez-vous de l'affaire Burgess-Mac Lean...

— Où se trouve-t-il en ce moment ?

— À Munich.

— Est-il tenu au courant de cette enquête ? demanda soudain Malko, pensant à ce que lui avait dit Renata sur la « pénétration » du BND.

— Non, affirma Dickel. À part Herr Russel et moi, personne n'est au courant. Officiellement, l'affaire Dorbach est terminée.

— Et les deux morts récentes ?

— Des affaires sans aucun lien, sur lesquelles enquête le *Verfassungsschutz*.

— Que faisons-nous ? demanda Malko, assommé par cette révélation. Renata Hurwitz a demandé une réponse sous quarante-huit heures.

— Demandez-lui une preuve. Si elle peut la fournir, nous paierons.

— Et si ce n'est pas Rosenberg ?

— Dieu fasse que ce ne soit pas lui ! Sans compter que Rosenberg a, bien entendu, accès à tous les documents « cosmic » de l'OTAN.

— Qu'est-ce qui aurait pu le faire agir ?

— Je l'ignore. L'idéal, peut-être. Pas l'argent C'est un homme sans besoins, célibataire, qui ne vit que pour son travail.

— Il a vécu en Allemagne de l'Est ?

— Oui, il est né à Leipzig. Il a été fait prisonnier par les Soviétiques en 1945 et relâché au bout de deux ans, ce qui n'était pas commun. Ensuite, il est passé à l'Ouest. Mais tout cela ne veut rien dire...

— Espérons, dit Malko. Je vais transmettre votre proposition. A propos, par la police de Hambourg, pouvez-vous retrouver un taxi qui a chargé hier soir une jeune femme rousse au *Vier Jahreszeiten* vers une heure du matin ? Afin de savoir où il l'a déposée.

— Renata Hurwitz ?

— Oui. Cela pourrait nous donner un léger avantage de savoir où elle se trouve...

* *

*

La pluie fouettait les vitres de la chambre et Hambourg était noyé d'une brume venue du nord. Malko se reposait devant la télévision, regardant un défilé très hitlérien à Berlin-Est. On frappa à sa porte et il cria d'entrer. Le temps de faire pivoter son fauteuil, il était en face de Renata Hurwitz, serrée dans son ciré noir, avec des bas assortis et un chapeau. La pluie semblait avoir accentué le bleu de ses yeux. Elle

avança dans la pièce et adressa un sourire à Malko.

— *Guten Tag*... Quel temps !

— Comment saviez-vous que j'étais là ?

Elle ouvrit son sac et alluma une cigarette. Dans le sac ouvert, il aperçut la crosse du pistolet dont elle ne se séparait jamais.

— D'abord votre voiture... Garée en bas. Ensuite, vous deviez attendre que je téléphone...

— Vous n'avez pas peur que les autres me surveillent ? demanda Malko. Beaucoup de gens savent que je suis ici...

— Bien sûr, fit Renata, seulement je ne suis pas passée par la grande entrée, mais par le garage, là où il n'y a pas de piétons. Je repartirai de la même façon. Vous avez eu vos chefs ?

Elle s'assit et croisa les jambes, faisant crisser ses nylons, sans ôter son ciré.

— Ils veulent des preuves, dit Malko. Ensuite, ils sont décidés à payer. Bien entendu, le nom d'abord.

— Ensuite, je serai entre vos mains...

— Il faut nous faire confiance. Nous n'avons pas intérêt à vous doubler.

— Je ne vous fais pas confiance, mais je n'ai pas beaucoup de temps, fit Renata. Je vais vous faire une proposition. Je vous donne le nom d'abord. Contre les 500 000 marks que j'ai déjà touchés. Ensuite, je vous apporte la preuve. À ce moment, vous me donnez les 4 500 000 marks. Mais vous êtes mon otage. Si vos amis allemands tergiversent, même une journée, je vous tue. D'accord ?

Malko pensa aux yeux bleu liquide de Ferdinand Dickel et se dit qu'il jouait sa vie sur quelqu'un qu'il connaissait à peine.

— D'accord, dit-il.

— Bien, je vais vous donner le nom de l'homme que j'ai recruté moi-même, il y a quelques années. Elle ricana. Encore un qui était fou de moi... Il s'appelle Günter Rosenberg. Il est directeur du Renseignement au BND.

Malko arriva à dissimuler son émotion. Ainsi, le soupçon de Ferdinand Dickel se vérifiait. Il en éprouvait une amertume pleine de fierté. Son raisonnement avait été exact. Renata se méprit sur son expression et demanda d'une voix dure :

— Vous n'allez pas me dire que vous ne me croyez pas, non ? Et ensuite, vous occuper de lui. Je n'ai plus aucune arme maintenant, plus rien à vendre...

Sa voix montait vers l'hystérie, Malko la calma.

— Je n'ai pas dit que je ne vous croyais pas... Mais la preuve ?

— *Ein kleine Moment*, dit Renata. Günter Rosenberg est-il au courant de votre enquête ?

— Non.

— Je m'en doutais. Sinon, je serais déjà en train de flotter dans l'Elbe. Alors, vous allez le mettre au courant par la filière hiérarchique. Dites-lui que vous m'avez vue, que j'ai peur, que j'ai décidé de ne plus traiter avec vous. Parce que les gens de la DDR me talonnent. Que vous avez pu apprendre que j'ai donné rendez-vous à un journaliste du *Spiegel* pour tout lui raconter...

— Et ensuite ?

— Ensuite, fit-elle, vous verrez.

— Il va apprendre que ce n'est pas vrai, objecta Malko. Ce n'est sûrement pas un homme facile à manipuler.

— Ce sera vrai, fit tranquillement Renata. En sortant d'ici, je vais téléphoner à la rédaction du *Spiegel*. J'ai assez de choses à leur dire pour qu'ils envoient quelqu'un me voir. Je vous invite à la rencontre... La suite vous convaincra.

— De quoi ?

— Il est impératif que *personne* d'autre que Günter Rosenberg ne soit au courant, dit-elle sans répondre directement à la question. Débrouillez-vous.

— Le *Staatssekretär* sera forcément au courant, dit Malko.

— Cela ne fait rien, fit Renata, très énigmatique, il est déjà au courant de beaucoup de choses et je suis toujours vivante. Faites ce que je vous dis.

Elle se leva.

— Il faut me croire. Je vous ai donné un nom qui vaut très cher. Je veux le reste de l'argent. En échange, je vous remettrai le dossier de Günter Rosenberg, tel que je l'ai fait photocopier dans le bureau du général Scheibe.

Elle resserra la ceinture de son ciré, prit son sac et fit un pas vers lui. Il sentit ses lèvres chaudes s'appuyer sur les siennes.

— Quand cela sera terminé, murmura-t-elle, nous passerons une journée à nous amuser. *Auf Wiedersehen...*

Il ne chercha même pas à la retenir. Cependant, quand il voulut ouvrir, il s'aperçut qu'elle avait subtilisé la clef : de nouveau, il était enfermé... Il prit le téléphone et composa le numéro de Ferdinand Dickel à Bonn. Dès qu'il eut le *Staatssekretär* en ligne, il lui annonça :

— Vous semblez avoir raison.

— Vous voulez dire..., fit Dickel.

— Oui, dit Malko. C'est celui que vous avez nommé. Je crois que les choses vont se dénouer très vite. Il serait bon que vous preniez le premier avion pour Hambourg.

Ferdinand Dickel ne fit aucune objection.

— Je serai là ce soir, dit-il.

Le mauvais temps paraissait avoir ratatiné encore plus Ferdinand Dickel. Des rafales furieuses fouettaient les bâtiments tristes de l'aérogare. Malko lui ouvrit la porte de la Mercedes et ils quittèrent l'aéroport. Le *Staatssekretär* était seul. Pendant qu'ils franchissaient les innombrables feux rouges les séparant du centre ville, Malko le mit au courant. Le haut fonctionnaire écouta sans commentaire, jusqu'à la fin.

— Ainsi, dit-il tristement votre idée de passer des noms à l'ordinateur était bonne.

Malko ne répondit pas. Toute satisfaction personnelle était hors de mise. D'autant que l'histoire n'était pas terminée.

— Nous sommes à la croisée des chemins, dit-il. Ou nous laissons tomber Renata maintenant ou nous la payons. Mais, en abandonnant, nous risquons de ne jamais avoir de certitude. À moins que Rosenberg ne s'enfuit à l'Est, averti par sa Centrale. Ils doivent être au courant du danger qu'il court. Puisqu'ils négocient avec Renata.

— Il ne filera pas, trancha Dickel, frileusement enveloppé dans son manteau de cachemire. Guillaume savait qu'il allait être découvert. Il aurait pu s'enfuir mille fois. Mais il est resté, comme le commandant d'un navire en train de couler. Les Prussiens sont des gens de devoir... Il a seulement dit : « Je suis un officier de la DDR. Respectez mon honneur. » On ne lui a pas tiré un mot de plus... Pas en sept ans de prison... Si Günter Rosenberg est pour eux, il agira de la même façon.

— Donc, il faut aller jusqu'au bout, dit Malko. Payer Renata pour avoir la preuve.

— Je le crois.

Ils étaient arrivés au centre de Hambourg. Ferdinand Dickel semblait très las, tout à coup.

— Ils sont trente mille, dit-il soudain. Trente mille petites taupes qui nous rongent comme un fromage. On en écrase de temps en temps, mais ils reviennent sans cesse. Et pourtant, ce sont nos frères. Je suis sûr que soixante-quinze pour cent de la population de la DDR hait le communisme.

— Regardez Renata, dit Malko, elle a pourtant été élevée dedans. Elle n'a qu'un rêve : fuir.

Ferdinand Dickel approuva. Ils venaient de s'arrêter devant *L'Atlantic*.

— Je suis fatigué. Demain, j'aurai l'information pour le taxi par la police de Hambourg. Ils ne savent pas à quelle affaire cela se rapporte.

Malko avait mal dormi. Rêvant de Renata, de grues gigantesques et d'asile psychiatrique. Ainsi, Renata Hurwitz allait gagner son pari. Court-circuitant en même temps le BND et le MFS ! Étrangement confiante, en dépit des menaces qui pesaient sur elle.

Est-ce que le « troisième homme » dormait encore bien ? Ou ses employeurs l'avaient-ils prévenu ?

Il en était encore là lorsque le téléphone sonna. Avant de décrocher, il savait qui c'était.

— J'ai rendez-vous demain soir à sept heures au *Monica-Bar* qui se trouve à l'entrée de l'Eros Center de la place Nobistor, annonça Renata, avec un reporter du *Spiegel*. Transmettez cette information à qui vous savez. Précisez que je vous ai dit que la seule chance de sauver ma vie était de parler. Ainsi les gens de la DDR n'auraient plus aucune raison de m'abattre. Ensuite, nous nous reparlerons.

— Que va-t-il se passer dans ce bar ?

Renata Hurwitz eut un rire sec.

— Allez-y, vous verrez.

— Qui est le journaliste du *Spiegel* ?

— Horst Stellingen. Il a de grosses moustaches rousses et des lunettes. C'est un très bon journaliste... *Auf Wiedersehen, Malko...*

Elle avait raccroché... Cette fois, il débouchait sur du concret. Il n'y avait plus qu'à prévenir Ferdinand Dickel. Il s'habilla et prit sa voiture pour aller à l'*Atlantic*. Le *Staatssekretär* le reçut en robe de chambre, ce qui le faisait paraître encore plus frêle. Après avoir écouté Malko et réfléchi quelques instants, il annonça :

— Je vais prévenir Günter Rosenberg moi-même. En lui expliquant que j'ai pris sur moi de mener cette affaire secrètement, mais que ce secret n'a plus de raison d'être avec la menace du *Spiegel*.

Malko aurait voulu être plus vieux de vingt-quatre heures.

— Pensez-vous qu'il va arriver quelque chose au *Monica-Bar* ?

Ferdinand Dickel poussa un profond soupir.

— De tout mon cœur, je souhaite qu'il ne se passe rien...

— Vous ne voulez pas donner une protection à ce journaliste ?

Le petit secrétaire d'État leva la tête vers lui.

— Si. *Vous*. Je ne peux utiliser, ni la police locale, ni le *Verfassungsschutz*. Ils se poseraient trop de questions. Allez à ce rendez-vous et tenez-vous prêt à tout... Ensuite...

La sonnerie du téléphone l'interrompit et il alla répondre.

— On a retrouvé le taxi, annonça-t-il. Il a déposé Frau Hurwitz au coin de Amsinckstrasse et de Süderstrasse, dans un endroit complètement désert, dans la zone des entrepôts portuaires. Il se demandait même ce qu'elle faisait là, à cette heure tardive. Elle a attendu sous la pluie qu'il se soit éloigné, sans bouger... Peut-être allait-elle chercher sa voiture ?

— Peut-être, dit Malko.

Il restait vingt-quatre heures à tuer. Malko n'avait plus envie de voir des musées. Sa tension nerveuse était trop forte. Ferdinand Dickel éternua.

— Laissez-moi, dit-il. Je préfère être seul pour parler à Günter Rosenberg. Ce n'est pas une tâche facile.

Ce qui suivrait risquait d'être encore plus difficile, se dit Malko, en prenant congé.

*

* *

Malko gara sa voiture dans le parking d'un grand super-marché sur Reeperbahn, juste en face de la place Nobistor. Les premiers néons commençaient à s'allumer tout le long du Reeperbahn, la grande artère de St. Pauli. Il traversa la chaussée. En face de lui s'ouvrait une rue étroite : Grosse Freiheit, la rue des live-shows.

Un peu sur la droite, il y avait une sorte de passage signalé par un marchand de saucisses, baptisé pompeusement « Eros Food », qui menait à l'Eros Center. Malko s'y engagea. Les parois de céramique blanche le faisaient ressembler à un couloir de métro. Sinistre. Quelques hommes seuls y déambulaient furtivement. Ce n'était pas encore l'heure de pointe...

Au bout de trente mètres, le couloir faisait un « S »... En continuant tout droit, on entrait dans l'Eros Center. Juste avant la chicane de bois isolant ce dernier, se trouvait le *Monica-Bar*, un « topless bar », dont les portes coulissantes étaient décorées d'un couple dont l'homme exhibait un sexe monstrueux. Les portes s'écartèrent devant Malko. Trois filles, les seins nus, officiaient derrière le bar. Quelques clients étaient répartis à diverses tables, bercés par la musique douce. Une blonde, en robe noire décolletée, était assise, à droite de l'entrée, seule à une table. Elle adressa un sourire éblouissant à Malko lorsqu'il passa devant elle. Il choisit une table derrière le bar, un peu dans l'ombre. Une fille en bas résille vint prendre sa commande.

Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrit devant un homme seul. Il inspecta la salle et s'installa sur un tabouret du bar. Il portait une grosse écharpe de laine bleue, une veste de tweed et d'énormes lunettes d'écaille. Ce ne pouvait être que le journaliste du *Spiegel*, Horst Stellingen.

Il était six heures cinquante-cinq.

Une serveuse avec d'énormes seins en poire se déhancha devant Malko, lui offrant de renouveler sa consommation. La lueur salace dans ses yeux verts proposait aussi autre chose. En dépit de sa jeunesse, ses traits avaient déjà la dureté de ceux d'une femme de quarante ans. Il accepta une vodka.

Sur son tabouret de bar, le journaliste regardait sans cesse la porte. Pas de Renata Hurwitz. La blonde en robe noire se leva et s'approcha de lui avec un sourire engageant. Sept heures. Les seins en poire glissèrent de nouveau près de Malko, apportant sa vodka.

Il vit à peine la porte du bar coulisser devant un nouvel arrivant. Celui-ci, les mains dans les poches de son pardessus gris, au lieu d'entrer, demeura immobile, examinant les consommateurs. Instinctivement, Malko sentit quelque chose d'anormal. Le visage de l'homme était banal, brun avec des lunettes, un peu empâté. Son regard s'arrêta sur Horst Stellingen.

Des clients se levèrent, lui cachant le journaliste. Trois détonations claquèrent, coup sur coup, très violentes. Malko bondit de son siège. À temps pour voir Horst Stellingen tomber de son tabouret, les mains en avant, le visage plein de sang, au milieu des cris horrifiés des clients tandis que la blonde s'effondrait sur place, un trou au milieu du front. L'homme au pardessus gris disparaissait au coin du couloir de céramique. Malko traversa le *Monica-Bar* comme une fusée, aperçut l'homme qui s'enfuyait vers l'entrée de l'Eros Center. Son pistolet au poing, il cria :

— *Halt !*

Au même moment, un client sortant de l'Eros Center se plaça entre lui et le fuyard, l'empêchant de tirer. Le tueur disparut derrière la chicane. Malko déboucha trente secondes plus tard dans l'Eros Center. Il stoppa net à deux mètres d'une blonde plantureuse, juchée sur des escarpins, vêtue seulement de bas et d'une guêpière blanche découvrant la moitié de ses seins. Elle vint vers lui, ondulant de façon presque comique.

L'Eros Center était une sorte de hangar chauffé par des lampes infrarouges, quadrillé de cloisons plantées dans tous les sens, près desquelles attendaient des filles comme à autant de coins de rue. Quelques amateurs tournaient autour, timides ou ricanants. Avant de les emmener dans les chambres entourant ce « lieu de plaisir ». Malko repéra l'entrée principale donnant sur Grosse Freiheit. Le tueur n'avait pas eu matériellement le temps d'y parvenir. Donc, il se trouvait toujours dans l'Eros Center. Dissimulé derrière un panneau, mêlé aux

clients... Dans la pénombre, il était difficile de l'identifier. Il remit son pistolet dans sa poche, avança vers le centre et fut harponné par une Noire en maillot pailleté. Il contourna une cloison pour se heurter à un voyeur, les yeux exorbités, fixant la croupe d'une des putes. Il continua, essayant de ne pas perdre de vue les deux entrées. Il devina soudain une silhouette glissant vers Grosse Freiheit. Il se rua en avant, mais l'inconnu le vit.

Une détonation assourdissante, des éclats de bois qui volaient. Malko s'abrita. Quand il ressortit l'homme avait disparu. Il courut vers l'entrée de Grosse Freiheit, buta sur quelque chose. Un pistolet automatique noir.

L'arme du tueur. Quand il déboucha dans la rue, il aperçut seulement une moto qui s'éloignait avec l'homme au pardessus gris sur le tansad.

Dépité, il revint sur ses pas, traversant l'Eros Center en ébullition. Tous les clients s'étaient éclipsés, peu soucieux d'être interrogés par la police. Quant aux filles, elles se groupaient, à la fois terrifiées et furieuses de cet intermède, préjudiciable à leur travail...

Un petit groupe entourait le corps du journaliste et de la fille, à l'entrée du *Monica-Bar*. Morts tous les deux. Le journaliste avait reçu une balle en plein cœur et une dans la tête. Malko ressortit tandis qu'une demi-douzaine de policiers en vert arrivaient au pas de charge ! Il reprit sa voiture et, dans Reeperbahn, croisa trois voitures de police se ruant sur les lieux du meurtre. Il mit le cap sur le *Vier Jahreszeiten*. Bouleversé et amer.

Renata Hurwitz avait sciemment envoyé à la mort le journaliste du *Spiegel*, sachant que la taupe ferait tout pour le supprimer. Le tueur l'avait abattu, plus une inconnue prise pour Renata ! La preuve qu'ils avaient réclamée. Günter Rosenberg était tombé dans le piège. Lui seul avait pu prévenir les agents du MFS, afin d'éliminer le journaliste et Renata.

Malko abandonna sa voiture au portier.

Il restait à prendre les mesures qui s'imposaient avec Ferdinand Dickel.

* *

*

Les yeux délavés de Ferdinand Dickel baignaient dans leur humeur habituelle qui ressemblait à des larmes. Il avait la bouche serrée et tout son corps menu semblait crispé par la rage. Il se laissa tomber sur le canapé, et dit à voix basse :

— Le salaud ! L'horrible salaud !

Malko comprenait l'émotion du *Staatssekretär*. Découvrir qu'un

homme en qui on a une confiance absolue, qu'on connaît depuis vingt ans est un traître, capable en plus de faire exécuter deux innocents pour se couvrir, c'est dur... Ferdinand Dickel releva la tête.

— Je vais avertir le Chancelier.

— Il y a aussi le règlement de ce que nous devons à Frau Hurwitz, fit remarquer doucement Malko.

— Oui, bien sûr, admit Ferdinand Dickel.

D'un ton nettement moins concerné.

— Je vous rappelle, dit Malko, que nous lui avons promis 4 500 000 marks et que je suis le garant de cette transaction.

Ferdinand Dickel esquissa un sourire ironique.

— Je sais ce que vous pensez, Herr Linge. Je n'ai pas l'intention d'oublier ce problème. Ni de vous demander d'exécuter Frau Hurwitz. Nous ne pouvons pas nous conduire comme nos adversaires. Je veux seulement qu'en échange de l'argent, vous obteniez le dossier du MFS sur Günter Rosenberg. La « preuve » que nous possédons maintenant est parfaite pour nous convaincre, nous, mais devant une commission d'enquête, je préférerais quelque chose de plus solide...

— Tout à fait normal, dit Malko. Que comptez-vous faire de Günter Rosenberg ?

— Je ne sais pas encore, avoua Dickel. Tenter d'éviter le scandale. Si ce salaud pouvait avoir une crise cardiaque ! Sinon, nous serons obligés de l'arrêter et de le faire passer en jugement. Ainsi, le monde entier saura que l'homme le plus important de notre système de renseignement était un traître. Toutes les synthèses du *Verfassungsschutz* passaient sur son bureau, plus celles du BND et les mémos confidentiels pour la Chancellerie.

Il y avait en effet de quoi être effondré...

— S'il filait de lui-même à l'Est suggéra Malko, on pourrait monter une histoire...

— Même pas, il s'empresserait de clamer sa trahison. Non, nous sommes coincés.

* *

*

Le *Bild Zeitung* annonçait avec une énorme manchette le meurtre du journaliste du *Spiegel* et celui de l'entraîneuse Heidi Köln. La rédaction de l'hebdomadaire avait raconté avoir été contactée par une femme prétendant détenir des informations exclusives sur la mort de Dieter Balsen. Bien entendu, ils avaient envoyé un reporter. Ils vérifiaient chaque semaine des dizaines d'informations de ce genre... Personne n'avait encore aucune idée de la raison pour laquelle le reporter avait été tué. Quant à l'entraîneuse, on avait dû la prendre pour celle avec

qui le journaliste avait rendez-vous.

L'arme du crime, retrouvée, était un Radom 9 mm de fabrication tchèque. Le numéro effacé à l'acide. Un crime de professionnel.

En quittant Ferdinand Dickel, Malko avait voulu revoir la scène du crime. Il n'y avait plus aucune trace et le *Monica-Bar* continuait à faire le plein.

Il revint vers le centre. Devant lui l'énorme enseigne rouge du *Spiegel* dominait Ost-West-Strasse. Il fut tenté d'y aller tout raconter, de lancer la meute sur Renata Hurwitz qui se cachait à Hambourg. Mais la raison d'État l'en empêchait. Sans s'en rendre compte, il se retrouva, porté par la circulation, filant vers le quartier des docks, longeant les greniers à grains en brique rouge du Zollhafen et s'engagea sur le grand pont franchissant l'Elbe et ses multiples bras.

Pour ne pas être obligé de faire tout le chemin, il emprunta à droite une petite voie, Zweibrückenstrasse, qui plongeait vers les docks. Réalisant soudain que c'était là que Renata l'avait semé une première fois. Il ralentit, examinant les alignements d'entrepôts et les tas de marchandises sur les quais. Chaque entrepôt portait un numéro. C'était en face du numéro 23 que Renata s'était éclipsée derrière le convoi de marchandises. Il continua, repassa un pont enjambant le Zollkanal, et se retrouva presque en face du *Spiegel*. Il mit le cap sur le *Vier Jahreszeiten*, ayant hâte de parvenir à la dernière étape de cette sordide histoire.

* *

*

Renata Hurwitz était installée dans un fauteuil de sa suite, face à la porte, son sac ouvert en évidence à côté d'elle. Il en fut à peine surpris. Fumant une cigarette, les jambes croisées haut, moulée dans la robe de laine blanche qu'il connaissait.

— Alors, demanda-t-elle brutalement, vous me croyez, maintenant ?

Malko s'installa en face d'elle.

— Il n'y avait pas une autre façon de nous convaincre ? Vous avez envoyé à la mort ce journaliste... Sans parler de cette entraîneuse.

Elle souffla là fumée de sa cigarette et haussa les épaules.

— Ils l'ont prise pour moi ! Ils baissent, remarqua-t-elle cyniquement. Un bon professionnel n'aurait pas commis cette erreur. Est-ce que vos chefs sont convaincus ?

— Oui, dit Malko, dominant sa réticence.

— Je peux avoir l'argent ?

— Oui. Dès que nous aurons le dossier confidentiel sur Günter Rosenberg. Celui du MFS.

— C'est facile, fit-elle, je l'ai. Il faut nous dépêcher. J'ai peur maintenant...

— Pourquoi ?

— Ils sont sur ma piste.

— Comment le savez-vous ?

— Cela ne vous regarde pas. Mais il faut que je quitte Hambourg le plus vite possible. J'ai pris mes dispositions. Quand puis-je avoir l'argent ?

— Demain. Fixons-nous rendez-vous...

— Non. Je vous téléphonerai. C'est trop dangereux que je vienne ici maintenant. Nous ferons l'échange dans un endroit sûr... Faites attention à Rosenberg, il est malin, et il veut ma peau.

Elle se leva, avec son habituel sourire provocant. Appétissante, malgré sa dureté...

— Si vous êtes sage, dit-elle, demain nous passerons un moment agréable ensemble. À la santé de ce bon Günter Rosenberg...

Malko la regarda reculer jusqu'à la porte, jouant avec la clef. Dès qu'elle fut sortie, il se rua sur la porte avec la seconde clef demandée au concierge, puis l'escalier de service. Il arriva dans le hall quelques secondes après Renata. Il la suivit à bonne distance et la vit s'engager dans la zone piétonnière qui s'étendait derrière l'hôtel.

La foule était assez dense pour qu'on ne le repère pas. Renata Hurwitz marchait d'un pas rapide, sans se retourner. Elle déboucha dans Fehlandtstrasse, monta dans une Opel verte qui démarra aussitôt. Malko eut le temps de voir un homme au volant, puis la voiture disparut dans le trafic. Il nota le numéro du véhicule puis revint à l'hôtel, pour appeler Ferdinand Dickel.

— Il me faut le propriétaire d'une voiture dont voici le numéro, annonça-t-il : HH 56 G 897. Opel verte. C'est sûrement l'homme qui protège Renata. Par lui, on retrouverait la jeune femme, expliqua Malko.

— Cela n'a plus beaucoup d'importance, fit remarquer le *Staatssekretär*. Sauf si vous souhaitez communiquer son adresse aux gens du MFS. Avec les conséquences pour elle que cela aurait...

— Ce n'est pas mon intention, dit Malko.

— Je m'en doutais. J'ai donné des instructions pour que l'argent soit à votre disposition à la même banque. Demain matin.

— Où en êtes-vous avec la « cible » ? demanda Malko.

— Nulle part. Il est désormais sous surveillance, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ses téléphones sont écoutés. Il sait que Frau Hurwitz a échappé à son tueur. Il va sûrement tenter quelque chose...

Malko raccrocha. Songeant à la mécanique implacable dans laquelle allait être broyée la taupe. Devant choisir entre le suicide, la fuite à l'Est ou la prison. Brutalement, après des années de calme.

Günter Rosenberg alluma une cigarette et souffla longuement la fumée. Il avait mis le rouge à la porte de son bureau, situé au sixième étage de Pullach, la centrale du BND. À gauche, se tenaient celui de sa secrétaire, à droite, celui du chef de cabinet qui était en vacances. Il laissa son regard errer sur la pièce, cherchant où pouvaient se dissimuler les micros... Il savait qu'on avait pénétré dans son bureau pendant la nuit, ayant pris certaines précautions. Le *Sicherheit* agissait sur ordres supérieurs. Il connaissait la procédure.

Le téléphone bourdonna et il appuya sur le bouton.

— Je ne suis là pour personne, dit-il à sa secrétaire. Je vous rappelle.

Depuis quelques heures, il sentait que l'atmosphère s'était imperceptiblement modifiée autour de lui. Il lui fallait tout son sixième sens pour s'en apercevoir, mais trente ans dans le Monde Parallèle lui avaient appris un certain nombre de choses... Il était surveillé. Pas encore suspect, mais cela n'allait pas tarder. Les taches s'élargissaient très vite dans son milieu. Il se prit la tête à deux mains.

Depuis le coup de téléphone de Ferdinand Dickel, il avait flairé quelque chose d'anormal. Trop tard, hélas. Le coup semblait imparable. Sauf d'une façon. Plus il réfléchissait, plus il se disait que sa seule défense était dans l'attaque. Sinon, il n'avait plus qu'à se tirer une balle dans la tête. Ce n'est pas à soixante ans qu'on accepte la prison de gaieté de cœur.

Avec un soupir, il ouvrit son tiroir et y prit un P.38 qui n'avait pas servi depuis bien longtemps. Il vérifia le chargeur et le glissa dans sa serviette.

Ensuite, il appuya sur la touche de l'interphone.

— Frieda, dit-il, j'ai mal aux dents, je vais chez mon dentiste... A tout à l'heure.

Ils allaient sûrement le suivre, mais son dentiste était un vieil ami. Il l'aiderait. Il regarda la pièce aux boiseries couleur miel, la grande carte de l'Allemagne sur les murs, quelques photos-souvenirs de Mogadiscio, des objets rapportés par certains de ses agents. Le cliché d'un tunnel entre les deux Allemagnes, que personne n'avait jamais découvert. Il ne reverrait probablement jamais tout cela.

— Il nous a filé entre les pattes, annonça la voix de Ferdinand

Dickel. Il est parti chez son dentiste et nous ne l'avons plus revu. Le dentiste l'a fait sortir dans le coffre de sa voiture, à la barbe de nos agents... Il doit déjà être à Berlin...

Malko se sentit presque soulagé.

— Qu'est-ce que cela change ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose, avoua le *Staatssekretär*. Mais à tout prendre je préférerais que nous le rattrapions et qu'il soit jugé.

* *

*

Malko regardait la pluie tomber sur Hambourg quand le téléphone sonna à nouveau. Toujours Ferdinand Dickel, survolté.

— Le dentiste a parlé ! annonça-t-il. Günter Rosenberg est parti pour Hambourg, sous son nom. Il arrive par le vol de 21 h 35.

— Que vient-il faire à Hambourg ? fit Malko, stupéfait.

— Je n'en sais rien. Mais j'aimerais que vous alliez l'attendre à l'aéroport et que vous le suiviez.

— Pourquoi, moi ? Il y a des gens du *Verfassungsschutz*, ici !

— S'il vient à Hambourg, c'est sûrement afin de retrouver Renata Hurwitz. Pour la tuer. Peut-être sait-il où elle se trouve. N'oubliez pas que c'est lui qui a ordonné le meurtre du journaliste du *Spiegel*. Il a des complices. Il faut le surveiller, remonter jusqu'à eux. Nous allons peut-être découvrir des choses intéressantes... Je ne veux pas encore mettre la police de Hambourg dans le coup. S'ils découvraient l'identité de celui qu'ils surveillent, ils ne pourraient pas tenir leur langue.

— Bien, fit Malko, je vais encore passer une bonne soirée.

* *

*

Heureusement la silhouette massive de Günter Rosenberg tranchait sur la masse des arrivants. Les cheveux noirs, une légère calvitie, une pelisse noire, la démarche lente, des yeux enfoncés. Il ne semblait ni paniqué ni aux aguets. Pour tout bagage, il avait une grosse serviette noire.

Malko avait garé sa voiture derrière les taxis et démarra après celui qui prit le haut fonctionnaire du BND. Entre la pluie et la nuit c'était un jeu de le suivre.

Personne n'était venu le chercher. Ils franchirent le Kennedy Brücke et continuèrent vers l'Est atteignant St. Pauli. Dans Reeperbahn, le taxi tourna à gauche, s'enfonçant dans les petites rues à putes pour finalement stopper dans Kastanienallee devant un immeuble qui ne payait pas de mine, avec une enseigne en noir : *Elb-*

Hotel. Günter Rosenberg s'y engouffra.

Une pension pour marins. Que faisait ici l'homme le plus puissant du BND ? Malko stoppa un peu plus loin, coupa son moteur et ses phares. Intrigué. Au lieu de fuir en DDR, pourquoi venir se terrer dans ce trou à rats ? Ferdinand Dickel avait raison, Günter Rosenberg avait quelque chose à faire à Hambourg et avait besoin d'un peu de temps. *L'Elb-Hotel* ne devait pas être très regardant sur les papiers d'identité...

La pluie fouettait les glaces de la voiture. Malko contemplait la façade lépreuse qui semblait se désagréger sous la pluie.

Quelques rares passants se hâtaient sous les rafales et Malko mourait de faim. Son supplice dura une heure.

Puis la silhouette reconnaissable de Günter Rosenberg émergea de *l'Elb-Hotel*. Les mains dans les poches de sa pelisse, il s'éloigna de son pas lourd et tourna à droite de Davidstrasse, se dirigeant vers Reeperbahn. Malko lui emboîta le pas. Ce n'étaient pas les hommes seuls qui manquaient dans le quartier. De plus Günter Rosenberg avait croisé Malko une seule fois à Pullach.

Où allait-il le mener ?

Après la pénombre sinistre de Davidstrasse, les néons multicolores de Reeperbahn parurent éblouissants à Malko. Il se retourna, aperçut deux hommes sur le même trottoir, quelques mètres derrière lui. Dans ce quartier et à cette heure, il fallait s'attendre à tout. Le pistolet extra-plat pesait dans la poche de son trench-coat.

Günter Rosenberg était en train de traverser. Il continua de son même pas lent et, cent mètres plus loin, entra dans un établissement de trois étages somptueusement illuminé dont l'enseigne annonçait *Café Keese*. Colossal lieu de rendez-vous où des centaines d'esseulés de tous les âges pouvaient réunir leur solitude, danser, manger et se livrer aux joies de la chair. Malko attendit un peu, puis pénétra à son tour dans l'établissement. Le rez-de-chaussée ressemblait un peu au *Chéri* où Renata Hurwitz lui avait donné rendez-vous. En plus kitsch. Il repéra tout de suite Günter Rosenberg. L'Allemand était installé dans un box en face, en grande conversation avec un personnage de type arabe, avec un costume gris trop clair, des cheveux noirs trop longs et une énorme chevalière. Malko commanda une bière et un Steinhegger, surveillant les deux hommes dans le reflet d'une glace. Au bout de vingt minutes environ, Günter Rosenberg se leva et sortit. Malko n'eut que le temps de laisser un billet de vingt marks.

Le directeur du Renseignement du BND retraversa et s'enfonça dans l'ombre, gagnant une rue étroite parallèle au Reeperbahn, Spielbudenplatz. Malko le vit descendre les marches menant à un petit atelier où un néon annonçait : *Tatoo-Studio*. Malko n'eut d'autre ressource que d'attendre... Dix minutes plus tard, la silhouette massive réapparaissait. En route vers David-strasse. Un jeune éphèbe frôla Malko, lui murmurant une proposition précise et chiffrée, puis se fondit dans la nuit.

Günter Rosenberg traversa, entrant dans la rue « condamnée », la célèbre Herbertstrasse, et de son pas lourd, il longea les « vitrines » brillamment éclairées où attendaient les putes. Une fille portait un maillot de dentelle noire échancré à l'endroit du sexe, une autre tricotait en attendant le client, les jambes largement ouvertes sur une toison noire et fournie, une autre encore exhibait une guêpière blanche et virginale s'alliant à un visage ravagé. Quelques voyeurs rasaient les murs, les yeux hors de la tête. L'Allemand ressortit par l'autre entrée et Malko arriva juste à temps pour le voir passer la porte d'un bar, le *Lorelei*. De nouveau, il dut s'embusquer, repoussant les assauts de créatures en cuissardes, outrageusement maquillées et prêtes à tout pour cinquante marks.

Cette fois, cela dura une demi-heure... Malko était transi lorsque Günter Rosenberg ressortit enfin. Du même pas lent, il reprit le chemin du Reeperbahn, indifférent aux putes qui l'accrochaient, les mains dans les poches de sa pelisse noire. Visiblement il menait une enquête.

Tranquillement, Günter Rosenberg enfila Grosse Freiheit dégoulinant de néons, harcelé au passage par tous les portiers de boîtes.

Arrivé au bout, Günter Rosenberg quitta le milieu de la chaussée et pénétra soudain dans un des cabarets. Lorsque Malko arriva là où le haut fonctionnaire s'était engouffré, il vit un hall tapissé de photos à faire frémir un singe : des couples copulant dans toutes les positions, annonçant un « live-show » particulièrement gratiné... L'établissement se nommait le *Salammô*... À son tour, Malko paya, ses vingt marks et pénétra dans la salle obscure.

* *

*

Deux Thaïlandaises offertes sur un podium avançant au milieu de la petite salle tendue de velours rouge se caressaient avec un air d'ennui indicible, digne d'un film de Godard, se contorsionnant dans toutes les positions, afin de bien montrer à l'assistance toutes les courbes de leurs corps cuivrés. Leur numéro s'acheva sur un concert de cris de souris, simulant une jouissance qui, visiblement, n'était pas au rendez-vous.

Quelques spots se rallumèrent ici et là et Malko, placé dans une petite loge sur le côté put observer la salle. Il ne lui fallut pas longtemps pour repérer Günter Rosenberg assis au premier rang, à côté du podium. Il semblait dormir. Soudain, il parut se réveiller et vida son verre d'un coup. Aussitôt le garçon lui en apporta un autre après lui avoir parlé à l'oreille. Une jeune Thaï, nue comme un ver, tenta de se glisser sur ses genoux, mais il la repoussa gentiment. Avec qui avait-il rendez-vous ? Il n'y avait guère que des hommes, à part les filles de la maison, cherchant à prolonger dans la salle le spectacle de la scène.

Apercevant Malko seul dans son box, une rousse avec une bouche comme un phare, vêtue d'un maillot de dentelle noire extrêmement transparent, réduit à l'endroit du sexe à une simple ficelle, ondula jusqu'à lui et s'assit directement sur ses genoux, lui enfonçant une langue pointue dans l'oreille et ses seins dans la figure, tout en quémandant une bouteille de champagne... Il eut beaucoup de mal à s'en débarrasser, mais elle fut aussitôt remplacée par la Thaïlandaise, toujours nue, à part ses escarpins, qui, s'agenouillant à l'abri de la

loge, voulut s'imposer d'une autre façon...

Profitant de l'entracte, la chasse au client avait commencé. Les filles en réserve dans une espèce de balcon fondaient sur leurs proies. Certains ne résistaient pas. Un respectable businessman, à demi-couché sur sa banquette, avait la main enfoncée jusqu'au coude dans le slip de sa voisine. Celle-ci semblait ravie de cette entrée en matière.

Une impérieuse musique militaire rythmait ces activités culturelles.

Malko observait Günter Rosenberg. Indifférent à toute l'agitation autour de lui, le directeur du Renseignement vidait son verre avec une régularité mécanique. Plus tard un roulement de tambour annonça la reprise du spectacle.

Une pulpeuse blonde à la poitrine rebondie chanta *Lili Marlène* avec des déhanchements suggestifs. Puis, avant de quitter la scène, elle retroussa sa jupette blanche, exhibant des attributs sexuels imposants. Un travesti...

Un Noir fit ensuite son apparition, vêtu uniquement de bracelets de cuir aux poignets et aux chevilles. Sans érection, son sexe lui arrivait à mi-cuisses... Il se pavana quelques instants sur le podium avant de s'allonger sur un lit inondé par la lumière blanche des projecteurs où une « impératrice » se pencha pour l'animer un peu. Le transformant très vite en une imposante colonne noire...

Ce résultat acquis, la blonde se dépouilla lentement de son péplum et s'installa à quatre pattes sur le lit, de profil. Le Noir s'approcha, déployant son érection monstrueuse et pénétra lentement le ventre de sa partenaire, centimètre par centimètre.

Le spectacle était loin de laisser la salle indifférente. Une des rares femmes présentes, installée dans la loge voisine, poussait des soupirs de plus en plus bruyants, caressée impétueusement par son voisin.

À côté de lui, une chaise craquait bizarrement. Une petite brune était assise sur les genoux d'un spectateur, l'embrassant à pleine bouche. Malko réalisa soudain qu'elle était empalée sur son membre, montant et descendant...

L'impératrice fit mine de s'enfuir vers la salle et tomba sur le podium, rattrapée par le Noir promenant son sexe comme un étendard. Il rejoignit sa « victime » prosternée de profil, posa sa virilité entre ses reins et s'enfonça au son d'un roulement de tambour, la sodomisant de toute sa longueur... La femme de la loge voisine soupira d'une voix rauque :

— *Mein Gott ! Il va la tuer !*

Il ne la tua pas. Elle disparut sous les applaudissements, laissant la place à une naïade qui s'installa sur le lit, ses reins cambrés offerts au Noir toujours dans le même état. Aux roulements de tambour fit place une musique sirupeuse. De chaque côté de la scène, les projecteurs révélèrent deux hommes affublés de masques de plongée – leur seule

parure – savourant la fellation de deux fausses sirènes, tout en mimant les mouvements de brasse...

Le Noir s'était approché de sa nouvelle « proie ». Il la pénétra tout aussi facilement que la précédente, puis, prenant un ukulélé, il continua d'aller et venir dans ses reins, tout en grattant son instrument !

Le show s'acheva avec le Noir retirant son membre et s'avancant sur le podium, afin de l'exhiber complaisamment à la salle !

Il se passa alors quelque chose d'inouï.

Comme le Noir montrait son sexe à la ronde, Günter Rosenberg sortit de sa torpeur, se leva, s'approcha de lui et, d'un seul élan, enfourna le sexe monstrueux dans sa bouche !

Il le caressa quelques instants, puis se rassit, tandis que le Noir, ravi, disparaissait. Malko faillit se pincer pour être certain de ne pas avoir rêvé. L'incident avait duré quelques secondes et il en fallait plus pour bouleverser le *Salammbô*. Les « allumeuses » continuaient à gambader dans la salle et, sur la scène, un faux révolutionnaire acceptait l'hommage buccal d'une fausse marquise, à l'ombre d'un échafaud de carton, échangeant sa tête contre une virilité républicaine.

Brusquement, Malko eut une illumination. La scène incroyable à laquelle il venait d'assister avait déclenché un processus de raisonnement qui remettait en cause beaucoup de choses. Il fallait qu'il parle à Günter Rosenberg. Coûte que coûte. Il sortit, pour l'attendre dehors.

* *

*

Un vent glacial balayait Grosse Freiheit. Malko s'était embusqué sous le porche de l'église St. Josef, jouxtant le *Salammbô*. Seul lieu du culte perdu dans cet océan de stupre. Un quart d'heure s'était écoulé. Günter Rosenberg sortit enfin du *Salammbô* et s'éloigna, tournant le dos à Malko. Celui-ci le rattrapa et appela doucement :

— Herr Rosenberg !

L'Allemand s'arrêta net, puis se retourna sans se presser, les mains toujours enfoncées dans les poches de sa pelisse.

Malko vit ses petits yeux noirs, pétillants d'intelligence, éclairés par les néons multicolores. Il avait la gorge serrée. Rosenberg était sûrement armé. Il ne bougea pas, regarda Malko du haut de son mètre quatre-vingt-quinze et dit seulement :

— *Ach*, déjà !

Pendant quelques secondes, les deux hommes s'observèrent, hélés par les portiers, puis Malko proposa :

— Herr Rosenberg, je voudrais vous parler. C'est très important.

Günter Rosenberg sembla se réveiller.

— Vous êtes Malko Linge, *nicht wahr* ?

— Exact. Allons quelque part.

Günter Rosenberg baissa son regard.

— À quoi bon ?

— Si, dit Malko. C'est vital. Je crois que j'ai compris certaines choses.

Günter Rosenberg secoua la tête et dit lentement :

— Vous n'avez rien compris. Je veux bien vous écouter, mais ne cherchez pas à m'emmener. Je ne me laisserai pas faire...

Il n'y avait aucune agressivité dans la voix de l'Allemand. Seulement un avertissement plein de calme. Il se remit en marche, du même pas lourd. Malko lui arrivait à l'épaule. Au bout de Grosse Freiheit, il y avait une pizzeria ruisselante de néon, déserte, à l'exception de deux putes.

— Allons là, proposa Malko.

Günter Rosenberg entra et s'assit dans un box en coin. Malko prit place en face de lui.

Il se sentait mal à l'aise devant ce géant, en apparence débonnaire, qu'il savait être un des hommes les plus intelligents de l'« Espionnage Establishment ». D'autant plus gêné après la scène dont il avait été le témoin. Günter Rosenberg ignorait que Malko se trouvait à l'intérieur du *Salammbô*...

— Vous travaillez avec Ferdinand Dickel, dit Rosenberg.

C'était plus une constatation qu'une question...

— Oui, répondit Malko.

Günter Rosenberg eut un sourire signifant que cela n'avait aucune importance... Puis, il soupira :

— Je pensais bien qu'ils me retrouveraient, mais pas si vite. Alors, quels sont vos ordres ? Me ramener ou autre chose ? Un bon petit suicide vous arrangerait, *nicht wahr* ? Ce ne serait pas le premier...

Ses yeux étaient injectés de sang et sa voix légèrement pâteuse, à cause de l'alcool qu'il avait ingurgité, mais son esprit semblait parfaitement clair. Malko éprouvait une sympathie instinctive pour lui, en dépit de ce qu'il venait de voir.

— Herr Rosenberg, dit-il, on ne sait pas encore que je vous ai retrouvé. Je me suis occupé de cette histoire depuis le début. Lorsque le colonel Dorbach est passé à l'Ouest avec Renata Hurwitz, Quand celle-ci m'a révélé votre nom comme étant celui du troisième traître, je l'ai crue... surtout après le double meurtre du *Monika-Bar*. Malgré certains faits troublants, depuis tout à l'heure, je ne la crois plus.

Günter Rosenberg l'écoutait, les mains dans les poches, énorme tas sur la banquette, la tête un peu penchée, le regard impénétrable. Il

n'avait pas touché à son verre de vodka.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je pense que vous n'êtes pas un agent de l'Est, dit Malko. Que toute l'affaire Dorbach n'est qu'une fabuleuse machination, une manipulation géniale pour le faire croire... Pour vous abattre.

Un éclair passa dans les yeux noirs et le géant bougea un petit peu.

— Herr Linge, vous êtes remarquablement perspicace, dit-il avec une certaine ironie... Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ?

Malko baissa la tête. Ce qu'il avait à dire n'était pas facile.

— Je me trouvais tout à l'heure au *Salammô*, expliqua-t-il, mais je vous suivais depuis votre arrivée. Je vous ai vu faire un geste assez... disons, curieux, pour un homme...

Günter Rosenberg était impassible, comme si Malko parlait de quelqu'un d'autre.

— Continuez.

Malko se jeta à l'eau.

— Herr Rosenberg, dit-il, seul un homosexuel peut prendre le sexe d'un autre homme dans sa bouche, comme vous l'avez fait spontanément.

Günter Rosenberg eut un rire léger, presque soulagé.

— Mais, Herr Linge, je suis homosexuel ! Même si personne ne le sait et si je l'ai toujours soigneusement caché, au prix d'ailleurs de frustrations sans nom. Dans mon métier, cela n'est pas bien vu, *nicht wahr* ? Ce que j'ai fait tout à l'heure, il y a longtemps que j'avais envie de le faire. Très longtemps. Maintenant, continua-t-il, cela n'a plus d'importance. Je peux enfin faire ce qui me plaît... En quoi mon geste vous a-t-il intéressé ?

— Herr Rosenberg, demanda Malko, une autre question. Encore plus indiscrete, mais indispensable. Depuis combien de temps êtes-vous homosexuel ?

— Combien de temps ? Mais, depuis toujours. Dès que j'ai eu envie de quelqu'un : ce n'était pas d'une femme, mais d'un homme. Seulement, ma famille était stricte et j'ai dû refouler mes instincts. Ensuite, il y eu le BND. Et il a fallu que je me cache encore plus.

— Vous n'avez jamais été amoureux d'une femme ? Vous n'avez jamais fait l'amour avec une femme...

— Si, avoua Günter Rosenberg. Il y a très longtemps, j'étais très jeune et je n'ai jamais recommencé...

Malko sentit une grande vague de joie le submerger. Il était tombé juste. Aidé par la chance. Cela verrouillait son raisonnement.

— Herr Rosenberg, dit-il, vous venez de me donner la preuve que vous n'êtes pas un traître.

— Pourquoi ? Les homosexuels ne trahissent pas ? demanda

ironiquement le directeur du Renseignement du BND.

— Si, dit Malko. Mais Renata Hurwitz a prétendu qu'elle vous avait recruté comme les deux autres : en devenant votre maîtresse. Et que votre passion vous avait poussé à trahir. C'est donc faux. Elle a menti. Si elle a menti sur ce point, tout le reste s'écroule et certaines bizarreries de cette histoire reviennent à la surface...

Il s'ensuivit un long silence. Günter Rosenberg analysait ce que venait de lui dire Malko.

— Je comprends, dit-il. Malheureusement, le fait que je sois strictement homosexuel est impossible à prouver. Je suppose qu'en plus de l'histoire du journaliste du *Spiegel*, ils ont fabriqué sur moi un dossier en béton comme ils savent les faire. Je connais celui qui les met au point. Un adjoint du général Scheibe. Il est très méticuleux...

— Il faut aller voir Ferdinand Dickel, proposa Malko, lui expliquer.

Günter Rosenberg leva la main avec un sourire.

— Surtout pas ! Il penserait que je vous ai retourné. On se méfie beaucoup dans notre métier, vous savez. Il ne vous écouterait que si vous lui apportez une preuve matérielle. Quelque chose qui puisse équilibrer les meurtres du journaliste et de l'entraîneuse. Sinon... je poursuivrai mon destin.

Malko se sentit douché dans son enthousiasme. Il savait pourtant que l'Allemand avait raison.

— Pourquoi êtes-vous venu à Hambourg ? demanda-t-il. Expliquez-moi tout, je veux vous aider.

— Je vous crois, fit Günter Rosenberg. Seulement, je doute que vous puissiez me sortir de ce piège. Les gens du MFS y ont travaillé longtemps et ont tout prévu. Je les gêmais. Il y a là dedans – il se frappa le front – des milliers d'informations stockées qui ne sont pas dans les ordinateurs. Des choses que j'ai ramassées au cours des années, des sensations, des indices sur la façon dont « ils » travaillent. Tout cela disparaîtrait avec moi...

Vous me demandez pourquoi je suis à Hambourg : pour retrouver Renata Hurwitz...

— Vous l'avez déjà rencontrée ?

— Jamais. Il est exact que nous nous sommes trouvés en même temps à La Haye, il y a douze ans. Mais je ne l'ai pas connue à cette époque. Par contre, j'ai déjà entendu parler d'elle. En 1973. Le *Verfassungsschutz* a traité une affaire où des agents de la DDR avaient essayé de faire chanter un industriel américain de passage en Allemagne. Un fabricant de semi-conducteurs, matériel « classé ». On lui avait mis dans les pattes une fille qui se produisait au *Salammô* et on l'avait photographié avec elle en pleine partouze. La fille, c'était Renata...

— Je comprends pourquoi vous étiez au *Salammô*, dit Malko.

La pizzeria était toujours aussi vide. Heureusement. Les néons marbraient le visage de Günter Rosenberg de taches blanchâtres.

— Nous avons démonté l'affaire, continua ce dernier, et Renata, qui avait été infiltrée clandestinement de la DDR, a disparu. Mais la façon dont elle avait travaillé dépassait le niveau moyen de ce genre de « montage ». Je l'ai gardée en mémoire. Aussi, lorsqu'elle a fait son apparition dans l'affaire Dorbach, j'ai flairé quelque chose de louche...

— Vous saviez dès le début qu'ils allaient s'attaquer à vous ?

— Non, bien sûr, mais toute l'histoire me semblait bizarre... Cette Renata cherchant à faire chanter des agents de l'Est. Alors qu'il était si simple de nous faire des propositions, à nous. J'en ai déduit que, dès le début, toute l'affaire était un coup monté. D'autant que la DDR n'a jamais réclamé Renata Hurwitz...

Malko le fixa avec surprise, repensant à l'évasion spectaculaire du colonel Dorbach.

— Vous voulez dire que le colonel Dorbach n'a pas vraiment fui l'Allemagne de l'Est ? Pourtant, j'étais là, j'ai assisté à la scène. Il a abattu deux Tchèques. Ensuite, les gardes-frontière ont tenté de l'intercepter avec un robot téléguidé.

Günter Rosenberg hocha la tête.

— Je sais. J'ai beaucoup repensé à tout cela et j'en ai tiré une hypothèse. À mon avis, Hans Dorbach a *vraiment* voulu passer à l'Ouest, en partie afin de pouvoir continuer sa liaison avec Renata. Celle-ci a dû le dénoncer au MFS et Misha Wolf a eu alors l'idée d'un plan diabolique, mélangeant le vrai et le faux. Laisant partir Dorbach, surveillé par Renata, de façon à monter un coup d'intox imparable pour se débarrasser de moi.

— Mais le robot ?

L'Allemand sourit.

— Mise en scène. L'arme automatique devait être chargée à blanc. Même si vous ne l'aviez pas neutralisée, Hans Dorbach n'aurait pas été atteint. Ou alors, ils ont pris le risque, se disant que vous neutraliseriez les gardes-frontière, quitte à annuler toute l'opération si Dorbach se faisait tuer au passage. Pour ma part, je crois qu'il était sincère. Il le fallait pour entraîner la conviction de tout le monde. Lui aussi a été manipulé par Renata Hurwitz.

— Pourquoi l'ont-ils réclamé avec tant d'insistance ?

— Pour bâtir la légende. Nous persuader que lui et Renata étaient vraiment en possession de secrets importants.

— Et s'il avait refusé de repartir ?

— Aucune importance. Son rôle était terminé. Renata Hurwitz sur orbite, avec ses « secrets », on n'avait plus besoin de lui. En tombant dans le piège des autorités de la DDR, il leur a seulement permis de le punir de sa trahison. A mon avis, il va rester un certain temps dans un

asile psychiatrique. Jusqu'à ce qu'on le fusille discrètement.

Effrayant... Malko en avait froid dans le dos. Il fixa son vis-à-vis.

— Tout cela pour vous déconsidérer ? Vous « tuer » professionnellement ?

Günter Rosenberg inclina la tête.

— Exact. Je sais depuis longtemps qu'ils veulent ma peau. Je les gêne beaucoup.

— Pourquoi n'avoir rien dit alors ?

— Difficile. Je risquais de me désigner moi-même à la suspicion du contre-espionnage. En plus, une autre personne que moi aurait pu être visée. Je n'ai été certain que récemment. Lorsque Renata Hurwitz a mentionné le journaliste du *Spiegel*. C'était trop tard. Tout ceci est une opération complexe et importante, soigneusement planifiée. Ils ont été jusqu'à sacrifier délibérément deux taupes de seconde zone pour nous appâter. J'avais déjà mis moi-même Ferdinand Dickel en garde contre Arnold Brucker, quant à Dieter Balsen, il était un imbécile dont l'aventure avec Renata était connue de la Sécurité. Il n'aurait jamais atteint un poste important.

— Et l'attentat contre moi, à Francfort ?

— Une autre mise en scène. Afin de vous persuader que le MFS voulait la peau de Renata Hurwitz.

Malko récapitulait mentalement : tout devenait éblouissant de clarté.

— Donc le meurtre du journaliste était programmé. Et celui de l'entraîneuse ?

Günter Rosenberg eut un sourire triste.

— Le tueur savait très bien que ce n'était pas Renata. Mais c'était une occasion inespérée de nous faire croire qu'on avait vraiment voulu la tuer. Ils avaient déjà sacrifié deux de leurs agents. Plus les gardes-frontières tchèques. Ils n'ont pas regardé à un meurtre de plus ou de moins.

— Vous pensez retrouver le meurtrier ici, à Hambourg ?

— À quoi bon ? C'est un membre du service action du MFS. Cela ne prouvera rien, ni dans un sens, ni dans l'autre. J'ai pourtant avancé sur ce point. Tout à l'heure, j'ai rencontré un informateur. Un Libanais, maquereau et trafiquant d'armes. Depuis quelque temps, il y a des armes sur le marché identiques au pistolet qui a servi au meurtre. Des Radom. Importés par les Services tchèques, pour se faire un peu de devises... Ils ont une base ici. Or, n'oubliez pas que toute l'affaire a commencé à la frontière tchèque...

— Au *Salammô*, vous n'avez rien trouvé ?

— Rien. Celui que je voulais voir n'était pas là. J'ai essayé aussi quelques contacts dans le milieu que je connais bien, sans résultat. Aussi, j'avoue que j'ai eu un moment de découragement... Ma tension

nerveuse a été très grande depuis que j'ai senti quelque chose de louche...

— Vous saviez donc que le journaliste allait être tué ?

— Je le pensais, oui, soupira Günter Rosenberg. Mais il n'y avait rien à faire. Si j'étais allé trouver Ferdinand Dickel pour lui dire que la DDR tentait de me faire passer pour une taupe, il se serait tout de suite méfié. Notre métier est difficile. Alors, j'ai attendu, et le meurtre s'est effectivement produit. Ensuite, j'ai compris que le piège s'était refermé... Maintenant, tout le monde est persuadé que je me suis enfui. On ne me croira pas si je raconte mon histoire. Je n'ai pas envie de répondre à une commission d'enquête, pas envie de me retrouver à la retraite. Je sais que le décret me révoquant est déjà à la signature chez le Chancelier. Vous ne pouvez rien contre cela, Herr Linge. Il s'agit de la *Staatssicherheit*... La Sécurité d'État...

Il se tut. La sirène d'une voiture de police passa en hurlant dans Reeperbahn... Günter Rosenberg but sa vodka et fit la grimace.

— *Skweinerei* !

Malko ne sut pas s'il s'adressait à la vie ou à l'alcool.

Il voulait aider Günter Rosenberg. Mais comment ? Il repassait désespérément les données du problème dans sa tête. La clef était Renata. Si la jeune femme travaillait pour l'Est, qu'allait-elle faire ? Retourner à l'Est. La solution était peut-être là. S'il parvenait à la retrouver et à la surprendre sur le point de passer la frontière de la DDR, tout son « conte de fées » s'écroulait. Pour cela, il fallait savoir l'endroit où elle se cachait à Hambourg... Ensuite, la suivre, avec un témoin digne de foi. Le seul possible était Ferdinand Dickel...

— Voilà ce que je veux essayer, dit-il.

En détail, il expliqua son plan. Günter Rosenberg écoutait, impassible. Il hocha la tête.

— Il y a une chance pour que cela marche. Si elle n'a pas déjà disparu...

— Non, dit Malko, je dois lui remettre l'argent contre votre dossier. Elle ne peut pas ne pas attendre, sous peine de démolir son personnage. Cela donne quelques heures de répit pour s'organiser. Comment pouvons-nous rester en contact ?

Günter Rosenberg réfléchit quelques instants.

— C'est facile, fit-il. Il y a une cabine téléphonique au coin de Pinnasberg. Je vous y appellerai toutes les six heures à partir de midi, demain. Mais vous prenez un gros risque vis-à-vis de Ferdinand Dickel... Il ne vous pardonnerait pas.

— Je le sais, dit Malko, c'est mon problème.

La pizzeria était toujours vide. Ils se levèrent, Malko saisit la main que Günter Rosenberg lui tendit :

— À demain, j'espère.

— J'appellerai d'une cabine publique... Maintenant je vais m'occuper du reste.

— D'accord, dit Malko. Je vous laisse partir le premier.

Günter Rosenberg réprima une grimace.

— Merci, dit-il. Même si cela ne sert à rien. Je me sentais très seul. C'est curieux que nous ne nous soyons jamais rencontrés jusqu'ici. J'avais entendu parler de vous...

Il s'éloigna de son pas lent et lourd, puis disparut au coin de Grosse Freiheit. Malko se rassit et trempa les lèvres dans sa vodka. Imbuvable. Il était excité comme un pou. Maintenant, tout était d'une clarté lumineuse. Un superbe coup tordu. Les gens de la DDR avaient sacrifié deux agents mineurs pour compromettre leur ennemi numéro 1 en récupérant du même coup une « rançon » de cinq millions de marks... Ils devaient bien rire.

La nuit était froide. Maintenant, il fallait retrouver Renata. Très vite.

Discrètement. Il quitta le restaurant, traversant le Reeperbahn pour aller chercher sa voiture.

Le long de Davidstrasse, les « sex-bars » brillaient de tous leurs néons. Malko pensa à Günter Rosenberg, seul dans ce quartier mal famé avec son double secret. La Mercedes eut du mal à démarrer. Au moment où il déboîtait, un objet atterrit sur son capot avec un bruit sec. Pendant une fraction de seconde, Malko le regarda machinalement, puis une main d'acier lui comprima la poitrine. N'ayant pas le temps de faire autre chose, il plongeait sur le plancher de la voiture.

Un instant plus tard, l'objet sur le capot explosait avec une flamme orange et un fracas terrifiant, pulvérisant le pare-brise de la Mercedes.

Malko rêvait qu'il avait avalé une balle en caoutchouc qu'on essayait de lui faire recracher. En même temps, un gong tapait dans ses oreilles. Il voulut bouger, cracher ce qui le gênait, mais une main ferme maintint quelque chose contre son visage. Il ouvrit alors les yeux, aperçut une blouse blanche, des objets nickelés et le hurlement d'une sirène d'ambulance frappa son oreille gauche. La droite n'entendait pas et un liquide chaud s'en écoulait. Un visage inconnu et souriant se pencha sur lui.

— Respirez profondément... Encore.

Tout revint d'un coup à Malko : la lueur éblouissante de l'explosion, puis le choc, le trou noir. Sa main droite tremblait sans qu'il puisse l'arrêter. Il avait l'impression qu'une partie de son corps était insensible. Il essaya de se redresser, mais le masque à oxygène le collait à la civière... Les cahots de l'ambulance lui ébranlaient douloureusement les os. Une question lancinante l'arracha à sa torpeur hébétée. Qu'était-il arrivé à Günter Rosenberg ?

Il se remémora les dernières minutes avant l'explosion sans rien trouver. Cet effort de pensée l'épuisa et il perdit de nouveau connaissance.

En arrivant à l'hôpital, il revint à lui. On le transporta à la radio, puis dans une salle de pansements et enfin dans un lit. Son oreille droite le faisait atrocement souffrir. Il ne protesta même pas lorsqu'on lui administra une piqûre qui le renvoya dans l'inconscience...

* *

*

Ferdinand Dickel semblait encore plus petit que dans son souvenir. Le lit lui arrivait à la hauteur des seins. Ses traits ridés et ses gros yeux bleus exprimaient toute l'inquiétude du monde. Il s'approcha du lit.

— Herr Linge, dit-il, je suis absolument atterré !

Malko avait l'impression d'être passé dans une essoreuse, mais son oreille droite lui faisait moins mal. Sauf un bourdonnement permanent...

— Je m'en suis bien tiré, dit Malko. Comment êtes-vous ici ?

L'Allemand sourit :

— Hier soir, dans l'ambulance, vous m'avez réclamé. Vous avez donné un nom et celui de mon hôtel... Vous avez eu de la chance. J'ai vu ce qui reste de la voiture. Normalement, vous auriez dû être

décapité par les éclats de verre et le souffle. Le moteur vous a protégé. Il s'agissait d'une charge explosive avec un détonateur de grenade. Lancée de quelques mètres. Bien entendu, la police n'a retrouvé personne. Que s'est-il passé ?

Malko ferma les yeux quelques secondes, comme s'il était épuisé.

— J'avais suivi Günter Rosenberg, dit-il. Toute la soirée. Au *Café Keese*, dans des bars. Puis je l'ai perdu. Il est entré dans un bar qui possédait une sortie par-derrière. C'est pendant que je le cherchais que c'est arrivé.

Ferdinand Dickel secoua la tête avec tristesse.

— Si nous avions encore eu besoin d'une preuve contre Günter Rosenberg, dit-il, la voilà. Il a dû s'apercevoir de votre filature et vous faire liquider par ses « baby-sitters » du MFS. Maintenant, il est loin...

Malko hésitait. Devait-il révéler la vérité au *Staatssekretär* ?

Il craignait ses réactions. Lui aussi pensait qu'il avait été visé par une équipe de la DDR. Mais pas pour les mêmes raisons.

— Ne vous en faites pas, dit Ferdinand Dickel, cette affaire va devenir officielle très vite et c'est le *Verfassungsschutz* qui aura la tâche de retrouver Günter Rosenberg. Il ne vous reste plus, quand vous vous en sentirez capable, qu'à remettre la somme promise à Renata Hurwitz.

— Je sors de l'hôpital tout à l'heure, annonça Malko. Ce n'est pas un tympan crevé et quelques hématomes qui vont me faire rester ici. Renata doit m'appeler au *Vier Jahreszeiten*. Il faut qu'elle me trouve.

— Tiens, à propos, annonça Ferdinand Dickel, j'ai obtenu ce matin le renseignement que vous m'aviez demandé. La voiture où est montée Frau Hurwitz appartient à un transitaire en douane. Herr... Il chercha le nom dans son carnet Friedrich Grass. Il n'y a aucun dossier sur lui. Le seul indice, c'est qu'il s'occupe surtout des marchandises en provenance des pays de l'Est. Particulièrement les péniches qui arrivent par les canaux de Tchécoslovaquie.

Le mot fit « tilt » chez Malko. Il se souvenait de ce que Günter Rosenberg lui avait appris la veille : l'arme qui avait servi à tuer le journaliste et l'entraîneuse semblait avoir été introduite par les Services tchèques... C'était plus qu'une coïncidence...

— Vous avez l'adresse de ce Friedrich Grass ?

Ferdinand Dickel sembla surpris.

— Pourquoi vous faire du souci, maintenant ? Nous ne recherchons plus Frau Hurwitz. Une fois qu'elle aura touché sa « prime », elle peut aller se faire pendre où elle veut.

— J'aime bien mener les choses jusqu'au bout, expliqua Malko.

Le *Staatssekretär* replongea dans ses notes.

— Voilà, dit-il. Il habite à Altona, Königstrasse 28, et a ses bureaux dans Versmannstrasse, dans le Zollhafen, entrepôt 23.

— Merci, dit Malko, mémorisant le tout. Maintenant, il faut que je me lève.

Il était onze heures. Son rendez-vous téléphonique avec Günter Rosenberg était à midi.

— L'argent est à votre disposition, annonça Ferdinand Dickel. À la banque. Faites attention... Exigez un reçu de Frau Hurwitz...

C'était de l'humour noir.

* *

*

La photo de la carcasse de la Mercedes occupait six colonnes du *Bild Zeitung*. Pour la presse de Hambourg, il s'agissait d'un règlement de comptes entre maquereaux de St. Pauli. Comble d'ironie, l'article précisait que la plupart des *lobels*(37) étaient soient viennois, soit libanais...

Malko avait du mal à se concentrer sur la lecture du quotidien. Son regard se reportait sans cesse à la cabine jaune contre laquelle il était appuyé. Midi cinq. Il avait pris un taxi sous un soleil radieux jusqu'à Pinnaßberg et maintenant, il attendait le rendez-vous téléphonique avec Günter Rosenberg. Si le directeur du Renseignement ne se manifestait pas, c'est Ferdinand Dickel et Renata qui avaient raison : c'était un traître et il avait fui en DDR.

Le téléphone sonna. Malko eut l'impression qu'il sonnait dans son cœur. Il décrocha. Le silence.

— Ici, Malko Linge, dit-il.

— Je vous prie de m'excuser, je suis un peu en retard, fit la voix calme de Günter Rosenberg. Je suis content de vous entendre. Je craignais que...

— Vous êtes au courant ?

— Je lis les journaux...

— Pourquoi à votre avis ?

— Évidemment, fit Günter Rosenberg. « Ils » vous suivaient. Ils nous ont vu parler ensemble. Il fallait vous éliminer. Encore une chance qu'ils n'aient pas récidivé à l'hôpital. Faites attention.

— J'ai vu Dickel, annonça Malko. Il est hélas, plus que jamais persuadé de votre culpabilité.

Günter Rosenberg eut un petit rire.

— Cela vous étonne ? Je vous ai prévenu que vous preniez des risques. Vous devriez me laisser à mon sort.

— Bismarck disait que nous faisons un métier de chevalier, dit Malko, il faut bien justifier de temps à autre cet axiome. Je vais tenter de savoir où Renata Hurwitz se cache. J'ai besoin d'une information. Où se trouve la base des Services tchèques ? Ceux dont vous m'avez

parlés hier soir.

— Dans le Zollhafen, dit sans hésiter Günter Rosenberg. À l'entrepôt numéro 23. Pourquoi ?

Malko serra plus fort l'écouteur.

— Je ne peux pas vous le dire encore, je ne voudrais pas vous faire une fausse joie. Je serai ici à six heures ou à minuit. J'espère avec de bonnes nouvelles.

Il raccrocha, partit à pied. Cent mètres plus loin, il s'arrêtait chez un *shipchandler* et achetait une paire de jumelles. Ensuite, il prit un taxi. Avant tout il avait besoin d'une autre voiture et pour cela, il fallait repasser à l'hôtel. Sans compter le rendez-vous avec Renata Hurwitz. La course contre la montre avait commencé.

* *

*

Malko se regarda, nu, devant la glace. Une fois de plus, son corps était marbré d'ecchymoses et il avait mal partout. Heureusement que la charge n'était pas trop forte. Sans son réflexe, il était défiguré ou décapité.

Logiquement, Renata Hurwitz était à l'origine de cet attentat. Pourtant, il s'attendait à ce qu'elle donne de ses nouvelles. À moins qu'il n'y ait encore une troisième explication.

En tout cas, la suite du *Vier Jahreszeiten* lui semblait un havre de grâce après l'hôpital.

Sans les passants et les putes qui avaient sorti Malko de la voiture en flammes, il grillait vif. Il avait trouvé un paquet scellé à la réception : son pistolet extra-plat récupéré dans les débris de la Mercedes par la police et transmis à Ferdinand Dickel...

Quand le téléphone sonna, il sut, avant de décrocher, qui c'était.

— *Ja ?*

— Malko !

La voix de Renata Hurwitz continua, hachée, dérapant dans l'aigu, changée.

— *Mein Gott !* J'ai cru qu'ils vous avaient eu ! J'ai lu le journal ce matin. Moi aussi, ils me suivent, je le sens. Ils vont me tuer...

Toute son assurance semblait disparue. Évanouie. Elle ajouta à voix basse, comme si on pouvait l'entendre :

— Il est ici, à Hambourg.

— Qui ?

— Günter Rosenberg. Il me cherche. Il a demandé à tout le monde où j'étais. Il connaît beaucoup de gens, vous savez... Ce sont ses hommes qui ont tenté de vous tuer. Ils recommenceront. Il faut que je quitte Hambourg très vite, sinon... Vous avez l'argent ?

— Demain, dit Malko, essayant de gagner du temps.

Renata Hurwitz poussa un véritable hurlement.

— Non, pas demain ! Aujourd'hui. J'ai peur, vous comprenez ? Si je n'avais pas un vieil ami avec moi, je serais devenue folle. Je n'aurais pas pensé que ce soit aussi dangereux... Je veux vous voir ce soir !

Malko se sentit ébranlé tout à coup. Et si Renata était vraiment ce qu'elle prétendait être ? Si Günter Rosenberg n'était qu'un agent double cherchant à sauver sa peau et son rôle, avec une astuce diabolique, en retournant les forces lâchées contre lui ? Où était la vérité ? C'était insoutenable. Chaque fait pouvait être interprété de deux façons... Il n'y avait que la parole de Günter Rosenberg pour certifier qu'il était pédéraste à l'époque où il avait connu Renata. Lui-même admettait qu'il n'y avait rien dans son dossier sur son penchant secret... Et s'il était venu à Hambourg liquider Renata, avec la complicité involontaire de Malko ? Horrible...

— Malko, vous êtes là ? reprit dans l'appareil la voix hystérique de Renata Hurwitz.

— Oui, dit Malko. Je vais essayer pour ce soir.

— Il le faut ! cria-t-elle. Vous vous souvenez de la première cabine téléphonique où nous nous sommes parlé ?

— Oui.

— Je vous appellerai à sept heures là-bas, pour vous dire où nous nous retrouverons. Je vous en prie, ne parlez à personne. « Il » a encore le bras très long. Plus tous ceux de l'Autre Côté, qui sont à Hambourg et qui l'assistent. Ils sont partout, partout.

Elle raccrocha sèchement Ou c'était une extraordinaire comédienne, ou alors...

Malko enfila une chemise propre. Il fallait se rendre à la banque avant la fermeture pour les 4 500 000 marks. Les employés refusaient de transporter une somme aussi importante. Ensuite, il avait quelque chose d'important à vérifier avant le rendez-vous avec Renata Hurwitz. Il se sentait mal dans sa peau, étant en train de faire ce qui est fortement déconseillé à tous les agents sur le terrain : cacher des éléments d'une affaire à ceux qui vous dirigent.

* *

*

Malko gara la nouvelle Mercedes, bleue celle-là, sur le Versmannkai, le long d'un canal en cul-de-sac. Les entrepôts s'alignaient tous semblables. À deux cents mètres devant lui, il pouvait distinguer un énorme numéro peint sur l'un d'eux : 23. Il était passé devant et avait remarqué une plaque de cuivre des lignes tchèques. C'était là que Renata l'avait semé une première fois. L'adresse

indiquée par Günter Rosenberg, et aussi celle de l'ami de Renata, le transitaire. Trois informations qui se recoupaient.

Il se dirigea à pied vers le bâtiment 23. Longeant d'abord un amoncellement de marchandises destinées à Beyrouth. Curieux. Ce n'étaient que pièces détachées rouillées, vieux capots de voitures, un camion en ruine, un vieux Caterpillar désuet, des portières écrasées dans de grandes caisses. Qui pouvait acheter cela ?

Trois péniches étaient amarrées, bord à bord, dans le canal, à la hauteur de l'entrepôt 23. Toutes venaient de Prague, immatriculées PRAHA, avec des numéros qui se suivaient : GSPLO 664, 665, et 666.

Évidemment il y avait des centaines de péniches des pays de l'Est à Hambourg tout comme des bateaux russes venant de la Baltique... La vérité était aveuglante. Si Renata comme elle le prétendait fuyait les Services de l'Est pourquoi était-elle venue par là ?

De plus, l'homme qui l'avait prise en voiture travaillait là. Un aboiement interrompit ses réflexions. Un homme sortit du bâtiment 23 et marcha vers lui, tenant un chien-loup en laisse. Il l'apostropha violemment.

— *Was wollen Sie ?*

— Rien, dit Malko, je me promenais.

— *Verboten !* cria l'autre. C'est une zone portuaire. Il y a tout le temps des vols. Filez ou j'appelle la police...

Comme si quelqu'un allait voler ces carcasses rouillées !

Malko battit en retraite, soucieux d'éviter un incident. L'autre le suivit jusqu'à sa voiture.

Malko repartait vers Zweibrückenstrasse. Seulement, au lieu de reprendre le pont, il fit simplement le tour pour se poster sur l'autre rive du canal, vers son extrémité en cul-de-sac, à trois cents mètres des péniches, au milieu d'autres voitures. Il s'installa confortablement, sortit ses jumelles et commença à observer ce qui se passait.

Il y avait très peu d'animation.

Une heure s'écoula. Le soleil baissait. Enfin, il vit quelqu'un émerger de la péniche du milieu. Il ajusta ses jumelles.

C'était un homme, en pull-over, qui s'accouda au bastingage, regardant le canal. Face à Malko. Ce dernier sentit les battements de son cœur s'accélérer brutalement. L'homme qu'il cadrait était celui qu'il avait vu apparaître au *Monica-Bar*, vêtu d'un pardessus gris.

L'assassin du journaliste du *Spiegel* et de l'entraîneuse.

Malko demeura strictement immobile, tétanisé par ce qu'il venait de découvrir. Là-bas, l'homme fumait tranquillement une cigarette. Lorsqu'il l'eut terminée, il jeta le mégot dans le canal et rentra dans la péniche. Malko rangea ses jumelles et se hâta de filer. Le cerveau en ébullition.

Son premier réflexe était de courir chez Ferdinand Dickel. Il avait enfin un indice matériel... Il se calma dans la circulation. L'assassin n'était qu'un homme de main, qui pouvait avoir obéi à Günter Rosenberg ou à Renata Hurwitz. Ce qui faisait pencher la balance en faveur de cette dernière, c'était le lien avec le transitaire que Malko avait vu avec elle, Friedrich Grass. Il attendrait d'avoir revu Renata pour tout révéler à Dickel.

À partir de cet élément fondamental, il pourrait exécuter le plan mis au point avec Günter Rosenberg : la suivre jusqu'à la frontière de la DDR et la prendre la main dans le sac ! Retournant chez ses maîtres...

Il était si excité qu'il faillit emboutir un camion. Dans le coffre de la Mercedes, il y avait un gros attaché-case avec 4 500 000 marks en billets de 100... Une fortune. De quoi refaire son château de fond en comble. Hélas, il allait remettre cette somme à un serpent à sonnette... Il arriva à l'heure pile devant la cabine téléphonique indiquée par Renata. Il allait finir par connaître toutes celles de Hambourg. Seulement c'était le seul moyen de communiquer vraiment sûr... La sonnerie ne se fit pas attendre.

— Ici, Malko, annonça-t-il.

— Vous n'êtes pas suivi ?

La voix de Renata était toujours aussi tendue.

— Je ne crois pas, dit Malko.

Il avait quand même pris certaines précautions, s'engageant dans l'ascenseur menant à l'ancien tunnel sous l'Elbe sur la même plateforme qu'un gros semi-remorque Volvo. Ensuite il était revenu vers le centre.

Cependant, il n'était pas absolument certain qu'une équipe de « baby-sitters » de l'Est n'ait pu le suivre. L'expérience lui avait appris qu'ils étaient redoutables. Celle-ci continua :

— Dans Grosse Freiheit il y a une église. St. Josef. Au fond de la rue. À sept heures et demie, il y a une messe. Je serai dans le fond de la nef, à droite.

Clac. Encore raccroché. Malko avait vingt minutes à tuer. Il les occupa à un gymkhana de sens interdits, de demi-tours en pleine

circulation, de virages pris au dernier moment Enfin, il déboucha dans Simon-von-Utrecht-Strasse, parallèle au Reeperbahn et se gara devant un magasin fermé. Il prit l'attaché-case avec l'argent et se dirigea vers St Josef.

Les portes de l'église étaient grandes ouvertes et une foule de vieilles dames en loden se pressaient dans la nef. Il chercha du regard Renata et la découvrit derrière un pilier. Méconnaissable. Les yeux rouges, les traits tirés avec de lourdes poches, le regard sans cesse en mouvement. Nerveuse. Un animal traqué... Elle s'approcha aussitôt de Malko et lui souffla dans l'oreille :

— Vous avez l'argent ?

Elle sentait la bière et le Steinhegger.

— Oui. Et les documents ?

— Donnez. Ensuite, vous les aurez.

Il lui tendit la valise et elle la prit de la main gauche. Serrés dans la foule, cela semblait difficile de l'ouvrir sans devoir sacrifier au denier du culte... Renata Hurwitz leva vers Malko un regard affolé.

— Partons, j'ai peur.

Ils se retrouvèrent dans Grosse Freiheit déserte à cette heure. Renata regarda autour d'elle comme si des dragons allaient sortir de sous les voitures.

— Vous avez une auto ?

— Oui.

— Emmenez-moi.

Elle le suivit et prit place dans la Mercedes. Une fois qu'il eût démarré, elle se calma un peu, mais posa son pistolet sur les genoux. Ensuite, elle ouvrit l'attaché-case, plongea les mains dans les billets et le referma.

— Excusez-moi, dit-elle, ce n'est pas contre vous, mais contre eux... Prenez Elbchaussee.

Il n'y avait pas de circulation et il accéléra. Pas une voiture derrière eux. Renata posa sur Malko un regard plus doux.

— Je quitte Hambourg dans quelques heures, annonça-t-elle et j'espère bien ne jamais y revenir.

— Comment ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Où allons-nous ?

Elle fixa sur lui un regard bleu et trouble.

— Dans le bateau de l'ami de Dieter. J'y ai laissé les documents que vous voulez. Ils sont bien cachés.

Malko ne fit pas de commentaire et se demanda ce que cachait cette bizarre escapade. Renata dut sentir sa réticence car elle ajouta aussitôt :

— Ne craignez rien !

Ils étaient à la hauteur de Teufelsbrück. Malko s'arrêta sur le parking désert et sortit, serrant dans sa poche la crosse de son pistolet extra-plat.

Le vent soufflait violemment du nord. Renata le rejoignit, l'attaché-case au poing. En silence, ils descendirent vers le petit port où les haubans s'entrechoquaient. Le *Zillertal* était toujours à la même place. Ils montèrent sur le voilier, gagnant ensuite la cabine de pilotage. Les scellés étaient mis. Avec un drôle de sourire, Renata Hurwitz les arracha et fit coulisser la porte. Malko se retourna : le port était absolument désert, mais l'ombre pouvait dissimuler un régiment. Si Renata Hurwitz voulait le liquider, c'était l'endroit idéal...

L'intérieur du bateau sentait toujours le moisi. Renata se dirigea directement vers la cabine avant. Malko l'y suivit. Quand il eut constaté qu'elle était vide, il alla fouiller le reste du bateau, puis verrouilla toutes les portes. Il faudrait faire du bruit pour y pénétrer. Il eut un choc en regagnant la cabine avant. Renata était allongée sur le lit. Elle avait ôté sa robe, gardant seulement ses bottes noires collantes, ses bas et ses jarretelles, ainsi qu'un soutien-gorge balconnet qui mettait en valeur sa splendide poitrine. Elle s'étira avec une impudeur absolue.

— Tu aimes mes taches de rousseur ? demanda-t-elle.

Comme Malko ne bougeait pas, elle se leva et vint s'enrouler autour de lui.

— Je t'avais promis une récompense, dit-elle. La voilà. Ensuite je te donnerai les documents et nous nous séparerons. J'ai envie de me détendre ce soir. Avec toi.

Elle l'embrassa fougueusement, commençant à le déshabiller, puis l'entraîna sur le lit. Là, elle glissa une main entre eux et le caressa. Comme cela n'éveillait pas vraiment Malko, l'esprit ailleurs, elle se pencha et le prit dans sa bouche. Le résultat fut un peu meilleur, mais pas fabuleux... Malko n'arrivait pas à se concentrer. Renata l'abandonna et remonta à la hauteur de son visage.

— Je ne t'excite plus ? demanda-t-elle lentement.

— Si.

— Cela me rappelle un mauvais souvenir, fit-elle. Un très mauvais souvenir. Le seul homme qui n'ait pas bandé pour moi...

— Lequel ?

Elle le fixa pensivement.

— Tu sais, je t'ai fait un mensonge, à propos de Günter Rosenberg. Il n'a jamais été mon amant. Un soir, nous nous sommes retrouvés comme ce soir, il n'a pas pu me faire l'amour. Il avait bu et je l'ai fait parler. Il m'a avoué qu'il n'avait jamais baisé une femme. Qu'il n'aimait que les garçons. C'est avec ça que je l'ai tenu plus tard. Un secret que personne ne connaît.

Malko avait l'impression qu'on lui déversait un iceberg dans le gosier... Il ne manquait plus que cela ! Tout s'effondrait de nouveau.

— Pourquoi as-tu menti ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— C'est humiliant pour une femme. Cela ne changeait rien. Tu es au courant maintenant. Quand tu auras les documents, donne-les vite, sinon, tu seras aussi en danger de mort.

Malko était glacé. Mais cette nouvelle révélation ne suffisait pas à innocenter Renata.

— Puisque tu as peur du MFS, dit-il à brûle-pourpoint, pourquoi as-tu des contacts avec Friedrich Grass qui travaille pour les Tchèques ?

Il la fixait. Elle ne cilla pas. Un sourire ironique éclaira lentement son visage.

— Tu sais cela aussi ? Bravo. Friedrich est un de mes anciens amants. Lui aussi est fou de moi. Il prend de gros risques en me cachant.

— Sur les péniches ?

— Non ! Chez lui. Les autres ne savent rien.

— Pourquoi avoir fait appel à lui ? C'est un risque supplémentaire.

— Non. Il est le seul en qui j'ai confiance. Trop amoureux. Et c'est au milieu des loups qu'on se cache le mieux des loups...

Le silence retomba. Malko « digérait » ce nouveau retournement. Il sentit soudain une fabuleuse érection monter de ses reins. La jeune femme s'en rendit compte et une lueur amusée passa dans ses yeux bleus.

— Tu es rassuré ?

Elle se pencha et sa bouche l'enveloppa de nouveau. Cette fois, Malko la tira en arrière pour ne pas succomber tout de suite. Il la chevaucha aussitôt, s'enfonçant en elle d'une seule poussée, à lui transpercer le ventre. Renata se démenait sous lui comme une cavale. Puis elle lui échappa, se mit à quatre pattes et dit :

— Comme ça. Il n'y a rien de mieux.

Malko ne se fit pas prier. Renata répondait par un cri rauque à chacune de ses poussées, arc-boutée sur ses coudes, la croupe haute, offerte comme une chatte en chaleur.

Il prit ses reins avec une facilité déconcertante.

Elle feula, faisant saillir sa croupe. Malko était en sueur, avait oublié le froid, le danger, ce que pouvait représenter Renata. Ce n'était plus qu'une femelle soumise, participante, dont chaque gémissement l'excitait un peu plus. Elle faisait l'amour comme si c'était la dernière fois de sa vie. Il comprit soudain l'ascendant qu'elle avait pu exercer sur des hommes sans expérience, comme Dieter Balsen.

Lorsqu'il explosa, Renata poussa un cri de bête et s'effondra sous

lui. Malko reprit son souffle, bercé par le bruit du vent et les craquements du bateau. Il s'arracha enfin au fourreau étroit et brûlant qui l'enserrait et rencontra le regard pervenche de Renata, souligné de grands cernes. Elle eut un sourire carnassier et se pencha pour l'embrasser.

— Quel dommage que je quitte Hambourg ! C'est comme cela que j'aime faire l'amour.

— Comment ?

— Comme une bête... J'avais l'impression d'être une bête. Que tu allais me déchirer, m'ouvrir en deux.

Elle devenait lyrique... Le froid saisit brutalement Malko et il entreprit de se rhabiller. Renata, à son tour, en fit autant. Son maquillage dilué lui donnait l'air un peu hagard. Elle plongea la main au fond d'un placard, tira une cloison de contre-plaqué et sortit une grosse enveloppe marron.

— Tiens, dit-elle, voilà ce que tu voulais. Partons maintenant je suis en retard.

Malko la suivit dans l'escalier. Dans le noir, ils examinèrent longuement les abords du bateau. Il se souvenait de l'accueil qu'il avait eu en sortant la première fois, aussi fit-il lentement coulisser la porte. Rien n'apparut sauf une coulée de bise glaciale. Il se glissa à l'extérieur. Personne. Renata marchait derrière lui. Ils regagnèrent sans encombre la voiture.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Tu me laisseras à la *Hauptbahnhof*, dit-elle.

Ils ne parlèrent pas pendant le trajet. C'était merveilleux de rouler dans cette ville déserte. Seul le port vivait avec ses centaines de projecteurs, ses docks, ses remorqueurs sans cesse en mouvement. Malko stoppa devant le triste bâtiment de la gare. Sans un mot, Renata se pencha et l'embrassa.

— Qui sait dit-elle. Peut-être à un autre jour. Je ne veux pas que tu me suives. Reste dans ta voiture.

Il la regarda s'éloigner et s'engouffrer dans le grand hall de la *Hauptbahnhof*. Sans parvenir à identifier les agents du BND qui les avaient suivis depuis l'église St. Josef. Sur l'ordre de Ferdinand Dickel. Même après les explications de Renata, Malko avait encore un doute. Il valait mieux miser sur les deux chevaux à la fois. Dix heures et demie : dans quatre-vingt-dix minutes, il allait pouvoir joindre Günter Rosenberg. Il avait pas mal de choses à lui apprendre. Ensuite, il retournerait à son hôtel et attendrait, via Ferdinand Dickel, des nouvelles de Renata.

Il fit demi-tour, reprenant la direction de St. Pauli.

Garé en face de la cabine où Günter Rosenberg devait l'appeler, Malko examinait, à la lueur de son plafonnier, les documents remis par Renata. Une suite de lettres et de mémos entre le *Aufklärung* et le général Scheibe, tous marqués du sceau secret et mentionnant l'existence d'un agent, « Ludwig », au plus haut niveau du BND. Un autre mémo proposait Renata pour une prime à la suite du recrutement de la taupe. Enfin, dans un document ultra-confidentiel, le général Scheibe donnait des instructions à la Leipziger Bank pour virer tous les mois au compte « Ludwig » l'équivalent d'une solde de colonel de l'Armée populaire.

Le clou était sans conteste un mémo adressé de Scheibe à Honecker lui-même mentionnant le nom de Rosenberg comme celui de l'agent le plus efficace que la DDR ait jamais connu... Sous le nom de « Ludwig ».

Malko referma le dossier : la tête lui tournait. Évidemment, tout pouvait avoir été fabriqué... Les Allemands de l'Est et le KGB excellaient dans la désinformation. Il jeta un coup d'œil à sa montre : minuit dix. Et Günter Rosenberg qui n'appelait pas ! De nouveau, le doute l'assaillit. Et si Renata avait dit la vérité ?

Les minutes s'écoulèrent. De temps à autre une voiture passait. À une heure moins le quart, il remit le contact. Günter Rosenberg ne donnerait plus signe de vie. Déchiré, il reprit la direction du *Vier Jahreszeiten*.

Pas de message non plus à l'hôtel. Ni de Dickel, ni de Rosenberg. Il s'endormit sans avoir pu résoudre son dilemme, le tournant sans fin dans sa tête.

* *

*

Il se réveilla en sursaut sur la sonnerie insistante du téléphone. Consulta sa montre. Sept heures du matin. Il décrocha. La voix bouleversée de Ferdinand Dickel lui fit l'effet d'une douche glacée.

— Herr linge, Renata Hurwitz a été assassinée.

CHAPITRE XIX

Malko se dressa en sursaut. Glacé. Calculant en une seconde ce que cela signifiait.

— *Mein Gott !* Qu'est-ce qui est arrivé ? Vos hommes ne l'ont pas suivie ?

— Si. Mais ils l'ont perdue ! Elle a été très habile pour les semer. Nous avons alerté l'antenne du *Verfassungsschutz* aussitôt. C'est grâce à eux que nous venons de découvrir le meurtre. La police locale les a prévenus. Je suis sur place. J'aimerais que vous veniez. Au coin de Amsinckstrasse et de Nagelsweg, dans la zone portuaire.

Malko s'habilla en trente secondes, au bord de la nausée. Bouleversé par ce nouveau coup de théâtre. Si Renata était morte, cela signifiait qu'elle avait bien été ce qu'elle prétendait être. Donc que Günter Rosenberg était « Ludwig », la taupe de la DDR.

Il revoyait la jeune femme disparaître dans le hall gigantesque de l'*Hauptbahnhof*.

Il traversa la ville encore noyée de brume à toute vitesse. De loin, les phares tournoyants des voitures de police lui signalèrent l'endroit du meurtre. C'était sinistre. D'un côté un canal comme il y en avait des dizaines à Hambourg, bordé d'une voie de chemin de fer, de l'autre, des entrepôts. Des policiers en ciré blanc tenaient quelques badauds à distance. Malko aperçut une Mercedes 600 noire aux vitres fumées contre laquelle était appuyé Ferdinand Dickel.

Il vint au-devant de Malko et lui serra la main. Il paraissait bouleversé.

— C'est atroce, dit-il. Venez voir.

Ils franchirent le barrage de police isolant une partie de la voie de chemin de fer.

Sur un signe du *Staatssekretär*, un des policiers souleva une bâche. Malko aperçut un corps recroquevillé, dont la tête n'était qu'une bouillie sanglante. A vomir. Il se força à examiner le cadavre. La robe de lainage blanche qu'il connaissait bien était éclaboussée de sang, les bottes noires collantes que Renata n'avait même pas retirées pour faire l'amour étaient maculées de boue. Pour le reste... le visage était méconnaissable et les cheveux roux n'avaient plus de couleur.

Il détourna la tête.

— Hier soir, elle était bien habillée de cette façon, dit-il. Qu'est-il arrivé ?

— On ignore comment elle s'est retrouvée ici. Ceux qui l'ont attaquée, l'ont tuée d'une façon horrible. La nuit, sur cette voie ferrée, il y a des wagons vides abandonnés. Les meurtriers étaient plusieurs.

Ils lui ont posé la tête sur les rails et l'ont fait broyer par les roues d'un wagon en le poussant.

— On a retrouvé l'argent ?

— Non. C'est peut-être l'explication de la sauvagerie de cette exécution. Ils voulaient lui faire avouer où elle avait mis les 4 500 000 marks. Sinon, c'était facile de lui tirer une balle dans la tête.

— Comment l'a-t-on identifiée ?

— Elle avait ses papiers dans son sac.

La bâche fut rabattue sur le cadavre. Malko revivait leur soirée. Ferdinand Dickel remarqua avec tristesse :

— Ils l'ont tuée trop tard. Peut-être seulement pour se venger. Günter Rosenberg est en fuite et elle a eu le temps de nous remettre les documents l'accablant. J'espère qu'ils n'ont pas trouvé l'argent.

— C'est vrai, ils l'ont tuée trop tard, dit Malko, d'une voix blanche.

Il ne pouvait plus continuer à se taire. À couvrir celui qui était sûrement responsable du meurtre de Renata. Hélas, il devait être déjà loin. Dans sa tête, Malko reconstituait ce qui avait dû se passer. Rosenberg avait réussi à la faire suivre, malgré ses précautions.

Les « baby-sitters » du MFS l'avaient sans doute cueillie ensuite lorsqu'elle s'était séparée de Malko, après qu'elle eut semé les agents du BND.

— Qu'avez-vous ? demanda Ferdinand Dickel, intrigué par l'expression de Malko.

— Herr Dickel, dit ce dernier, je vous ai menti. J'ai retrouvé Günter Rosenberg. Ce mensonge a peut-être coûté la vie à Frau Hurwitz. Il y a une chance minuscule de le rattraper. Pouvez-vous disposer d'une aide policière immédiate ?

— Bien sûr. Il y a une équipe de la Kripo ici.

— Bien, dit Malko. Qu'ils nous escortent jusqu'à Kastanienallee, dans St. Pauli. *L'Elb-Hotel*.

Ferdinand Dickel fixa Malko avec stupéfaction. Il semblait s'être encore ratatiné.

— Vous savez où se trouve Günter Rosenberg ?

— Où se *trouvait*, corrigea amèrement Malko. Il y a peu de chances qu'il m'ait attendu. Il faut cependant essayer.

— Venez ! ordonna Ferdinand Dickel en le poussant vers la Mercedes noire aux glaces fumées. Vous me raconterez en route.

Il alla donner un ordre à un policier et une BMW grise se plaça devant eux, un phare tournant sur le toit, leur ouvrant la route. Ferdinand Dickel se cala à l'arrière, écoutant le récit de Malko sans un mot, tout en « tressant » plusieurs trombones sortis de sa poche. Ses yeux bleu pâle semblaient presque incolores.

La circulation de Ost-West-Strasse défilait autour d'eux à toute vitesse.

— Je ne me serais jamais douté que Rosenberg était homosexuel, soupira-t-il. On disait dans la Maison qu'il avait eu une déception sentimentale très jeune et qu'il n'avait jamais oublié. Très romantique, *nicht wahr* ? Cela explique beaucoup de choses. Les homosexuels sont souvent frustrés et tentent de se rendre utiles de façon inattendue.

Il semblait presque dépourvu de haine envers le traître. Il essuya ses yeux toujours humides et se moucha. Une embardée violente le jeta dans les bras de Malko. Ils venaient de s'arrêter en face de l'*Elb-Hotel*. Les deux policiers de la BMW montaient déjà les marches du perron.

— Je vous attends, dit Ferdinand Dickel, d'une voix douce.

La petite réception sentait le chou aigre et le poisson.

Une femme aux cheveux gris et aux traits durs jaugea d'un coup d'œil les policiers. Sans un mot, l'un d'eux sortit sa carte et la mit sous le nez de l'hôtelier.

— Herr Rosenberg ? demanda Malko.

— Je ne connais pas.

— Un homme de près de deux mètres, avec un pardessus noir, insista Malko. Il est arrivé avant-hier soir.

— *Ach !* fit la femme. Pas sous ce nom. Je vois, en effet. Herr Rollei. Il est parti le lendemain. Vous pouvez voir sa chambre...

Malko s'y attendait. Il ressortit, dépité et furieux.

— Il est parti, annonça-t-il à Ferdinand Dickel. Hier soir il devait appeler, il ne l'a pas fait. Le prochain rendez-vous téléphonique est à midi aujourd'hui...

— Allez-y quand même, conseilla Dickel. Même s'il n'y a qu'une chance sur mille...

* *

*

Quand la sonnerie retentit dans la cabine, Malko fut si surpris qu'il mit une bonne seconde à réagir. Il était venu seul, laissant Ferdinand Dickel à l'hôtel. La voix de Günter Rosenberg était parfaitement calme.

— *Guten Tag, Herr Linge.* Je n'ai pas pu appeler hier soir. Je m'en excuse. Avez-vous du nouveau ?

Malko en resta sans voix. Encore une fois, tout basculait. Günter Rosenberg n'aurait pas dû être au bout du fil. C'était une anomalie incompréhensible. Ou alors... Il plongea sans hésiter.

— Renata a été assassinée cette nuit, annonça-t-il. Après que je lui aie remis l'argent.

— Assassinée !

Il y avait une incrédulité fabuleuse dans la voix de Günter

Rosenberg. Malko insista, cherchant la faille.

— Assassinée vraisemblablement par des agents du MFS.

— *Unmöglich !* coupa sèchement Günter Rosenberg, retrouvant sa voix de commandement. Frau Hurwitz travaille et a toujours travaillé pour la DDR. Vous avez vu le cadavre ?

— Oui, dit Malko.

Silence au bout du fil puis un rire sans joie.

— Il y a peut-être une explication. Je vous avoue toutefois qu'elle me semble peu vraisemblable.

— Laquelle ?

— Elle a voulu s'enfuir avec les 4 500 000 marks. Ce sont des choses qu'ils n'aiment pas.

— Possible, dit Malko.

— En attendant, je suis de nouveau le « black sheep », continua Rosenberg.

Malko n'osa pas dire le contraire. Le silence se prolongea plusieurs secondes, coupé par la voix quand même un peu émue de l'Allemand.

— Herr Linge ! Il y a une façon de vérifier cette hypothèse.

— Laquelle ? demanda Malko, suspendu à ses lèvres.

— Les empreintes digitales de Renata Hurwitz se trouvent dans nos archives. Recueillies sur ma demande, lors de l'affaire de Hambourg. Herr Dickel sait comment accéder à ce fichier. Si personne n'a fait disparaître les empreintes entre temps... Nous pouvons savoir si le cadavre que vous avez vu est celui de Renata Hurwitz. Si ce n'était pas le cas, je n'en tirerais, hélas, qu'une satisfaction théorique.

— Pourquoi ?

— « On » a voulu vous persuader qu'elle avait bien trahi la DDR et qu'elle en avait été punie. Donc, Renata Hurwitz doit disparaître réellement. Regagner la DDR. La frontière n'est qu'à soixante kilomètres. Seulement, il ne faut pas qu'elle laisse de traces. Donc, son retour a dû être clandestin. Ce qui ne pose pas tellement de problèmes.

De nouveau, Malko ne savait plus que penser ! Un test s'imposait.

— Vous êtes prêt à me rencontrer ? demanda-t-il.

— Oui, dit Günter Rosenberg. Quand vous voulez. Je suis sûr de ce que je dis. J'ai eu tort de venir à Hambourg. Mais je ne veux pas que les « autres » gagnent. Je me trouve non loin d'ici. Au 7 de Pinnaßberg. Une grande maison jaune. Vous la voyez d'où vous êtes...

Malko écoutait, déchiré : un nouveau dilemme. Si Günter Rosenberg était coupable, c'était un formidable joueur de poker...

— Je suis allé à l'entrepôt 23, dit Malko. Sur une des péniches, il y avait l'homme qui a tué le journaliste.

— Vous êtes sûr ?

La voix de Rosenberg était moins calme.

— Certain ?

— *Ach*. Cela nous donne une chance de savoir comment Frau Hurwitz est partie. Et s'il y a encore quelque chose à faire.

— Acceptez-vous de voir Ferdinand Dickel ?

— S'il le souhaite.

— À tout à l'heure ! dit Malko. Faites tout ce que vous pouvez pour avoir des informations.

Malko se rua hors de la cabine. Enfin, il avait une chance d'avoir une certitude. À condition d'obtenir la pleine collaboration de Ferdinand Dickel.

* *

*

Ferdinand Dickel faisait les cent pas dans la pièce, nerveux comme une puce. Il regarda sa montre pour la vingtième fois en dix minutes.

— La police de Hambourg a transmis les empreintes de la morte, par belino au BND, annonça-t-il. Nous devrions avoir la réponse dans quelques minutes. On a retrouvé la fiche de Renata Hurwitz aux archives de Pullach. C'est bien Günter Rosenberg qui l'avait recueillie.

Le téléphone empêcha Malko de répondre. Ils regardèrent tous les deux l'appareil comme si c'était un être vivant. Puis, le *Staatssekretär* décrocha :

— Ici, Dickel.

Malko guettait son visage, mais ne put rien deviner. Le haut fonctionnaire de la Chancellerie écouta quelques instants, puis posa une question :

— Il n'y a aucun doute ?

Ensuite, il raccrocha et regarda Malko.

— Les empreintes de la morte ne correspondent pas à celles de la véritable Renata Hurwitz, annonça-t-il.

Malko eut l'impression que l'étau qui lui serrait la poitrine s'ouvrait d'un coup. Ainsi, Günter Rosenberg n'était pas un traître ! Le voile tombait enfin. Il se revit en train de faire l'amour avec Renata et il eut honte. Ferdinand Dickel l'observait.

— On dirait que cela vous fait plaisir, remarqua-t-il. Pourtant, vous avez assez bien connu Frau Hurwitz.

Malko ne savait pas ce qu'il insinuait, mais n'en avait cure. Il fallait maintenant achever de blanchir le directeur du renseignement du BND. Ferdinand Dickel devança sa pensée :

— Je suis convaincu, dit-il, mais tous ne le seront pas. Le monde du contre-espionnage est un univers de paranoïaques. Pour que Herr Rosenberg puisse poursuivre sa carrière normalement, il faut retrouver Renata Hurwitz et la faire avouer.

— Elle n'avouera jamais.

— Si nous la prenons en flagrant délit de mensonge, cela reviendra au même.

— Günter Rosenberg va sûrement avoir une idée, dit Malko. Sa vie est en jeu. Il est en train de s'efforcer de retrouver la trace de Renata Hurwitz. Nous pouvons le rencontrer.

— Où ?

— À St. Pauli. Au numéro 7 de la Pinnasberg. Un grand immeuble jaune.

Les yeux bleus de Ferdinand Dickel prirent une expression à la fois stupéfaite et amusée.

— La Grande Maison Jaune de Pinnasberg ! fit-il. Incroyable. C'était un bordel d'homosexuels. Il a fait faillite et maintenant, ce sont des saunas. Incroyable !

— Peu importe, dit Malko. Vous venez, Herr Dickel ?

— Je viens, dit le *Staatssekretär*.

* *

*

La Maison Jaune de Pinnasberg ressemblait à une pension de famille fermée, avec ses volets clos et son air décrépit, encadrée par de vieux immeubles sales, face au port et aux grands docks Bhlohm und Voss. La rue était déserte et les sex-clubs avoisinants tous fermés. Malko sonna. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que la porte ne s'ouvre sur un jeune homme en jeans, avec une chemise rose largement échancrée sur un torse imberbe. Son sourire commercial et un peu gluant s'effaça dès que Malko demanda.

— *Herr Rosenberg, bitte ?*

Sans un mot, l'éphèbe les conduisit à travers un couloir dont la peinture s'écaillait, jusqu'à un salon de massage sinistre, avec une banquette en fausse panthère, des glaces et l'éternel florilège de photos pornos. Cela sentait le tabac froid et l'embrocation.

Günter Rosenberg débordait d'un fauteuil trop petit pour lui, dans sa position habituelle, les mains enfoncées dans les poches de sa pelisse. Il se leva lourdement en voyant Ferdinand Dickel, et lui tendit la main, impassible.

— *Guten Tag, Herr Staatssekretär.*

Aussi à l'aise que s'ils se trouvaient dans un salon de Bonn. Ferdinand Dickel prit la main tendue. On aurait dit un lilliputien à côté de Günter Rosenberg.

— Je suis heureux de vous voir, dit-il. Je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— Je l'espère, fit Günter Rosenberg, sans se compromettre.

Il souriait, dominant le petit secrétaire d'État de toute sa hauteur. Ce dernier demanda aussitôt, sans s'asseoir :

— Avez-vous retrouvé Renata Hurwitz ?

— Il y a 99 chances sur 100 qu'elle soit déjà partie. Tout était organisé, je les connais. À mon avis, elle a dû filer par la route numéro 5, évitant l'autoroute et les aéroports. En une heure et demie, elle était en sécurité...

— Par quel moyen ? demanda Malko.

— Par camion, probablement, pour qu'il n'y ait pas de trace. Même une fausse identité laisse un indice à un passage de frontière. Tandis qu'une personne dissimulée dans le chargement d'un camion de la DDR retournant dans son pays, passe inaperçue. Je sais que dans le passé, ils ont souvent utilisé cette méthode, dans les deux sens. Soit pour infiltrer, soit pour exfiltrer...

— Alors, il n'y a rien à faire ?

— Vérifier, fit calmement Günter Rosenberg. J'ai eu la possibilité de le faire. En « grillant » un de mes agents infiltré depuis longtemps chez les Tchèques. Or, Mr. Linge a découvert des indices laissant supposer que Frau Hurwitz avait une base sur une péniche ancrée dans le Zollhafen. Ce qui est très vraisemblable. Dans cette opération, plusieurs services de l'Est ont collaboré. J'attends l'information. D'une minute à l'autre.

Ferdinand Dickel se tourna vers Malko.

— Qu'avez-vous appris ?

— J'ai vu l'assassin du journaliste et de l'entraîneuse, expliqua Malko. Grâce à l'information que vous m'avez communiquée sur l'homme qui a pris Renata Hurwitz dans sa voiture. Tout nous ramenait à l'entrepôt numéro 23...

Le silence retomba. Troublé seulement par des halètements qui ne devaient rien à la pratique du sport, venant de la pièce voisine. Puis, il y eut des bruits de pas dans le couloir et l'éphèbe qui avait ouvert se précipita dans la pièce.

— Herr Rosenberg, dit-il, quelqu'un vous demande, il est blessé...

Günter Rosenberg se leva avec une rapidité surprenante pour son poids et se jeta dans le couloir, suivi de Malko. Un jeune homme aux traits efféminés, très maigre, blondasse, fagoté dans un manteau verdâtre, était appuyé à la porte, blanc comme un linge, serrant son ventre de ses deux mains. Il leva un regard déjà vitreux et murmura :

— Güntie. Il m'a surpris...

Günter Rosenberg se précipita et l'empêcha de tomber. Avec une douceur inattendue, il l'installa sur un vieux canapé au velours troué et ouvrit doucement son manteau. Sa chemise et sa veste claire n'étaient plus qu'un plastron de sang. Rosenberg tâta avec une délicatesse de chirurgien l'abdomen du blessé qui poussa un

hurlement et lui saisit le poignet.

— *Nein, Güntie...*

Le directeur du Renseignement des BND tourna la tête vers l'éphèbe.

— Des serviettes, vite, et une ambulance. Il a aussi une énorme hémorragie interne...

Les mains dans les poches de son pardessus, Ferdinand Dickel était devenu crayeux. On ne voyait pas souvent d'homme poignardé dans les bureaux de la Chancellerie... Günter Rosenberg se pencha vers le blessé qui s'accrocha à son cou, disant quelque chose à voix basse.

Puis, il se mit à haleter, se tordant de douleur. Les serviettes arrivèrent et Rosenberg les disposa en tampon pour ralentir l'hémorragie. Aux narines pincées et aux yeux vitreux du blessé, Malko se dit qu'il n'en avait plus pour longtemps.

— Il a appris quelque chose ? demanda-t-il.

— *Nein*. Rien de précis. Mais il m'a dit qu'un homme savait sûrement. Tomek Novotny, le chef de la Station clandestine tchèque à Hambourg. Qui opère à partir des péniches. C'est lui qui a tout organisé... Il est théoriquement le capitaine de la péniche.

— Où se trouve-t-il ?

— Sur la seconde péniche.

Silence, lourd. Ils pensaient tous à la même chose. Günter Rosenberg redressa ses deux mètres. Son regard était absolument calme.

— Herr Dickel, dit-il, vous n'avez pas besoin de venir avec moi, mais personne ne m'empêchera d'aller là-bas. Vous savez qu'un grand service tue rarement. Il faut qu'ils soient affolés. Cela signifie peut-être que Frau Hurwitz n'est pas encore en sûreté.

— Vous n'allez pas là-bas tout seul ? protesta Ferdinand Dickel.

— Je ne serai pas seul, répliqua Günter Rosenberg. Attendez-moi dehors. Je vous prie...

Il les raccompagna jusqu'à la porte. Sous la bise glaciale, Ferdinand Dickel se ratatina.

— Vous croyez qu'il faut le laisser faire ? demanda-t-il. C'est totalement illégal. Je peux faire intervenir le BKA. Surtout si l'assassin du journaliste et de la blonde est là-bas.

— Le BKA n'apprendra pas où se trouve Renata Hurwitz et comment elle a fui, si elle l'a fait...

La porte de la Maison Jaune s'ouvrit sur Günter Rosenberg. Derrière lui se profilaient deux jeunes gens en blouson de cuir noir, le crâne rasé, tout droit échappés d'une bande dessinée. À leur ceinture pendaient de lourdes chaînes de moto et ils avaient tous deux un court poignard noir enfoncé dans leurs bottes. Günter Rosenberg s'approcha de Malko :

— Vous avez une voiture, je crois ?

Comme un automate, Ferdinand Dickel prit place à l'avant laissant la banquette arrière à Günter Rosenberg et à ses deux étranges « baby-sitters ». Homosexuels sûrement, mais des dangereux...

Le trajet dura vingt minutes dans un silence de mort. À partir de Zweibrückenstrasse, Dickel commença à s'agiter nerveusement. Malko stoppa cent mètres avant l'entrepôt 23, à l'abri d'un empilement de caisses à destination de Beyrouth. Le canal était désert à part les trois péniches tchèques. Günter Rosenberg s'adressa à Ferdinand Dickel.

— Je crois qu'il vaut mieux nous attendre ici.

Il sortit le premier de la voiture, suivi de Malko et de ses deux anges gardiens. Tous les quatre, ils contournèrent une pile de ponts arrière. Avec une légèreté surprenante, Günter Rosenberg sauta sur la première péniche, reliée au quai par une simple planche. Son poids fit craquer le bois. Puis, de là, sur celle du milieu, suivi des trois autres.

La porte du carré était fermée. Günter Rosenberg n'eut pas le temps de frapper. Elle s'ouvrit violemment sur un homme en pull-over bleu marine, l'air furieux.

Levant la tête pour rencontrer le regard de Günter Rosenberg, il l'interpella d'une voix tendue :

— Que voulez-vous ? C'est privé, ici. *Gant privé*. Malko ne pouvait détacher ses yeux de son visage. C'était l'homme en pardessus gris qui avait assassiné sous ses yeux le journaliste du *Spiegel* et l'entraîneuse du *Monica-Bar*. Celui qu'il avait vu dans ses jumelles, la veille.

D'une voix très douce, contrastant avec la brutalité de son vis-à-vis, Günter Rosenberg demanda :

— Herr Novotny ?

— *Jawohl*, répondit l'autre, surpris.

Un gros chien-loup surgit derrière Tomek Novotny, montrant ses crocs. Le Tchèque le prit par son collier et leva la tête vers Günter Rosenberg.

— *Was wollen Sie ?*

Günter Rosenberg le dominait de trente centimètres. Sans un mot, il sortit de sa poche sa main tenant un pistolet et l'abattit violemment sur le visage du Tchèque, l'ouvrant de la tempe à la mâchoire. Le chien-loup bondit aussitôt en avant. Un des garçons en cuir noir avait fait un pas de côté. À deux mains, il abattit sa chaîne de moto sur le crâne de l'animal qui explosa comme une coquille. Le chien s'effondra dans un flot de sang, claquant des dents convulsivement. Puis, les deux jeunes gens empoignèrent Tomek Novotny et le poussèrent à l'intérieur de la péniche. La scène n'avait pas duré trente secondes.

Günter Rosenberg plia sa haute stature pour pénétrer dans le carré. Assis de force sur une chaise, maintenu par ses deux gardes en cuir noir, le Tchèque se débattait faiblement. Le sang coulait de sa blessure. Il releva la tête et demanda d'une voix presque normale :

— Vous êtes des douanes ?

— Ne fais pas l'idiot, Tomek, répliqua Günter Rosenberg. Tu sais très bien qui je suis. Moi, je sais qui tu es...

— Je ne comprends pas, fit le Tchèque.

Günter Rosenberg le braqua.

— Tomek, dit-il, il y a longtemps, longtemps, que je ne me suis pas déplacé moi-même. Tu le sais... J'avais envoyé quelqu'un chercher un renseignement. Tu l'as très mal reçu. J'ai une question simple à te poser. Où est Renata Hurwitz ?

Le Tchèque ne répondit pas tout de suite. Malko voyait sa pomme d'Adam monter et descendre, ses yeux chercher une échappatoire. Il se reprit et lança :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Quittez cette péniche immédiatement.

Günter Rosenberg demeura silencieux. Il tourna seulement la tête vers les deux jeunes gens en cuir noir. Le blond avança, leva le bras, fit tourner sa chaîne et l'abattit comme pour le chien, mais en travers du visage de Tomek Novotny. Il y eut un bruit atroce de chairs écrasées. Le Tchèque tomba de sa chaise avec un hurlement, tandis

que le sang giclait de son visage. Déjà, les deux garçons étaient sur lui. Ils le traînèrent jusqu'à la table et lui tirèrent les bras en arrière, l'allongeant sur le dos. Il émettait d'affreux gargouillements, du sang plein la bouche qui coulait de son nez écrasé... Günter Rosenberg s'approcha.

— Tomek, dit-il. C'est leur ami que tu as tué. Ils n'ont pas aimé... Où est Renata Hurwitz ?

Malko détourna la tête devant le visage en sang. Tomek Novotny eut la force de cracher quelques mots avant que les chaînes ne s'abattent de nouveau. Cette fois, sur sa bouche. Brisant toutes ses incisives d'un seul coup. Celui qui n'avait pas frappé avisa soudainement un couteau de cuisine qui traînait sur la table. Il le saisit puis, joignant les mains du Tchèque l'une sur l'autre, il les cloua au bois d'un coup sec. Tomek Novotny poussa un hurlement atroce. Günter Rosenberg se tourna vers ses bourreaux :

— Les mains, dit-il.

Les deux garçons se mirent à taper comme des sourds, sur les mains offertes. Les chaînes s'enfonçaient dans les chairs avec un bruit abominable, broyant les os, les cartilages, écrasant les poignets, les transformant en deux moignons sanglants, secoués de spasmes. Puis ils s'arrêtèrent et, à la volée, ils abattirent leurs chaînes sur le visage du Tchèque, frappant chacun à leur tour... Malko détourna la tête.

Cette sauvage correction le révoltait et il devait se retenir pour ne pas s'interposer. Tout en sachant que le Tchèque avait commis au moins trois meurtres. Une fois de plus, il se trouvait confronté au vrai problème du Monde Parallèle : devenir comme les adversaires. Se salir. Mais, si on n'était pas implacable, on n'obtenait aucun résultat. Comme s'il avait deviné ses pensées, Günter Rosenberg baissa son regard sur lui.

— Moi aussi, cela me fait horreur, dit-il lentement.

Ce fut tout. Heureusement que Ferdinand Dickel était demeuré dans la voiture...

— Vous allez le tuer, dit Malko, écoeuré.

— Ce n'est pas impossible, répliqua l'Allemand.

Günter Rosenberg arrêta les bourreaux d'un geste.

Comme s'il n'en pouvait plus.

— Achevez-le.

Un des garçons passa aussitôt sa chaîne autour du cou de Tomek Novotny et commença à serrer. Le Tchèque cracha un jet de sang et de débris de dents, essayant d'aspirer un peu d'air. Puis, un son fila de sa gorge. Un mot. Günter Rosenberg arrêta d'un geste le garçon qui desserra légèrement son étreinte. Tomek Novotny murmura :

— Elle va partir... Aujourd'hui...

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas, je vous jure, je ne sais pas...

— Comment sais-tu qu'elle part ?

Günter Rosenberg était penché sur le Tchèque. Tomek Novotny aspira un peu d'air, ce qui provoqua quelques gargouillis déplaisants, puis un flot de mots sortit de sa bouche.

— C'est un camion qui l'emmène. Il part à cinq heures. Elle le rejoindra quelque part, je ne sais pas où...

Günter Rosenberg plissa ses yeux noirs.

— Pourquoi a-t-elle attendu ?

— En panne, il était en panne, murmura Tomek Novotny. Il devait partir hier soir...

— Le camion ? demanda l'Allemand. Où est-il ? Comment est-il ?

— Dans le Zollhafen. Pickhuben. Il est chargé de blé. Avec une remorque. Bleu avec une bande jaune... SZ 5404...

Il se laissa retomber en arrière, gargouillant de nouveau, gémissant. Günter Rosenberg redressa sa haute taille, échangea un regard avec Malko.

— Ce doit être vrai, dit-il. Qui est l'autre femme, celle que vous avez tuée ?

— Une pute, murmura Tomek Novotny. Elle ne savait pas...

— Et l'argent ?

— C'est Renata qui l'a.

— *Danke schon*, fit Günter Rosenberg.

Tomek Novotny réussit à se soulever un peu.

— Emmenez-moi, gargouilla-t-il. Protégez-moi, je vous en supplie.

C'était étonnant de le voir implorer ceux qui venaient de le torturer.

Günter Rosenberg ne lui répondit pas directement. Il se tourna vers les deux garçons.

— Vous allez le surveiller, jusqu'à ce que le *Verfassungsschutz* vienne le chercher. Ne le touchez plus.

Sa voix avait durci. Les deux bourreaux baissèrent les yeux et dirent en chœur :

— *Jawohl*, Herr Rosenberg.

Il sortit du carré, suivi de Malko, poursuivi par les gémissements de Tomek Novotny. L'Allemand se retourna.

— C'est la guerre, et nous ne faisons pas la guerre en dentelles, Herr Linge. Si tout ceci se termine bien, je vous communiquerai le dossier de Tomek Novotny. Vous verrez qu'il a quand même un sort très agréable, par rapport à ce qu'il méritait...

Le canal était toujours aussi paisible. Il leur restait pas mal de temps pour vérifier les dires du Tchèque.

Malko ne quittait pas des yeux le petit pont enjambant Nikolaifleet, le canal séparant Ost-West-Strasse du Zollhafen de l'autre côté. Des silos à blé en brique rouge étaient alignés comme des coffres-forts. Il était cinq heures moins cinq. Un peu plus loin, une Taunus, jaune abritait quatre hommes de *Verfassungsschutz* et Ferdinand Dickel. Une autre voiture radio attendait à la sortie de Hambourg. Un hélicoptère du BKA tournait déjà au-dessus du port.

Günter Rosenberg semblait dormir, les mains dans ses poches. Ses triples mentons appuyés sur sa poitrine.

— Le voilà ! dit soudain Malko.

Un gros camion franchissait lentement le petit pont sur le canal. Malko vit la plaque noire et blanche ovale de la DDR et le numéro : SZ 5404. Celui indiqué par Tomek Novotny. Deux chauffeurs étaient dans la cabine...

Le camion tourna à droite et prit la direction de l'Est.

Malko attendit. Surtout ne pas donner l'éveil. Günter Rosenberg prit le micro de l'émetteur-radio et annonça :

— Départ objectif. Direction prévue...

Ils regardèrent le camion se perdre dans la circulation, avant de démarrer à leur tour. Günter Rosenberg soupira.

— Nous allons savoir très vite si Tomek a commis une bonne action dans sa vie...

* *

*

La circulation était d'une lenteur exaspérante sur la route numéro 5 reliant Hambourg à la ville frontière de Lauenburg. À chaque traversée de village, on se traînait dix minutes. Plus on allait vers l'Est, plus le ciel semblait s'assombrir... Après un bout d'autobahn, jusqu'à Bergedorf, c'était devenu l'enfer... Interdiction de doubler partout et des gens qui conduisaient comme des escargots. Tous les véhicules immatriculés à l'Ouest. Sauf quelques camions de la DDR.

Günter Rosenberg regarda sa montre et hochla la tête.

— Plus que quarante kilomètres...

Malko ne répondit pas. La frontière de la DDR franchie, c'était fini... Günter Rosenberg reprit son micro.

— Contrôle, dit-il seulement.

Il raccrocha et expliqua à Malko.

— Une patrouille de routine va inspecter notre camion. Au cas où Renata Hurwitz serait déjà à bord. Prenons de l'avance.

Malko donna un coup de klaxon et doubla le camion qui filait assez

vite. Au passage, il aperçut le chauffeur dans la cabine, apparemment très détendu. Puis une courbe cacha le véhicule. La route montait, longeant un charmant bois de sapins. Sur la droite, il distingua une auberge au toit de chaume : *Grüne Jager*. Malko bifurqua vers son parking où il se gara.

Les minutes passaient. Enfin, il y eut un grésillement dans la radio et une voix anonyme annonça :

— Contrôle négatif. Véhicule reparti.

Günter Rosenberg ne fit aucun commentaire. Trois minutes plus tard, le camion bleu avec sa bande jaune passait devant eux. Malko le laissa prendre un peu d'avance et démarra à son tour. Il commençait à pleuvoir. Ils franchirait plusieurs petits villages calmes. La circulation était plus fluide. Il aperçut un panneau annonçant « GEESTHACHT ». La dernière agglomération avant Lauenburg. Et la frontière. Günter Rosenberg hocha la tête.

— C'est maintenant ou jamais. Près de la frontière, ils ne prendront pas le risque !

Ils traversèrent la ville au pas, le camion devant eux. Celui-ci ne faisait pas mine de s'arrêter. Malko était nerveux. Et si Tomek Novotny avait menti ? À la sortie de Geesthacht, le camion reprit de la vitesse pour se lancer dans une grande montée. Une ambulance qui doublait tout le monde, avec des hurlements sinistres, fit sursauter Malko.

Günter Rosenberg était impassible comme un sphinx. Malko avait presque du mal à suivre le camion qui roulait à un train d'enfer.

— Pourquoi va-t-il si vite ?

— Je ne sais pas, avoua Günter Rosenberg.

Malko se concentra sur sa conduite. Il restait moins de dix kilomètres avant la frontière. Ensuite, les trois derniers kilomètres étaient plats comme la main. Renata Hurwitz n'allait sûrement pas faire du stop au bord du fossé...

Comme dans un rêve, le panneau « LAUENBURG » défila devant leurs yeux. Le camion ralentit enfin. Comme d'habitude, ils traversèrent la petite bourgade au pas. Pour la première fois, Günter Rosenberg donna des signes de nervosité. Avec une voix légèrement amère, il remarqua :

— Herr Novotny a été « bon » jusqu'à la fin...

— Vous croyez qu'il nous a donné une fausse information ?

Rosenberg soupira :

— Probablement, Herr Linge ! Elle a dû déjà partir. En nous donnant cette piste, il l'a protégée jusqu'au bout. Je les connais, ce sont des gens très durs... Très organisés.

Malko ne répondit pas. Si on ne retrouvait pas Renata Hurwitz, le doute ne serait jamais levé complètement. La carrière de Günter

Rosenberg serait aussi terminée. Surtout après le traitement administré à Tomek Novotny. Ce sont des bavures qui passent dans une histoire gagnante, pas dans un ratage... Surtout couvertes par un homme aussi haut placé que Ferdinand Dickel.

Le dernier feu à la sortie de Lauenburg passa au vert et le camion démarra dans un nuage noir de diesel mal réglé. Prenant son élan pour grimper la longue côte menant au minuscule col qui dominait la frontière. Après, il n'y avait plus que des bois. Malko sentit sa gorge se serrer.

Soudain, à mi-côte, le camion bleu mit son clignotant ! Günter Rosenberg poussa un grognement.

— Doublez !

Malko doubla le camion qui s'arrêtait en face d'un grand supermarché... Il vit dans le rétroviseur le second chauffeur sauter à terre. La radio grésilla aussitôt.

— Objectif stoppé.

Günter Rosenberg décrocha le micro.

— Qu'est-ce que c'est que ce magasin ?

— Rien de spécial, fut la réponse. Tous les camions de l'Est s'arrêtent ici, pour acheter des vivres. Elles sont moins chères qu'ailleurs.

Günter Rosenberg reposa le micro en hochant la tête.

— Retournons..., murmura-t-il.

Malko redescendit la côte. Juste avant d'arriver au camion, il vit le chauffeur sortir du supermarché, les bras chargés de paquets. Il n'était pas seul. À deux mètres de lui, marchait une femme en pantalon, un foulard sur la tête, avec des paquets elle aussi... Malgré la distance et l'accoutrement, Malko reconnut la démarche ondulante et inimitable de Renata Hurwitz.

* *

*

Günter Rosenberg laissa échapper un soupir bizarre, sifflant. Déjà le camion leur cachait les deux silhouettes. Malko alla jusqu'au virage afin de ne pas attirer l'attention. Puis, il effectua un demi-tour.

Il observa le camion redémarrer lentement dans la côte. Günter Rosenberg décrocha le micro.

— Interception dans cinq minutes..., dit-il.

Malko le regarda avec surprise :

— Pourquoi cinq minutes ? Ils seront presque arrivés...

Pour la première fois, Günter Rosenberg sourit.

— Il faut bien s'amuser un peu, de temps en temps dans notre métier de Seigneur... Les laisser rêver.

Ils arrivaient au sommet de la côte. Devant, le camion bleu dévalait vers la frontière. Une BMW blanche et verte de la *Polizei* les doubla, le phare bleu tournant sur le toit. Suivie de la Taunus jaune. Le commando du *Verfassungsschutz*. Malko aperçut à l'arrière la minuscule silhouette de Ferdinand Dickel. La BMW doubla le camion et aussitôt stoppa en travers de la route. Un des policiers sortit, faisant signe au camion de s'arrêter.

Il se passa alors une chose inouïe. Au lieu de s'arrêter, le gros camion accéléra. Comme au ralenti, Malko vit l'avant faucher le policier au milieu de la route, écrasant au passage l'arrière de la voiture de police ! À peine déséquilibré, le camion bleu continua vers la frontière, distante de dix kilomètres, suivi par la Taunus.

Günter Rosenberg jura entre ses dents.

— Vite, dit-il, il faut le rattraper.

Il n'avait pas élevé la voix, mais tous ses traits s'étaient tendus.

Malko écrasa l'accélérateur. L'aiguille passa en quelques secondes de 80 à 130. Les débris de la voiture de police défilèrent en trombe devant eux. Günter Rosenberg montra à Malko une piste sur la gauche.

— Là, on rattrape la route juste avant le poste frontière...

Malko plongea dans le chemin de terre. Il crut que ses roues s'arrachaient de leurs moyeux. Heureusement, un peu plus loin, c'était meilleur. À peu de distance du carrefour, il distingua à droite le camion qui fonçait à toute allure, juste à sa hauteur. Accroché au volant, il maintint à 130, ralentit un peu pour négocier un virage et jaillit comme un obus juste sous le nez du camion bleu qui le salua d'un furieux coup de klaxon... La voiture du *Verfassungsschutz* était toujours derrière lui, dans l'impossibilité de doubler.

Le poste-frontière se trouvait trois kilomètres plus loin. Grâce à son poids, le camion bleu pouvait balayer les barrières.

Malko, l'accélérateur au plancher, avait distancé le camion de près d'un kilomètre. Mais, même s'il bloquait la route, le camion le bousculerait comme il avait fait avec la voiture de police.

La frontière se rapprochait. Il aperçut soudain, à droite devant lui, un bulldozer en train de remuer de la terre, le long du fossé. Il écrasa aussitôt le frein. La Mercedes stoppa en travers de la route. Tandis que Rosenberg s'extirpait de son siège, Malko se ruait hors de la voiture, vers l'engin. Il sauta dessus, écarta le conducteur abasourdi, et prit place.

Le camion bleu n'était plus qu'à cinq cents mètres.

Le temps de triturer les manettes, il fit obliquer le lourd engin sur la route, l'arrêta et sauta à terre.

Le camion arrivait. Devant l'obstacle inattendu, le chauffeur donna un coup de frein violent, qui mit le camion en travers de la chaussée.

Le chauffeur voulut redresser, il n'en eut pas le temps : déjà, il percutait le bulldozer. Les deux véhicules explosèrent dans une gerbe d'étincelles, puis la remorque se rabattit sur le camion, achevant de transformer le tout en un amas de ferrailles, semant des débris un peu partout et achevant sa course en écrasant la Mercedes de Malko. La Taunus évita la catastrophe de justesse et les hommes du *Verfassungsschutz* s'en extirpèrent... Des flammes commençaient à sortir du camion.

Des policiers du poste-frontière accouraient déjà avec des extincteurs.

Tout le monde se précipita vers la cabine du camion écrasée contre le bulldozer. Malko arriva le premier. C'était une bouillie de tôles. Il monta sur le marchepied, et, avec l'aide d'un policier de la Taunus, parvint à ouvrir la portière. Le chauffeur hurlait, une jambe coincée sous le moteur. Malko aperçut une forme tordue qui gémissait. Il tira, parvenant à la sortir. Le foulard était tombé dans la chute, découvrant les cheveux roux de Renata Hurwitz.

On l'allongea avec précaution sur le talus. Un des policiers lui tâta la poitrine. Elle avait le thorax écrasé et respirait à peine. Ferdinand Dickel arriva à son tour, essoufflé, écarta les policiers.

Renata Hurwitz avait les yeux ouverts, mais ne semblait plus être consciente.

Des civils, des soldats, des policiers surgissaient de tous les coins. On avait réussi à éteindre l'incendie du camion. Malko tenta de parler à Renata, mais elle ne répondit pas. Une ambulance arriva enfin et deux infirmiers chargèrent la jeune femme sur une civière, sans qu'elle ait ouvert la bouche. Juste quand on l'enfourrait dans l'ambulance, elle eut un léger spasme. Un des infirmiers prit le drap et le tira sur sa tête.

— Il n'y a plus rien à faire, dit-il.

Günter Rosenberg contempla la civière, longuement. Puis, il se tourna vers la frontière. Le poste de la DDR n'était qu'à trois cents mètres. L'Allemand tendit soudain le bras.

— Regardez, dit-il à Ferdinand Dickel, ils étaient venus la chercher.

Malko aperçut une Trabant noire arrêtée le long du poste-frontière. Elle démarra, fit demi-tour et repartit lentement vers l'Est. L'ambulance roulait déjà vers Lauenburg. Renata Hurwitz resterait malgré tout à l'Ouest.

De son pas lourd et lent, Günter Rosenberg s'approcha de Malko. Ses yeux noirs avaient une expression chaleureuse mais sa voix était toujours aussi contrôlée.

— J'essaierai d'échanger le colonel Dorbach, dit-il. Il a été le grain de sable qui a grippé toute leur mécanique. Sans le nom d'Arnold Brucker, vous n'auriez rien pu faire.

Il se tut un instant avant d'ajouter :

— De toute façon, sans vous, ils réussissaient à m'abattre. Vous avez rendu un grand service à mon pays.

Malko regardait l'ambulance qui s'éloignait, emportant le cadavre de Renata. Son cœur se serra en pensant au colonel Dorbach.

Achevé d'imprimé sur les presses de

BUSSIÈRE
CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en août 2007

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. 71213.—
Dépôt légal : septembre 2007.
Imprimé en France

-
- 1 : Attention ! Frontière d'État
 - 2 : Ils arrivent !
 - 3 : Gardes-frontière.
 - 4 : Deutsche Demokratische Republik.
 - 5 : Écluse.
 - 6 : *Bundesmchrichtungsdienst*, Services spéciaux ouest-allemands.
 - 7 : *Ministerium für Staatssicherheit*. Ministère de la sécurité de l'État.
 - 8 : Adjudant.
 - 9 : Caporal.
 - 10 : Un des départements du MFS chargé de l'espionnage à l'extérieur de F Allemagne de l'Est.
 - 11 : Voir : *Vengeance romaine*. SAS n° 62.
 - 12 : Le chancelier autrichien.
 - 13 : Voir : *Tornade sur Manille*. SAS n° 64.
 - 14 : Antenne du MFS dans l'armée est-allemande.
 - 15 : Diminutif tendre.
 - 16 : Direction Munich.
 - 17 : Ils font un foin du diable
 - 18 : Siège du BND.
 - 19 : Tellement touchant !
 - 20 : Interrogatoire.
 - 21 : Saleté !
 - 22 : Parti conservateur.
 - 23 : Venez vite !
 - 24 : Internationales Institut für Politik und Wirtschaft.
 - 25 : Service de protection de la Constitution (équivalent de la DST).
 - 26 : C'est fini, bien fini.
 - 27 : Célèbre affaire d'espionnage en Allemagne. Guillaume était conseiller de Willy Brandt et agent de la DDR.
 - 28 : Le camarade colonel.
 - 29 : Parti socialiste allemand.
 - 30 : Hôtel de ville.
 - 31 : Qu'est-ce que vous voulez ?
 - 32 : La ferme !
 - 33 : Environ 12 millions de francs.
 - 34 : Kriminal Polizei.
 - 35 : Plus haut degré de secret.
 - 36 : C'est un ordre !
 - 37 : Maquereaux.